60E ANNÉE NOVEMBRE 1953

LA REVUE DE PARIS

ROBERT D'HARCOURT : L'Allemagne de Demain
MAURICE GARÇON : Le Procès de la Juive
PASTEUR VALLERY-RADOT : Si Laennec revenait
PHILIPPE HÉRIAT : Les Noces de Deuil (I)
DORIS LESSING : Un Abri pour le Troupeau d'Écosse
Duc DE CASTRIES : L'Abbé de Véri
ABBÉ DE VÉRI : Journal des Années 1783-1785
ROBERT LACOUR-GAYET : Faut-il redécouvrir l'Amérique ?
PIERRE EMMANUEL : Agrippa d'Aubigné
ALPHONSE LIPPMANN : Issas et Danakil
PAUL GUTH : Béatrix Beck
MICHEL FALGUAIROLLES : La Comptabilité imaginaire
THIERRY MAULNIER : Le Théâtre
PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, GEORGES PILLEMENT, PIERRE MICHAUT, CÉLIA BERTIN PIERRE DE BOISDEFFRE, JEAN FAYARD, MARCEL THIÉBAUT, SERGE VEBER, MARCEL GABILLY, JEAN MISTLER, BERNARD DE FALLOIS.

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT D'HARCOURT	L'Allemagne de Demain	3
MAURICE GARÇON	Le Procès de la Juive	13
PASTEUR VALLERY-RADOT	Si Laennec revenait	20
PHILIPPE HÉRIAT	Les Noces de Deuil (I)	28
DORIS LESSING	Un Abri pour le Troupeau d'Écosse	47
DUC DE CASTRIES	L'Abbé de Véri	76
ABBÉ DE VÉRI	Journal des Années 1783-1785	79
ROBERT LACOUR-GAYET	Faut-il redécouvrir l'Amérique ?	94
PIERRE EMMANUEL	Agrippa d'Aubigné	102
ALPHONSE LIPPMANN	Issas et Danakil	111
PAUL GUTH	Béatrix Beck	126
MICHEL FALGUAIROLLES	La Comptabilité imaginaire	134
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre.	140
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	144
Le Mois à Paris 153	Chronique bibliographique.	170

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

BROWNING
par **ANDRÉ MAUROIS**
de l'Académie française

LETTRES D'ESPAGNE
de PROSPER MÉRIMÉE
Inédits présentés par
MAURICE PARTURIER

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. **1.900**
— : Six mois (6 numéros). **950**

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. **2.300**
— : Six mois (6 numéros) .. **1.150**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. **$ 7**

Canada .. .. **$** canadiens **7,30**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. } Fr.S. **28,70**

Par chèque bancaire . .. . Fr.S. **30**

Espagne. .. .. **310** pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. **328**

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. **340**

Italie . .. . Lires **4.360**

Angleterre. .. .. **£ 2/9**

Égypte. .. .. Piastres. **290**

Hollande .. .. Florins. **26**

Portugal .. .. Escudos. **198**

Dans les pays suivants : **Allemagne** occidentale, **Belgique**, **Danemark**, **Finlande**, **Italie**, **Luxembourg**, **Norvège**, **Pays-Bas**, **Portugal**, **Suède** et **Suisse**, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis* Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S. A. 127, av. Juarez-Despacho 401 Mexico D. F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - **Propriétaires :** Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1953.

La Crème émolliente
RAZVITE
permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"
EN TUBE OU EN BOITE
RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.
Le tube de 125 gr. : 149 fr. GROS FERET PARIS
Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

qu'il pleuve qu'il neige
à l'Aigle HUTCHINSON
CAOUTCHOUCS GARANTIS PAR 100 ANNÉES DE PRODUCTION
En vente chez tous les spécialistes et grands magasins

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Siège Social :
14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

Succursale :
2, Place de l'Opéra, 2 -- PARIS

◇

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

◇

Agences et Bureaux
en France, dans l'Union Française
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

VOUS qui écrivez beaucoup

LE STYLO 303 CONTIENT 4 FOIS PLUS D'ENCRE

BREVETÉ PAR STYLOMINE

Un cadeau utile et agréable

SEULE LA LAMPE BERGER

détruit odeurs, fumée tabac, microbes...

Nouveau Brûleur 53

L'ALLEMAGNE DE DEMAIN

par Robert d'Harcourt

L'Allemand donne un démenti au mot d'Aristote définissant l'homme un « animal politique ». Il tient en général pour jeu stérile les débats de l'agora. Réaliste, il n'apprécie qu'une seule politique, celle des résultats. Son vote du 6 septembre a été un vote du côté du succès.

La position de puissance actuelle de l'Allemagne fédérale inscrite dans ses usines fumantes, dans le cours du mark, monnaie dérisoire d'hier, aujourd'hui devise forte, et jusque dans l'intérêt haletant avec lequel est suivie son évolution par l'opinion mondiale, la comparaison entre l'état où Adenauer a trouvé l'Allemagne et celui où il l'a conduite — tous ces signes étaient trop éclatants pour laisser l'électeur allemand indécis devant les urnes. Il n'a pas voté pour un *parti*. Il a plébiscité un *homme*, un homme qui en toute sécurité pouvait montrer ses mains, un homme qui avait réussi.

Dangers du succès. — Il y a un danger dans le succès, et les Allemands clairvoyants n'ont pas tardé à le discerner. Ils n'ont pas été longs à voir la menace cachée jusque dans les hymnes saluant dans le monde le triomphe d'un chef. Adenauer sacré « le plus grand Européen de l'heure », le chancelier d'aujourd'hui comparé au « chancelier de fer » — ces louanges hyperboliques flattaient d'abord, et puis elles accablaient. On voyait trop quels seraient leurs lendemains : à l'extérieur, l'envie ; à l'intérieur, la griserie. Une griserie d'autant plus dangereuse qu'elle ne correspond pas pour l'Allemagne, dans ses actuelles limites et telle que l'a laissée son effon-

drement de 1945, à une force réelle. La vulnérabilité essentielle d'un pays auquel sa position sur la carte interdit des attitudes d'autorité, le danger extrême qu'il y aurait pour le peuple allemand à se laisser glisser à des rêves de grandeur qui ont été sa fatalité dans le passé et qui dans le présent seraient pure folie, un Allemand les voit d'un œil lucide dans les lignes qui suivent *(Süddeutsche Zeitung)* :

Nous devrions être épouvantés par une surestimation de nous-mêmes ne reposant que sur un succès électoral et ne tenant pas compte de nos forces et de nos possibilités réelles. Ni notre ascension économique, ni le dynamisme politique résultant de la victoire d'Adenauer ne doivent et ne peuvent nous permettre la moindre illusion sur l'extrême fragilité de notre pays, à la fois exposé et surpeuplé, étiré comme une étroite bande de sol entre la mer du Nord et les Alpes, ne disposant pour sa défense ni des conditions générales ni de la profondeur d'hinterland exigées par la stratégie moderne. Ne nous laissons pas griser par des mots. N'allons pas nous imaginer que nous avons reconquis une situation de grande puissance (Grossmachtstellung). *Fermons nos oreilles aussi bien à la voix de nos adversaires du dehors qui veulent nous induire en tentation qu'à celle de nos concitoyens qui, dans la griserie de l'heure, oublieraient les frontières que nous a faites le désastre de* 1945 *et les limites d'expansion politique qui en résultent pour notre peuple. Personne ne saurait nous contester le droit de devenir un état prospère ayant droit à l'estime* (ansehnlicher Staat). *Il nous demeure interdit d'être une grande puissance. Les conditions qui le permettraient appartiennent au passé. Prétendre les faire revivre équivaudrait à déclencher à nouveau la réaction en chaîne des catastrophes. Puissions-nous toujours garder la lucidité froide à laquelle Adenauer doit son triomphe !*

***

Nous venons d'entendre la voix de la sagesse, et aussi celle de l'expérience. L'Allemand que nous venons d'écouter connaît son peuple, ses qualités, et aussi sa pente. Il y a dans ses dernières lignes le son de l'avertissement, et ce souhait est une mise en garde. La « lucidité froide » qu'il adjure ses compatriotes de respecter sera-t-elle toujours « gardée » ? C'est la question que nous avons à notre tour à nous poser parce qu'elle nous intéresse autant que les Allemands, parce que la leçon du passé nous interdit de ne pas nous la poser.

Qu'il n'y ait point ici de malentendu. Nous avons été, en France (nous ne parlons pas des communistes !) les premiers à saluer le succès d'Adenauer qui était le succès de l'ordre et de la sagesse politique, l'écrasement des extrémistes de gauche et de droite, une garantie de stabilité, une décisive adhésion à l'Occident. Cette joie sincère ne doit pas nous interdire certaines réserves. Nous prions qu'on ne voie dans celles-ci aucune trace de dépit, et encore moins d'envie, ni même la traduction de la très innocente mélancolie que peuvent dicter des comparaisons humiliantes (le visage si différent de cette année 1953 : outre-Rhin, la stabilité et la prospérité ; chez nous : le jeu de massacre parlementaire, un mois sans gouvernement, d'interminables grèves). Il n'entrera aucun de ces sentiments dans les observations que nous nous croyons obligés de faire. Bouder la sagesse chez le voisin est une grande folie.

Certaines remarques, cependant, s'imposent à nous. Et d'abord nous ne devrons pas confondre Adenauer et ses électeurs. Expliquons-nous. Il y aurait grande candeur de notre part à prêter en bloc à tous les Allemands qui ont voté pour le chancelier l'esprit et les vues de l'homme qu'ils ont élu. Il y a du « tout-venant » dans ce scrutin qui demande à être considéré d'un peu près, et il s'y trouve, sur la droite, beaucoup de voix d'Allemands assez peu tendres à la démocratie et fort enclins à trouver le chancelier trop mou (*zu schlapp*).

Nous les trouverons surtout dans la génération déjà mûre. Héritiers de la vieille tradition *deutschnational* et bismarckienne, deux guerres perdues ne leur ont rien appris. Ils ont les yeux fermés aux décombres. Adenauer n'est pas leur homme. Il leur représente le moindre mal comparé aux socialistes. Ils ont voté pour lui parce qu'ils ne voulaient pas perdre leur bulletin en votant pour des extrémistes de droite n'ayant pratiquement aucune chance.

« *S'il est une chose que le scrutin du 6 Septembre ait péremptoirement démontré*, écrit une grande feuille de Zürich, *c'est combien est négligeable l'Allemagne des Ramcke, des Rudel, des Remer et des Naumann* ». Cela est littéralement, arithmétiquement vrai, mais ne tirons pas trop vite d'une constatation matériellement exacte un optimisme exagéré. Le souci n'est par du côté de l'aventure ; voyons-le plutôt dans une vieille pente vers la méthode forte en politique, dans un goût incurable de la *starke Hand* (force). N'oublions pas que ceux des Allemands dont nous avons quelques raisons de nous défier vont trouver leur chance dans le réarmement de demain. Les magnats de l'industrie vont y trouver la « conjoncture » idéale. Les militaires, tous les généraux A.D. à la retraite, sans emploi depuis la fin du IIIe Reich et rongeant leur frein, vont y rencontrer l'occasion rêvée d'offrir leurs talents de « spécialistes » (*Fachleute*). Sans hésiter d'ailleurs à recourir au bon petit camouflage démocratique de rigueur qui coûte si peu. Entre ces hommes peuvent se renouer les alliances d'hier. Ils ne sont pas d'humeur à se laisser oublier. Ils feront valoir leurs titres d'alliés du moment. Adenauer est trop sincèrement démocrate, trop lucide homme d'État, et d'ailleurs trop bien armé par son éclatant succès, pour être leur prisonnier. Mais il doit s'attendre à une forte presssion sur sa droite.

***

Pour qu'on ne nous accuse pas de vues chagrines, que l'on nous permette de citer l'opinion d'un Allemand, en spécifiant tout de suite que nous ne choisissons pas notre témoin parmi les adversaires politiques du chancelier.

Une grande tâche attend le chancelier, une tâche qui exige d'être menée à bien et qui ne l'a pas été jusqu'ici. Je veux dire la lutte énergique contre le nationalisme renaissant et un coup d'arrêt décisif porté à une restauration sournoise du militarisme et du national-socialisme. Il est de règle aujourd'hui de nier ce danger

qui est, cependant, plus grand qu'on ne croit. Certes, il n'est pas question, présentement, de ressusciter les camps de concentration et les fours crématoires. Mais il y a chez nous assez de gens qui pensent que « Hitler n'était pas si mauvais que cela », qui prétendent vouloir prendre au national-socialisme « ce qu'il avait de bon ». Leur formule serait : « Hitler sans camps de concentration ». Le nombre de nos concitoyens pensant de la sorte dépasse énormément le nombre de voix des extrémistes de droite. Ils n'aiment ni Adenauer, ni l'Etat qu'il représente. Ils l'ont choisi comme pis aller et parce que tout de même ils le préfèrent à Ollenhauer et aux « sans-patrie » de la gauche socialiste. (Notre témoin reprend ici cette épithète de *vaterlandslose Gesellen* dont nous nous rappelons quelle copieuse consommation fit le nazisme pour stigmatiser ses adversaires.) *La C. D. U. (les chrétiens-démocrates) ne doit se faire aucune illusion sur les efforts que feront demain ces hommes-là pour former une aile droite indépendante. Encore une fois ils n'ont pour l'Etat actuel ni sympathie ni estime ; ils le considèrent tout au plus comme une transition vers des temps meilleurs* (Uebergang zu besseren Zeiten). *Ils se considèrent comme les seuls patriotes authentiques et tiennent pour traîtres à l'Allemagne ceux de leur peuple qui ont aidé à tirer le char de l'ornière. Le devoir d'Adenauer sera de les abattre à leur première tentative pour sortir de leurs abris et quel que soit le masque sous lequel ils se camouflent. Ce n'est pas parce qu'ils se sont trompés hier qu'ils constituent aujourd'hui un danger, c'est parce qu'ils sont incorrigibles* (unbelehrbar).

Certains symptômes troublants. — « Incorrigibles » — c'est bien la constatation que nous sommes obligés de faire devant certaines manifestations. Que voyons-nous, non pas dans le feu de la campagne électorale où certaines surenchères sont explicables, mais au lendemain même du scrutin du 6 septembre? Très exactement, le dimanche suivant 13 septembre. Un général en retraite, le général Reinhard Köhler, à l'occasion d'une journée d'anciens soldats comme il y en a beaucoup chez nos voisins (et qui seraient fort innocentes si elles ne donnaient lieu à des écarts comme celui que nous rapportons), s'écrie : « *Les soldats de l'Allemagne n'ont pas seulement versé leur sang pour leur pays, mais pour l'Europe. L'idée européenne n'est pas pensable sans leurs exploits.* »

Nous connaissons cette paradoxale annexion de l'idée européenne par les hommes qui voulaient nous donner l'Europe d'Adolf Hitler. La thèse a déjà été soutenue par un autre général qui, celui-ci, revendiquait pour ses S.S. l'honneur d'avoir été les « *pionniers de l'idée européenne* ». On oublie de dire quelle était l'Europe que le Führer rêvait d'offrir au monde. Un journaliste allemand la définit assez bien : « *Pour une moitié du peuple allemand, des mitrailleuses ; pour l'autre moitié, un bureau d'hommes d'affaires et un téléphone ; pour les autres peuples d'Europe, le rôle de bêtes de somme.* »

Nous attendons et nous entendons l'objection : « vous vous attachez à des manifestations de pointe dont justement le dernier scrutin (écrasement de l'extrémisme) a démontré quel faible écho elles trouvent dans la masse. Vous grossissez le nombre de ceux qui gonflent démesurément le périphérique et taisent l'essentiel. Ce n'est pas au moment où se manifeste d'éclatante manière l'Allemagne de la sagesse qu'il faut parler de l'Allemagne de la déraison. »

Nous avons répondu, ou plutôt un témoin allemand a répondu à notre

place avec l'autorité que lui confère la connaissance *par le dedans*, la connaissance des réflexes de son peuple. Voir toute l'Allemagne à travers Adenauer est une fausse optique, et conclure du scrutin du 6 septembre à une conversion massive à la démocratie pourrait exposer à des désenchantements. Il y a dans l'Allemagne actuelle des symptômes qui requièrent la vigilance des responsables de l'intérieur et l'attention des observateurs du dehors. Des symptômes plus profonds que les harangues enflammées d'un général Ramcke ou les tracts virulents de l'aviateur Walter Ulrich Rudel fraîchement débarqué d'Argentine tout bouillant de ferveur hitlérienne. Il y a la proportion, officiellement reconnue, et troublante (c'est vraiment l'épithète la plus modérée que nous puissions employer!) d'anciens nationaux-socialistes dans les services du Ministère des Affaires Étrangères (les deux tiers selon l'évaluation la plus optimiste). Il y a la recrudescence d'un antisémitisme proprement monstrueux après les crématoires d'Auschwitz. Il y a la mentalité qui règne dans beaucoup d'Universités. Nous ne voudrions pas ici généraliser, et nous savons quel accueil généreux et fervent l'idée européenne trouve chez nombre d'étudiants. Mais il y a les « autres »... Il y a chez les étudiants « *arborant les couleurs* » la renaissance de l'esprit de corporation (dont l'Histoire nous a trop appris quel fut son rôle dans la formation d'un nationalisme agressif) et en face d'elle la mollesse des réactions qu'on lui oppose. Il y a surtout, peut-être, le glissement moral dont témoigne le discrédit significatif dans lequel est tombée la Résistance. L'auréole dont a joui le combattant de l'intérieur contre la croix gammée a été brève. Elle s'est décolorée (et c'est peut-être là l'aspect le plus inquiétant) dans la mesure où s'accentuait le redressement économique du pays. Le résistant d'hier n'a plus à compter sur des privilèges ; il en est aujourd'hui à défendre ses droits. Des droits qu'on lui conteste en le traitant de « *fou qui n'avait qu'à se tenir tranquille et qui n'a rien à attendre de l'État.* »

Ce sont là les propres termes dont se servait Walter von Cube, l'homme le plus écouté de la Radio bavaroise, il y a quelques semaines, au cours d'une « *Journée des victimes du National-Socialisme.* » On nous excusera de citer souvent une des plus courageuses voix d'Allemagne et l'un de ses plus lucides témoins. Dans le même discours l'orateur, après s'être félicité de l'issue des élections de septembre, croyait de son devoir de ne point cacher à son auditoire les ombres de l'horizon. Le principal danger pour son peuple, il le voyait dans l'anonymat qui avait été le phénomène profond du nazisme, dans la montée d'une dictature collective de la médiocrité, dans « *l'assassinat de la liberté par l'automatisme de la majorité.* » Hitler était un dieu sans visage.

Le national-socialisme est mort, s'écriait-il, *mais ce qui n'est pas mort c'est ce qui, sous sa forme, est parvenu chez nous à devenir une force paralysante. Qui s'est brûlé les doigts, me dira-t-on, craint désormais le feu. Les Allemands, c'est entendu, ne soufflent plus aujourd'hui sur le feu. Nous les voyons occupés à faire cuire bourgeoisement leurs petits ragoûts, les petits ragoûts de leurs organisations, de leurs ligues. Attention! il y a là un poison mortel pour l'esprit de tolérance*

et de critique exercée sur soi-même. Brusquement peut surgir à nouveau le vertige totalitaire (totalitärer Rausch), *le vertige majoritaire.* « *Allons, allons, répondra-t-on, ne sommes-nous pas tous ici de bons démocrates? L'Allemagne ne ressemble pas à l'Italie où les disputes entre Don Camillo et Peppone forcent un Gasperi à partir, et pas davantage à la France où, en pleine tempête, on trouve bon de changer le pilote, tandis que l'équipage se met en grève. Chez nous tout marche, tout fonctionne, tout tourne rond : l'appareil de l'Etat, l'Economie, les Partis.* » *Oui, seulement il arrive qu'un jour quelqu'un dérange l'aiguillage. Et nous nous en apercevons régulièrement trop tard. L'aventure va-t-elle se reproduire une troisième fois? Non! L'aiguillage aujourd'hui est bon... Faisons tous tout ce qui est en notre pouvoir pour que les leviers de commande ne tombent jamais plus entre les mains des barbares. Jamais plus!*

Réarmement et réunification. — Quelles seront les conséquences de la date historique du 6 septembre sur le plan *extérieur*, autant qu'il est possible de les discerner dans l'actuelle confusion du monde? L'une des premières conclusions que semble autoriser le triomphe d'Adenauer est que la C.E.D. — pièce maîtresse de la politique du chancelier — se rapprochera tandis que s'éloignera la réunification. L'inconciliabilité fondamentale entre remilitarisation et réunification fut durant la campagne électorale l'un des meilleurs tremplins des partis d'opposition. L'électeur du 6 septembre n'a laissé aucun doute sur ses préférences en matière de politique générale : il a voté de façon massive du côté de l'Occident, de l'Amérique, du réarmement, contre la neutralisation, contre le dialogue avec Moscou. Le slogan de « l'Allemagne unie » (*Gesamtdeutschland*) se décolore. Il vivait de l'espoir d'une entente autour d'un tapis vert. Il ne représente plus un espoir, mais un mirage. Le chancelier, le soir même de l'élection, devant un cortège aux flambeaux de vingt mille manifestants clamant leur enthousiasme, lui a porté le coup de grâce quand il s'est écrié (des paroles qui ont eu du retentissement dans la presse mondiale où elles ont provoqué ce que le vocabulaire parlementaire dénomme « mouvements divers ») : « *ne parlons plus de réunification, parlons plutôt de libération de nos frères opprimés de l'Est* ». La *Pravda* ne s'est pas méprise sur le sens des élections : « *Le scrutin du 6 septembre approfondit la coupure entre les deux Allemagnes.* »

On a épilogué sur le sens à donner à ce mot de *Befreiung* (libération) employé par le chancelier dans un de ces moments d'abandon qui échappent à l'homme le plus maître de lui. On a, comme il était prévisible, multiplié les assurances lénifiantes ôtant au substantif toute couleur agressive, en répétant, pour la centième fois, que la réunification n'était pensable que « dans le cadre de la paix et du droit ». Il n'en reste pas moins que l'on revient toujours buter sur ces deux données irréductibles : l'impossibilité d'une réunification sans l'assentiment russe ; l'invraisemblance de cet assentiment sans le renoncement allemand à une intégration armée dans le front occidental [1]. Il faut vraiment prêter aux

1. Rappelons-nous la netteté du dilemme de Malenkof le 24 août à Moscou en recevant la délégation de l'Allemagne de l'Est : pas d'unité allemande si est réalisée l'armée européenne.

Russes un singulier désintéressement pour penser qu'ils lâcheront leur zone avec la seule contrepartie de voir une grande Allemagne ayant récupéré son territoire jusqu'à l'Oder-Neisse se réarmer contre eux. On dit bien, il est vrai, qu'on ne se réarme pas « contre eux ». On va jusqu'à avancer qu'une vue juste des choses devrait incliner la Russie à voir une garantie dans le réarmement de la République Fédérale. Mais ce sont là pures acrobaties de mots, qui ne trompent personne.

L'inconciliabilité essentielle entre le réarmement et la réunification n'empêche point de continuer à affirmer avec l'obligatoire vigueur sa foi dans la réalisation de cette dernière. On a dit (en Allemagne même!) que le mot « réunification » était un mot auquel on ne pouvait toucher, un mot « tabou ». C'est lui qui donne sa couleur au discours prononcé à la Radio de Berlin-Ouest, une semaine après les élections allemandes, par Jacob Kaiser, ministre pour l'Allemagne unifiée (*Minister für gesamtdeutsche Fragen)*. Que dit le Ministre de la République Fédérale? Il commence par une affirmation : le scrutin du 6 septembre a mis dans un jour éclatant la nécessité de l'unité allemande. Les Allemands qui ont été aux urnes ont entendu témoigner leur volonté de voir la politique de réunification sortir du vague des promesses et passer au stade d'un « réalisme actif et conscient de ses buts » *(aktive u. zielbewusste Wiedervereinigungs-politik)*.

De la constatation l'orateur passe à l'attaque contre le gouvernement d'obédience soviétique de la zone Est et contre le communisme en général. Cette attaque est rudement menée ; le ministre ne mâche pas ses mots :

L'entière communauté, l'entière unité de sentiment entre les cinquante millions d'Allemands de la République Fédérale et les vingt millions de derrière le Rideau de fer a trouvé son expression dans la manière dont ont été jetés dehors les communistes. Les 2 p. 100 *de voix communistes montrent à Ulbricht et Grotewohl ce qu'ils ont derrière eux. Le* 6 *septembre a été une confirmation du* 17 *juin. Il a permis au gouvernement de Pankow de toucher du doigt que sa force ne repose que sur les blindés soviétiques. L'Union Soviétique devrait comprendre que désormais toute possibilité de réalisation est ôtée à l'exigence posée par elle de négociations directes sur les questions allemandes entre les gouvernements de l'Allemagne de l'Ouest et de l'Est. Elle devrait comprendre à quel point est risible la seule idée pour nous de nous asseoir à la même table que ces gens-là* (diese Leute). *Comprendre enfin cette évidence : qu'en Allemagne c'est fini du communisme. Plus que jamais le gouvernement de la République Fédérale est aujourd'hui autorisé à parler au nom, non pas de cinquante millions, mais de soixante-dix millions d'Allemands.*

Après une constatation de l'autorité accrue que le dernier scrutin donne à l'Allemagne dans le monde, l'orateur revient sur le caractère de pressante actualité de « propositions allemandes pour le rétablissement de l'unité de l'Allemagne », propositions qui devront « être l'objet d'un sérieux examen dans les principales capitales du monde ». Et voici la conclusion : « *Nos rapports avec le monde libre sont depuis le* 6 *septembre plus clairs et plus fermes que jamais. Le grand point d'interrogation reste l'Union*

Soviétique. La réalisation de la réunification allemande est suspendue à sa bonne volonté et à son consentement. »

Voilà une harangue dont on ne contestera pas la vigueur d'accent, mais dont il est permis de contester le caractère politique. Il y a peu d'apparence que l'Union Soviétique, aussi martialement traitée (« les Soviets devraient comprendre »), manifeste la « bonne volonté » dont on reconnaît *in fine* qu'elle est le postulat de la réunification. La vigueur même des convictions de l'orateur le conduit à une contradiction : il maltraite et il sollicite. L'injure va mal au demandeur.

Réactions du côté de l'Est. — La riposte est celle que nous attendions. Elle a lieu le même jour. Pendant que Jacob Kaiser parle dans Berlin-Ouest, Otto Grotewohl parle à Berlin-Est sur le « Thälmannplatz ». Il répète les litanies connues : que la réunification ne peut être espérée avant que les représentants des deux Allemagnes se soient « assis à la même table » et que « les Adenauer » (!) n'aient plus un mot à dire, que l'unité allemande ne peut pas être entrevue tant que sera maintenue l'intégration de l'Allemagne dans un front militaire européen et dans un bloc nord-atlantique. L'agressivité et le bellicisme de l'Ouest, ajoute-t-il, ne sont-ils pas, au surplus, surabondamment démontrés par les tirades du chancelier sur la « libération » de la zone Est et une entente avec une « Pologne libre »? Les ponts sont bien coupés : « Ces gens-là » d'un côté, « les Adenauer » de l'autre...

La réaction est plus vive encore du côté polonais. Le trait est plus gros, plus appuyé. La liste des « impérialistes » de l'Ouest s'enrichit d'un adversaire de plus : le Vatican vient maintenant prendre sa place à côté « des Adenauer » et des Américains... « *Aussitôt connu le résultat du scrutin du 6 septembre*, écrit un journal de Varsovie, *Adenauer a cru bon de lancer deux déclarations publiques dont le caractère de provocation est éclatant. La première sur la « libération » de la République Démocratique Allemande (le nom officiel de la zone Est). La seconde sur la « libération » de la Pologne, d'une Pologne à laquelle il fait la grâce d'offrir un condominium ressemblant comme un frère au « Gouvernement Général » que nous avaient octroyé ses prédécesseurs* (les nazis). *La feuille du Vatican, l'* Osservatore Romano, *pleine d'allégresse au lendemain des élections allemandes, appuie le révisionnisme d'Adenauer. Nous, peuple polonais, sans distinction d'opinions religieuses, nous savons une chose : c'est que nous avons à l'Ouest de l'Elbe un ennemi mortel dans la personne d'Adenauer coupable d'avoir réveillé le néonazisme. Nous restons tranquilles parce que nous savons que ce ne sont ni les nazis ni leurs alliés de Washington et du Vatican qui tiennent notre sort entre leurs mains.* »

Quant au représentant officiel de l'Union Soviétique en Allemagne Orientale, Semionov, il s'enferme, au lendemain du 6 septembre, tandis que la radio allemande de l'Est, d'obédience moscoutaire, qualifie les élections de « *scrutin de terrorisme* », dans une attitude d'expectative hau-

taine et boudeuse où s'affiche la sûreté de soi-même : les Soviets ne sont pas pressés, ils ont le temps pour eux ; des années seront sans doute nécessaires pour régler le problème allemand. Si le représentant soviétique a voulu couper les ailes à des espoirs, il a réussi. Nous mesurons la profondeur de découragement qu'ont pu faire naître dans le cœur des Allemands de l'Est tendus vers le mirage d'une réunification, ces obscures et menaçantes paroles.

Nous venons d'employer le mot « mirage ». Cette réunification, dont Adenauer a dit qu'on n'en pouvait envisager la réalisation que « *dans le droit et la patience* » (discours prononcé à Cologne cet été devant trois cent mille Silésiens exilés de leur terre natale) nous voyons mal à la vérité comment elle se ferait sur le terrain concret. La ténacité avec laquelle le chancelier poursuit un réarmement dont la conciliation avec la réunification apparaît comme la quadrature du cercle, a fait dire à ses adversaires qu'il exploitait le mot sans croire à la chose. « Ce mot de réunification, lanceront les socialistes à la figure du chancelier, vous le prononcez avec vos lèvres, point avec votre cœur ». Ils iront plus loin, et jusqu'à prétendre que sans eux, sans leur tenace résistance (n'oublions pas que les attitudes de bravoure patriotiques sont aujourd'hui à gauche en Allemagne), Adenauer se serait le mieux du monde résigné à l'humiliation d'une définitive coupure de l'Allemagne en la consacrant par des paraphes et des paragraphes de traité. Waldemar von Knöringen, président du parti socialiste de Bavière, dira cela tout crûment à Weiden dans le Haut-Palatinat : « *Sans Kurt Schumacher, il y a beau temps que la ligne de démarcation qui va de Lübeck à Hof serait frontière d'État officiellement reconnue et fixée par un traité.* » Est-il besoin d'ajouter que nous laissons aux adversaires du chancelier l'entière responsabilité de pareilles assertions.

***

Nous avons essayé de rendre compte des réactions provoquées par les dernières élections allemandes aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Et aussi, dans la mesure où le permet l'obscurité de l'heure, d'éclairer la route qu'elles ouvrent. Les réserves que nous avons indiquées ne changent rien au fait fondamental que le scrutin du 6 septembre est un scrutin de sagesse, et l'on méconnaîtrait singulièrement le caractère des pages qui précèdent en y voyant l'expression d'on ne sait quelle bien étrange mauvaise humeur devant une grande date de l'histoire d'Allemagne. La victoire de l'ordre chez le voisin est la meilleure des garanties pour le riverain. Les réserves que l'on a lues ne portent au surplus pas sur le présent, mais sur l'avenir. Nous en avons laissé la responsabilité à des Allemands soucieux des lendemains d'une victoire et dont il nous faut admirer la lucidité courageuse sur leur peuple.

Nous devons nous attendre, à la suite du scrutin de septembre et en fonction de la grandissante puissance de la République Fédé-

rale, à voir la politique allemande entrer dans une phase d'activité, de «dynamisme» selon le mot même qu'employait tout à l'heure l'un de nos témoins allemands. Tant que le pilote actuel sera à la barre, le doute ne doit pas nous assaillir. On lui a reproché (du côté des socialistes) son autoritarisme. Soyons sans inquiétude. Nous le savons trop bon démocrate pour craindre en lui un dictateur, un « Adolf » Adenauer. Son passé nous est garant de la fermeté avec laquelle il saura se défendre aussi bien sur sa droite que sur sa gauche, mais la « garde à droite » sera plus difficile que la « garde à gauche ». Sa force est l'inflexibilité de sa ligne occidentale. Il n'est pas l'homme des politiques de bascule ou de rechange. Mais il a 78 ans, et dans ces deux chiffres tient l'incertitude allemande...

Tant qu'il est là, sachons utiliser sa présence, et aussi la liberté d'action que lui donne son succès, pour redresser une politique qui depuis deux ans donne à nos meilleurs amis, en face de la continuité allemande, l'impression de l'incohérence. Les heures nous sont comptées. Jamais n'a été d'une plus pressante actualité le mot de Robert Schuman, tracé ici-même, sur le devoir de « *ne pas laisser passer la dernière chance de nous entendre avec l'Allemagne sur une politique constructive* ».

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MISSA SINE NOMINE

par Ernst Wiechert *(Ed. Calmann-Lévy)*

Dans ce roman d'une admirable beauté de forme et d'une philosophie de la vie profonde et sereine, le grand écrivain Ernst Wiechert, mort il y a deux ans, a donné son « chant du cygne ». Aboutissement d'une œuvre très remarquable, dans laquelle se préformait déjà la leçon d'amour de l'humanité, et de sacrifice, qui s'exprime ici. *Missa sine nomine* décrit le monde bouleversé par les deux guerres mondiales, désagrégé dans son âme, *désaxé*, abandonné à toutes les forces de destruction, matérielles et morales. Ce n'est que par l'effort que fait chacun pour créer en lui un homme nouveau, par le sacrifice, l'oubli de soi, l'amour des autres, que chacun échappera à la prison de l'égoïsme, de l'indifférence, de la haine, du désir de vengeance. Au milieu de cette nature sauvage et puissante, que Wiechert comprend si bien et avec laquelle il communie intensément, le baron Amadéus Liljecrona, brisé par la guerre, dans son corps et dans son esprit, retrouve le véritable sens de la vie. Tant que le mal engendrera le mal, tant que la vengeance donnera naissance à d'autres vengeances, il n'y aura pas de paix pour l'homme. Amadéus reconquiert donc sa paix intérieure, en transformant la haine en amour. La nature est évoquée ici avec une magnificence bouleversante, et les personnages ont cette vie intense, cette *réalité* physique et spirituelle, qui les rend inoubliables. Il existe peu de livres, aujourd'hui, capables de résonances aussi profondes et d'aussi vastes échos.

M. B.

(Suite de la chronique bibliographique page 27.)

LE PROCÈS DE LA JUIVE

par MAURICE GARÇON
de l'Académie française

La Cour de Cassation a renvoyé devant la cour de Riom le procès relatif aux enfants Finaly qui s'était précédemment débattu à Grenoble. Il se plaidera dans une atmosphère heureusement apaisée. Qui évoquera, en la circonstance, une affaire ancienne qui précisément devant la même Cour souleva il y a un peu moins d'un siècle, de très grandes controverses ? Les deux affaires ont une telle parenté qu'il nous paraît intéressant d'évoquer le souvenir de ce qu'on a appelé à l'époque « le procès de la juive ».

Le 7 septembre 1843 naquit à Celle-Barmontaise dans la Creuse un enfant du sexe féminin qui reçut le nom d'Élisabeth. Elle fut déclarée à l'état-civil comme fille légitime de Meyer-Linnewiel, colporteur, et de Van Vien, son épouse, l'un et l'autre Hollandais. Les parents étaient des ambulants. Ils mirent l'enfant en nourrice à Pontaumur et continuèrent leur course errante. Pendant quelques mois ils envoyèrent le montant de la pension convenue, puis, faute de ressources, ils interrompirent les paiements. La communauté israélite de Clermont prit Élisabeth en charge. Losqu'elle fut sevrée, la même communauté plaça Élisabeth chez des marchands juifs de Clermont, les époux Estener.

Meyer-Linnewiel n'avait pas pour autant perdu sa fille de vue. Il était resté en relations avec ceux qui s'occupaient d'elle. On l'avait consulté avant le placement chez les Estener. Très pauvre, il avait répondu que s'il ne pouvait, à son grand regret, subvenir aux besoins de son enfant, du moins il remerciait de ce qu'on faisait pour elle et même il s'entendit directement avec les Estener pour leur laisser Élisabeth pendant tout le temps de son éducation. Ainsi s'établit, avec l'accord des parents, une véritable tutelle morale. Lorsque la fillette sut lire et écrire elle envoya très régulièrement des nouvelles à ses parents. Juive et élevée dans un milieu juif, elle avait troqué son nom d'Élisabeth contre celui de Sarah.

Parfois Meyer-Linnewiel passait à Clermont avec sa femme. Il y resta plusieurs mois en 1848-1849. C'est à cette occasion qu'on apprit qu'il

n'était pas marié avec madame Van Vien. Meyer-Linnewiel avait été marié, mais il avait abandonné sa femme à cause, disait-il, de son mauvais caractère. Il s'était mis en ménage avec Van Vien dont il avait eu neuf enfants. C'était donc par fraude qu'Élisabeth avait un état-civil d'enfant légitime.

En 1860, monsieur et madame Estener moururent presque simultanément. Ils n'avaient pas fait de très bonnes affaires et laissaient peu de biens. Cependant ils instituaient Sarah légataire universelle. Elle avait maintenant dix-sept ans. L'exécuteur testamentaire était un ami : Amable Collat, huissier à Riom. Ce Collat avait épousé une ancienne servante d'Estener qui adorait la jeune fille. Le ménage Collat n'avait pas d'enfant et pensa aussitôt à une adoption. Pour cela, il fallait l'approbation des parents.

Or Meyer-Linnewiel et son amie étaient venus à meilleure fortune. A force d'ordre, d'économies et de privations, ils étaient arrivés à se créer une petite situation bourgeoise. Ils vinrent et dirent qu'ils désiraient reprendre leur fille. Mais d'un commun accord on décida que pour faire une transition avec la nouvelle existence qu'elle aurait à mener, elle resterait quelque temps chez les Collat.

Cette solution déplut grandement à l'huissier et surtout à sa femme qui avait connu Sarah toute petite. A partir de ce moment on commença à lui représenter qu'elle serait fort malheureuse chez ses parents et qu'il fallait à tout prix éviter de retourner auprès d'eux. Les Collat étaient catholiques. Ils entretinrent Élisabeth — qui n'avait pas d'opinion religieuse bien définie — dans l'idée que la race juive était une race maudite qui ne pouvait être sauvée que par la conversion. Le projet venait de loin. Déjà quand elle était servante chez les Estener, la future madame Collat avait demandé à un prêtre de baptiser l'enfant. Le prêtre s'y était refusé. A ces arguments spirituels on ajoutait maintenant des considérations matérielles : on représentait à la jeune fille que ses parents feraient sans doute d'elle une demoiselle de magasin et qu'elle perdrait toute liberté. Au lieu de cela on lui promettait, si elle restait chez l'huissier, de devenir institutrice.

Le 7 juin 1860 Linnewiel vint un peu plus tôt qu'il n'avait annoncé pour reprendre sa fille. Madame Collat était une femme de résolution. Voyant arriver le moment où il faudrait rendre celle à laquelle elle s'était attachée, elle la pria ostensiblement d'aller changer de robe et, l'attirant dans une embrasure de fenêtre, elle lui ajouta à voix basse :

— Sauve-toi !...

De fait on ne la revit pas. Elle avait couru chez une voisine, avait emprunté un châle et un bonnet et s'était réfugiée chez une dame Pierrette Legay dite Pauline, amie de madame Collat. Au père, qui attendit assez longtemps, les époux Collat dirent qu'ils ne comprenaient rien à une absence subite et que leur fille avait disparu. On lui persuada cependant qu'il ne fallait mettre cette fugue que sur le compte de l'émotion et que Sarah

n'avait pas dû aller bien loin. Pendant quelques jours on promena Meyer-Linnewiel un peu partout dans la ville, on alla même jusqu'à lui conseiller de chercher à Clermont où la jeune fille avait vécu très longtemps. Le père multiplia les démarches : toutes restèrent vaines.

Il n'y avait qu'une chose de vraie dans ce qu'on lui avait dit, c'est que sa fille n'était pas loin.

Après avoir passé la nuit chez Pierrette Legay, on avait remis à Sarah des vêtements de la domestique et on l'avait conduite à l'aube chez les carmélites de Riom. Après quelques hésitations, la supérieure accepta de receler la jeune fille, mais afin d'être couverte et, à l'occasion, de pouvoir nier, elle demanda à sa pensionnaire d'écrire à madame Collat une lettre par laquelle elle dirait que, ne voulant pas retourner chez ses parents, elle avait librement pris la fuite sans esprit de retour. La lettre fut confiée à l'aumônier qui la fit poster à Vienne, un peu plus tard, le 12 juin. Ainsi tout le monde avait un alibi.

L'abbé Roussillon, aumônier du couvent, lui donna à lire un excellent livre : *L'Amour des Âmes* et lui fit porter un scapulaire.

La supérieure eut cependant des inquiétudes. Il lui revenait qu'en ville on commençait à jaser. Meyer-Linnewiel ne s'était pas adressé à la justice, mais il frappait à toutes les portes. L'histoire de la disparition se racontait un peu partout. La supérieure donc demanda à la sous-prieure d'écrire à sa mère, demeurant à Tours-sur-Meymont (Puy-de-Dôme) de recevoir une jeune juive malheureuse et abandonnée.

Le 10 juin, trois jours après sa fugue, la servante de Pierrette Legay vint au couvent conduisant un cabriolet, on fit cacher Sarah dans le caisson de la voiture et on la conduisit à Tours-sur-Meymont. Cette retraite ne pouvait évidemment être que provisoire. L'attention, dans un village, pourrait être trop facilement attirée sur une étrangère. On chercha vite un autre abri et on s'adressa aux sœurs du Bon-Secours en leur demandant de donner asile à la juive « abandonnée par ses parents ». La supérieure n'ignora d'ailleurs rien de la situation, car elle chargea la sœur tourière du monastère de se rendre à Tours et d'y porter à la jeune fille un costume de bergère. Sarah se déguisa, revint avec la tourière à Riom et rencontra à l'entrée de la ville la supérieure et madame Collat qui l'attendaient au faubourg de Bade. Là pour plus de sûreté on lui fit écrire une nouvelle lettre, devant servir d'alibi, par laquelle elle affirmait encore avoir fui pour échapper à ses parents. La supérieure fit poster cette lettre à Marseille le 20 juillet par l'intermédiaire des Carmes.

Meyer-Linnewiel s'était enfin adressé à la police. Il était las de se promener de Riom à Clermont et commençait à deviner qu'il était joué. Maître Collat fut convoqué. On ne l'interrogea qu'avec beaucoup d'égards. Sa qualité d'officier ministériel inspirait confiance. Il jura qu'il ne savait rien et montra la lettre qu'il avait reçue de Vienne. Au surplus on avait commencé à faire l'opinion. Partout on répétait que le père avait aban-

donné sa fille depuis sa naissance et que lui et la mère étaient bien osés de se réveiller après dix-sept ans. Généralement on approuvait la fuite dans les milieux bien pensants.

Tout de même les sœurs du Bon-Secours prirent un peu peur. La police enquêtait. Une perquisition était possible. On chercha partout une cachette. Enfin on avisa un placard placé dans un enfoncement peu visible et qui pouvait comporter un double fond si l'on y ajoutait un peu ingénieusement un rayon. On y dissimula Sarah pendant la journée. Elle étouffait un peu derrière sa cloison de planches mais ne protestait pas. Pas plus que les précédentes, cette situation ne pouvait s'éterniser. On avait trop peur. Une nuit on fit sortit la jeune fille de l'établissement et on la conduisit pendant quarante-huit heures chez une couturière de la ville, d'où déguisée en vieille femme on la mena passer la journée dans une vigne des environs. Maître Collat pendant ce temps s'était entendu avec un ancien instituteur, Julien, qui lui apporta, dans la vigne où elle attendait, un vêtement de plâtrier. C'est ainsi costumée, barbouillée de plâtre, fumant un cigare pour se donner une allure plus masculine, qu'elle vint chez l'instituteur où elle demeura dix jours.

Les dames du Bon-Secours pendant cet intervalle ne perdaient pas leur temps. Elles s'étaient mis en rapport avec une dame Laroche, d'origine anglaise et devenue Française par mariage, qui était très pieuse et par surcroît très riche. Celle-ci, mise au courant, accepta aussitôt de se mêler de l'affaire et se chargea de la pension et de l'éducation de Sarah. On tenait toutefois à multiplier les alibis. Les Collat firent écrire à leur protégée une lettre adressée au procureur impérial. La fugitive informait que la raison de sa décision était qu'après l'avoir abandonnée son père voulait la livrer à la prostitution et qu'en outre il lui répugnait d'aller demeurer avec des juifs alors que son intention était de se faire chrétienne. Cette lettre ne fut mise à la poste à Marseille que le 7 septembre 1860. Mais dès le 24 août, la dame anglaise avait fait conduire Sarah au couvent de la Miséricorde de Combronde où se trouvait un pensionnat de demoiselles. On l'y inscrivit sous le nom de Marie Alexandre.

Là encore on éprouva quelques craintes. Il fallait, pensait-on, quitter la région pour mieux brouiller les pistes. C'était l'époque où Ratisbonne venait précisément de fonder le couvent de Sainte-Mathilde de Sion pour instruire dans la religion catholique les juives en voie de conversion. On écrivit pour se renseigner. La congrégation de Sion répondit avec méfiance en demandant quelques éclaircissements. Pour hâter les choses une dame de bonne volonté, Caroline Jouet, conduisit Sarah clandestinement et avec un passeport falsifié à Paris où elle fut confiée à Passy à une dame Bardoux qui tenait un pensionnat.

A Combronde, la jeune fille n'était restée que cinquante jours. Après divers pourparlers Sarah fut enfin inscrite à Sion le 28 octobre 1860 sous le nom de Marie de la Croix.

A ce moment éclatait une affaire Mallay, à peu près identique, et autour de laquelle la presse faisait grand bruit. Ratisbonne, averti de la situation, prit peur, mais on insista tant en lui représentant qu'il s'agissait d'empêcher une catéchumène de tomber aux mains des infidèles, qu'il céda pendant quelque temps. Au surplus, le 9 mars 1861, Maître Collat avait écrit, en faisant valoir le prix de sa parole d'officier ministériel, que Sarah avait depuis sa naissance été abandonnée, qu'il avait un engagement de conscience, en qualité d'exécuteur testamentaire du père adoptif, de sauver un corps et une âme et il terminait : « Je vous répète que si, malgré tous les soins qu'on a de la cacher, on parvenait un jour à la découvrir, mon épouse et moi prenons sur nos têtes toute la responsabilité. »

Le risque était cependant trop gros. La justice maintenant cherchait sérieusement. Ratisbonne répondit qu'il ne voulait plus garder la jeune fille. On la conduisit alors le 12 mars 1861, sous le nom de Marie Alexandre chez les dames du Sacré-Cœur de Picpus qui, au bout de trois jours, l'expédièrent au Bon-Pasteur du Puy. Pour calmer les scrupules de la supérieure de ce nouveau refuge, Collat lui écrivit qu'il était « investi du droit exclusif de veiller sur Sarah jusqu'à sa majorité » et il répétait comme précédemment que sa femme et lui, prenaient toutes les responsabilités « sur leurs têtes ».

La justice montrait depuis dix mois une déplorable pusillanimité. Le procureur général avait convoqué maître Collat dans son cabinet. Celui-ci ayant répondu qu'il ignorait tout, on n'avait pas insisté davantage et l'affaire en était restée là. Une plainte de la famille éplorée au garde des Sceaux amena l'ouverture d'une instruction. Cette fois les choses tournèrent mal. Le juge ne paraissait pas d'humeur à se laisser duper. Il fit perquisitionner chez l'huissier. Maître Collat et sa femme furent mis sous les verrous.

On s'affola. L'Anglaise fut prise de panique. Quelques jours plus tard elle envoyait chercher la fugitive et le 12 mai 1861, elle la rendait à sa famille à Auxerre.

Pendant onze mois on avait tenu en échec la loi et la famille.

Après une instruction longue et minutieuse qui permit de connaître toute la vérité et grâce à laquelle nous avons pu retracer dans le détail les étonnantes vicissitudes de l'affaire, la chambre des mises en accusation renvoya devant la Cour d'assises l'huissier, sa femme et Pierrette Legay qui avait servi d'agent de liaison pour conduire Sarah d'un refuge à l'autre. Ils étaient accusés de détournement de mineure.

L'audience fut fixée au 21 novembre 1861. Cinquante-six témoins furent cités par le ministère public.

L'affaire avait perdu beaucoup d'intérêt puisque Sarah était rendue. Pourtant une foule immense assaillit le Palais de Justice dès le matin. On était moins intéressé par le verdict qui serait rendu que par la qualité des témoins cités et les controverses confessionnelles qui allaient s'élever.

On était curieux aussi de voir Sarah, l'héroïne de la tragi-comédie. Bien qu'on n'entrât qu'avec des cartes distribuées par le président, beaucoup de curieux munis des précieux laissez-passer ne purent entrer.

Dès le début les accusés qui étaient détenus depuis plusieurs mois fixèrent leur position. Madame Collat qui avait connu la jeune fille, alors qu'elle était domestique à Clermont chez les Estener, prétendit les représenter comme de braves gens mais aussi comme des juifs pratiquants dont l'influence aurait certainement empêché la conversion de leur pupille. C'est pourquoi, dès ce temps, elle avait conduit secrètement l'enfant chez un mariste pour la faire baptiser. Sur son refus, elle s'était adressée à l'abbé Arnaud, aumônier des carmélites. Celui-ci avait refusé aussi et elle avait fini par réussir avec le P. Ducourneau, supérieur des maristes. Elle estimait donc par la suite n'avoir fait que son devoir en soustrayant sa protégée à l'influence juive. Quant à maître Collat il soutint qu'Estener en mourant lui avait dit : « Rendez-moi le service de la prendre sous votre protection. Je vous prends pour mon exécuteur testamentaire si vous me donnez votre parole de ne pas la laisser aller avec ses parents car ce serait une enfant perdue. »

La venue de Sarah à la barre des témoins modifia un peu l'opinion générale qu'on s'était faite de l'affaire. C'était une assez belle fille, de taille moyenne, très brune. Elle avait la figure régulière et les yeux vifs. Elle était vêtue avec une grande simplicité et portait un chapeau rond en paille brune orné d'une plume noire.

Elle expliqua que, tant qu'elle avait été chez les Estener, elle avait conservé de bonnes relations avec sa famille qui venait la voir régulièrement et qu'elle respectait, mais qu'à partir du jour où elle avait vécu chez les Collat, ceux-ci n'avaient cessé de lui représenter ses parents sous le jour le plus défavorable. On avait tant fait qu'elle avait fini par les croire dénaturés et c'est la raison pour laquelle elle avait obéi quand on lui avait dit de résister. Elle ajoutait qu'aujourd'hui elle avait compris son erreur et elle se proclama fort heureuse d'avoir retrouvé ses parents.

Ratisbonne exposa ses hésitations. Il avait subi les pressions, pour recevoir la jeune fille, d'une dame proche parente d'un haut magistrat. On ne lui en demanda pas le nom. Il dut reconnaître que pendant qu'elle était à Sion il l'avait inscrite sous un faux nom mais il fit valoir — ce qui était vrai — qu'il n'avait pas voulu la conserver. Du coup il se brouilla avec son secrétaire l'abbé Loiselier qui le désapprouva publiquement de n'avoir pas dissimulé sa protégée et d'avoir par conséquent permis son retour chez les infidèles.

Le Père Ramière, jésuite au Puy, fut plus pittoresque. Avec lui le débat s'éleva. Il engagea avec le président un dialogue théologique.

Le Père. — A propos de prosélytisme, je dois avouer que, dans ma conviction, le prosélytisme n'est pas un crime. Il est dans l'esprit catholique. Celui qui ne le possède pas n'est pas sincère dans sa religion.

Le Président. — Un enfant n'a l'âge de raison aux yeux de la loi

qu'à sa majorité et jusque là on ne peut le baptiser sans la volonté des parents.

LE PÈRE. — Alors jusqu'à sa majorité il faudrait qu'il préfère l'erreur à la vérité?... Non!

LE PRÉSIDENT. — Mais on aurait enfreint la loi en agissant sans le consentement de son père sous l'autorité duquel elle était jusqu'à sa majorité.

LE PÈRE. — Je ne puis admettre que le père ait la même autorité sur son enfant lorsqu'il s'agit de le tirer de l'erreur.

Il y eut un incident burlesque. La supérieure des carmélites obligée de venir témoigner n'était sortie de sa clôture que par contrainte. Elle imagina de se cacher la tête sous une couverture de laine pour qu'on ne pût voir son visage. Lorsqu'elle se présenta à la barre dans cet accoutrement, il fallut que le président usât de toute son autorité pour lui faire retirer ce voile.

La partie civile montra une grande modération. Elle argumenta sur une parole de l'Apôtre : il ne faut pas faire le mal, même pour faire le bien.

Le ministère public ne fut pas beaucoup plus sévère. L'enfant était rendue, l'essentiel était acquis.

Après une courte délibération, le jury acquitta, mais on condamna l'huissier et sa femme à payer 3.000 francs de dommages-intérêts à la partie civile.

Voilà l'affaire dont les curieux retrouveront le dossier dans les archives du greffe de la cour d'assises de Riom. Cette Cour d'appel après quatre-vingt-dix ans va se retrouver devant les mêmes passions.

MAURICE GARÇON

SI LAENNEC REVENAIT...

par Pasteur Vallery-Radot

Si Laennec revenait parmi nous après plus d'un siècle, j'imagine qu'avec le bons sens et la franchise qui le caractérisaient, il ferait la critique de la médecine, telle qu'on la conçoit aujourd'hui. Je le vois fort bien adressant à l'ombre de son fidèle ami Bayle, qui fut à ses côtés un des fondateurs de la clinique française, la lettre qu'on va lire.

Manoir de Kerlouarnec, près Douarnenez, octobre 1953.

Mon cher Bayle,

Il m'a été donné de revenir pendant quelques mois sur cette terre pour y visiter les hôpitaux de ma patrie et ceux des différents pays d'Europe et d'Amérique.

Je t'avoue que je n'ai rien reconnu de la médecine que je pratiquais à l'hôpital Necker et à la Charité.

Tu sais dans quelle voie nouvelle je m'étais efforcé d'engager notre art en décelant, du vivant du malade, des lésions que j'avais découvertes dans mes autopsies systématiques.

La pratique de l'auscultation[1] avait donné une impulsion nouvelle à l'étude des maladies du cœur et des poumons.

Aux chapitres du *Traité de l'Auscultation médiate*[2] il me semblait qu'il n'y avait presque rien à ajouter. Les descriptions des symptômes et des lésions de la dilatation des bronches, de l'emphysème pulmonaire, de l'œdème aigu du poumon, de la phtisie, des pleurésies, du pneumothorax, de la dilatation du cœur, de l'induration des valvules, me semblaient établies définitivement.

1. Trop modeste. Il aurait pu dire « ma pratique ».
2. Même remarque. Il aurait pu dire « mon *Traité* ».

J'étais persuadé qu'il suffisait, pour établir un diagnostic, de bien observer le malade et bien l'ausculter. Je pensais que, pour soigner une maladie, il suffisait de traiter ses symptômes.

Que tout cela est dépassé! Les médecins aujourd'hui ont des procédés extraordinaires, presque diaboliques. Ils regardent avec des lampes spéciales dans l'intérieur du corps humain. Ils découvrent ainsi, du vivant du malade, les lésions et les anomalies. J'ai vu des cavernes pulmonaires, des infiltrats chez des phtisiques. J'ai vu l'air et le liquide dans les plèvres. J'ai vu des cœurs hypertrophiés, des anévrismes de l'aorte. J'ai vu l'intérieur de l'intestin, j'ai vu la vésicule biliaire. J'ai vu le bassinet et les calices du rein. Après avoir introduit une substance opaque dans la trachée, on m'a montré des dilatations des bronches... Ah! mon cher Bayle, je me croyais dans un monde de sortilèges.

Les médecins ne connaissent plus ce cylindre de bois, percé en son centre, qui m'aidait à ausculter. Leurs stéthoscopes sont faits de métal et sont de forme étrange, avec deux écouteurs. Ils mesurent ce qu'ils appellent la pression artérielle avec des appareils ingénieux.

Sans doute ne me croiras-tu pas quand je te dirai qu'ils enregistrent les courants produits par le cœur lors de sa contraction et qu'ils reconnaissent, d'après un tracé qu'ils appellent électrocardiogramme, les troubles du rythme cardiaque. Ils étudient, par un procédé comparable, les perturbations des fonctions du cerveau.

Je les ai vus mettre des aiguilles un peu partout dans le corps, et cela sans crainte. Ils en mettent dans la plèvre, dans le péricarde, dans la moelle sternale, jusque dans l'intérieur des viscères. Ils osent même en mettre dans le fluide qui entoure le cerveau et la moelle épinière. Pourquoi, me demanderas-tu? En vue d'études chimiques et microscopiques qui leur permettent, disent-ils, d'établir les diagnostics des maladies, sans même voir les malades.

Tu me croiras peut-être devenu un aventurier de l'imagination quand je t'assurerai qu'ils mettent des sondes jusque dans les cavités du cœur.

Ils ont reconnu que l'être vivant, pour se développer et se maintenir en équilibre, avait besoin de recevoir de l'extérieur des substances qui ont la propriété d'agir à doses infinitésimales : il suffit, m'a-t-on dit, qu'elles soient un millionième du poids de la ration alimentaire quotidienne pour qu'elles se montrent actives. Les supprime-t-on de l'alimentation, on voit apparaître, selon les cas, scorbut, pellagre ou rachitisme. De ces étranges substances, appelées *vitamines*, les chimistes possèdent la formule. De certaines même ils font la synthèse. Tu te souviens de mon angoisse devant l'anémie pernicieuse : cette maladie, on la guérit avec une de ces vitamines.

Les médecins que j'ai fréquentés m'ont parlé d'autres substances aussi extraordinaires que celles-ci, qu'ils appellent *hormones* et qui proviennent de glandes particulières, dites à sécrétion interne. J'ai vu guérir par une de ces hormones, extraite du pancréas, le coma diabétique. Par une autre,

qui émane de la surrénale, j'ai vu rappeler à la vie des sujets en plein collapsus. J'ai vu des enfants bouffis et idiots devenir normaux sous l'influence d'une hormone provenant de la thyroïde. J'ai vu des femmes dont le flux menstruel, disparu depuis des années, réapparaissait, grâce à des hormones ovariennes. J'ai vu des métastases du cancer de la prostate guérir par la prise buccale d'une certaine hormone. J'ai vu des crises d'asthme, que rien ne pouvait calmer, disparaître comme par enchantement sous l'influence d'une hormone hypophysaire. Ah! mon cher Bayle, dans ce domaine, que n'ai-je pas vu!

Les chirurgiens maintenant opèrent sous anesthésie et en toute sécurité. La pourriture d'hôpital, ils ne la connaissent plus que de nom. Les plaies opératoires ne suppurent plus.

Ces chirurgiens effectuent sans mortalité les interventions les plus aventureuses. Ils font l'ablation de la vésicule biliaire, du rein, de la rate, de l'œsophage, de l'estomac, du colon, du rectum.

Ils ont toutes les audaces : ils extirpent les tumeurs du cerveau et de la moelle épinière, ils sectionnent le grand sympathique, ils ôtent un lobe pulmonaire et même un poumon dans sa totalité. Ils rétablissent le cours normal du sang chez les enfants qui ont une anomalie congénitale du cœur.

Tu vas te dire, mon cher Bayle, avec l'esprit critique que je te connais : ce pauvre Théophile Laennec est tombé dans le royaume des fous!...

Non, des demi-dieux.

Mais je n'ai pas fini de te décrire tout ce que le génie médical a inventé depuis un siècle.

Les maladies virulentes sont dues, non à des miasmes, mais à des ferments vivants qu'on appelle *microbes :* telle est la grande découverte d'un chimiste. Il a montré que la matière organique vivante est la proie des infiniment petits, comme l'est la matière organique morte en voie de putréfaction. Bien qu'il ne fût pas médecin, ce chimiste a révolutionné la médecine après bien des luttes avec des hommes de notre art, luttes en comparaison desquelles sont bien insignifiants les combats que je livrai jadis contre Broussais [1].

Ces microbes, on les voit, la plupart, avec des microscopes auprès desquels ceux dont nous nous servions ne semblent plus être que jouets d'enfant. Certains de ces microbes, que l'on croyait il y a quelques années invisibles, on est parvenu à les voir avec un appareil qu'on appelle le microscope électronique : il grossit 50 000 fois.

N'est-il pas fantastique que l'on puisse prévenir les maladies virulentes en injectant sous la peau des hommes bien portants ces microorganismes, transformés par certains artifices pour les rendre inoffensifs? Ainsi ont

1. François-Joseph-Victor Broussais (1772-1838), professeur au Val-de-Grâce, puis à la Faculté de Médecine, esprit systématique, fut l'adversaire de Laennec. « Il méprise, disait Laennec, le détail minutieux de l'observation, la distinction des cas et implicitement même la sûreté du diagnostic... »

disparu d'Europe la plupart des épidémies qui étaient notre terreur.

Lorsqu'une maladie virulente s'est déclarée, comme la diphtérie, effroi des mères de notre temps, on peut s'en rendre maître en injectant le sang d'un cheval auquel on a inoculé préalablement le poison du microorganisme de cette maladie.

Pour guérir une infection, quelle qu'elle soit, on a trouvé des champignons, antagonistes des germes qui causent l'infection. Les produits de ces champignons, appelés *substances antibiotiques*, guérissent des maladies que nous considérions comme incurables, telles que les endocardites malignes, les méningites, les phtisies aiguës.

La dothiénentérie [1], cette maladie que redoutaient tant nos confrères Louis, Cruveilhier, Andral, cette maladie qui durait des septénaires, les médecins la guérissent, avec l'extrait d'un de ces champignons, en quatre jours.

On m'a parlé de substances chimiques qui ont la propriété, elles aussi, d'arrêter le développement des microorganismes. On les appelle *sulfamides*.

Et la vérole, me demanderas-tu, cette vérole qui fut, avec la lèpre, la maladie crainte entre toutes ? Eh bien, figure-toi qu'avec les nouveaux procédés de traitement elle est devenue une maladie bénigne.

Il ne reste plus aux médecins qu'à trouver la cause et le traitement de l'athérome artériel et l'homme deviendra immortel.

Ce qui m'a peut-être le plus étonné, ce sont ces examens de laboratoire que l'on ne cesse de pratiquer dans les services hospitaliers : le sang et les humeurs sont soumis à des recherches chimiques, physiques et microscopiques qui permettent d'établir, dans la plupart des affections un diagnostic de certitude, souvent même un pronostic. Quelques gouttes de sang, et l'on diagnostique une dothiénentérie, une vérole, un mal de Bright...

Tout cela est magnifique, stupéfiant, et encore ne t'ai-je cité que quelques exemples entre mille ! Je t'assure, mon cher Bayle, qu'en parcourant les services hospitaliers, en voyant la façon dont on examine et on traite les malades, il me semblait être dans un monde de rêve.

Oui, tout cela est magnifique... et cependant mon admiration n'est pas sans mélange.

Ces médecins, qui ont en mains tant de procédés techniques leur permettant diagnostics et traitements, font souvent fausse route.

La CLINIQUE est pour eux lettre morte. Ils ont une foi aveugle dans les épreuves de laboratoire et négligent l'examen du malade. Ils s'imaginent qu'il leur suffit d'interroger biologistes et radiologistes (ainsi appellent-ils ceux qui voient avec des lampes spéciales dans l'intérieur de l'organisme).

1. Fièvre typhoïde.

A mon sens, ces médecins, si férus de science, devraient d'abord observer le malade, le palper, le percuter, l'ausculter, l'interroger et l'examiner sans se lasser : il est une méthode d'observation, selon certains principes et certaines règles, qui ne saurait tromper.

Le simple examen clinique, dans la majorité des cas, peut conduire au diagnostic. C'est après seulement que le médecin devrait s'adresser à l'homme de laboratoire pour lui demander telle ou telle recherche qui assurera ce diagnostic ou l'infirmera. Il serait nécessaire de mettre en parallèle clinique et résultats biologiques : ici doit intervenir l'esprit critique qui, en cas de divergence, ne donnera pas forcément la préférence aux épreuves de laboratoire, car celles-ci n'ont de valeur que si elles sont en accord avec la clinique.

J'ai vu des médecins, oubliant que l'examen du malade est l'acte primordial, incapables de poser un diagnostic. Devant eux s'alignent des chiffres portant sur des analyses de sang, d'humeurs et d'excreta, des formules mathématiques, des graphiques physiologiques de tous ordres. Où, dans tout ceci, trouveraient-ils le fil conducteur ? Ne devraient-ils pas comprendre que l'homme de laboratoire ne peut être, pour le médecin praticien, qu'un associé qui doit être interrogé et guidé ? Je me suis souvent demandé, même dans ce pays de France qui était jadis le royaume du bon sens, de la logique et du raisonnement juste, si l'empreinte de Descartes ne s'était pas à jamais effacée.

La CONNAISSANCE DE LA MÉDECINE ne s'effectue plus que par statistiques. Quelle erreur ! Jamais dans la nature ne se produisent deux faits identiques. Comment mettre dans une même catégorie une série de faits forcément différents, pour en déduire un pourcentage ? Une statistique est, par essence, fausse : « *La statistique*, a dit Claude Bernard, *ne donne que des approximations qui ne sauraient rien apprendre aux médecins pour prévoir sûrement ce qui arrivera dans les cas particuliers. Cependant, avant tout, le médecin est médecin d'un malade en particulier, et ce malade veut savoir si lui, en particulier, guérira, et s'il ne doit pas guérir, il veut qu'on le traite de façon qu'il guérisse ; peu lui importe d'ailleurs qu'un autre meure à sa place pour que la loi de statistique reste constante.* »

Sans doute, on ne saurait se passer des statistiques, mais la science médicale est, d'abord, une science d'observation qui se constitue à l'aide de cas particuliers bien étudiés. D'un seul cas peut jaillir la lumière qui éclaire tout un chapitre de pathologie. Les médecins de France, de notre temps, s'évertuaient à étudier tel cas sous ses divers aspects, ils l'analysaient et le disséquaient dans les moindres détails. Et ils savaient grouper plusieurs cas pour en déduire une loi. Ils excellaient dans l'analyse et la synthèse, d'où leur supériorité dans le domaine de la clinique. L'ont-ils perdue sous des influences étrangères ?

En THÉRAPEUTIQUE, les médecins m'ont semblé user sans discernement des diverses médications qui sont à leur disposition — et Dieu sait

s'ils en ont. Ils ne songent pas que tel médicament, préconisé aujourd'hui, sera peut-être réputé inefficace ou dangereux demain. Ils devraient être plus sceptiques : tant de théories s'effondrent chaque jour ! tant de médications prônées hier sont oubliées !

Tels des apprentis sorciers, les médecins, en maniant certains médicaments, me donnent l'impression de jouer avec le feu. Ils en négligent les risques, n'ayant en vue que les effets spectaculaires. Certes, j'ai observé des guérisons que jadis on aurait qualifiées de miraculeuses ; mais j'ai souvent tremblé en voyant employer tel ou tel médicament qui bouleverse l'organisme. De notre temps, nous avions pour adage *primum non nocere.*

Je continue mes critiques... J'ai été choqué en voyant certains médecins oublier le serment d'Hippocrate : « Tout ce que j'aurai vu ou entendu, je le tairai, je le garderai pour moi comme un secret, il ne me sera pas permis de le dire. »

J'ai été non moins choqué d'entendre les femmes du monde émettre des jugements sur la médecine, sans en rien connaître. De cela peut-être la grande presse est-elle responsable. Hélas ! on écrit aujourd'hui n'importe quoi. Heureusement tout s'efface très vite dans les mémoires.

Ces femmes du monde se complaisent dans le merveilleux, d'où leur confiance aveugle dans les charlatans qui envahissent la ville et la campagne. Qu'un individu, médecin ou non, soutienne une théorie absurde, prône une médication d'allure alchimique, effectue des passes magnétiques ou agite d'un air magistral ce qu'on appelle un *pendule*, les voici criant au miracle et se pressant dans son officine.

Mais revenons aux médecins... Je leur ferai ce grief parmi bien d'autres : ils manient le paradoxe avec trop d'assurance. A les entendre, rien ou presque rien n'existerait plus de ce que des hommes comme Bichat, Cruveilhier, Louis, Andral, Bretonneau ont établi. Les symptômes dégagés dans mon *Traité de l'Auscultation médiate*, ils les ont relégués dans les cendres du passé. Ils prennent systématiquement le contrepied de ce que les médecins de notre siècle ont patiemment édifié... avec un jugement que je crois plus sûr que le leur.

Te dirai-je ce qui m'a le plus étonné dans la médecine que j'ai vu pratiquer ? C'est la tendance à l'*uniformisation.* On appelle ceci, dans le jargon de l'époque actuelle, la « STANDARDISATION ». Nous avions soutenu qu'il n'y a pas de maladies, à proprement parler, mais des malades : il n'y a pas deux individus qui se ressemblent, aucun cas n'est identique à un autre. Les médecins d'aujourd'hui, admirateurs et esclaves de la technique, ne connaissent que des cadres rigides où chaque cas doit s'intégrer : c'est que, dans le siècle où ils vivent, la mécanique domine l'esprit. En face d'eux, ils ne voient plus des individus, mais des *machines-hommes.* Ils considèrent le malade dans l'abstraction des chiffres, des

règles établies, des pourcentages. Ce malade, quel qu'il soit, doit se soumettre aux impératifs d'une technique tyrannique et se résoudre à n'être qu'un numéro. Selon une expression singulièrement vraie, que j'ai entendue, il n'est plus qu'un « dossier anonyme » [1]. Comme si la médecine était une science mathématique!

Cette standardisation conduit à la spécialisation à outrance. Médecine mécanique et non spirituelle, il faut, pour l'exercer, des « techniciens ». Et les méthodes d'examen devenant extraordinairement nombreuses et complexes, les techniciens doivent choisir un secteur médical : ainsi la médecine est-elle *compartimentée*, de telle sorte que le spécialiste connaît son secteur, et rien d'autre. Tu imagines les erreurs d'interprétation qu'il peut commettre! Quand je pense que nous enseignions de notre temps qu'il fallait, pour être bon médecin, avoir des aperçus sur l'ensemble de la médecine et que même il fallait avoir fait ses « humanités »!

Comment le malade ne conçoit-il pas qu'avant de s'adresser au spécialiste, il doit demander conseil au médecin de médecine générale? C'est lui qui sera juge de l'opportunité de consulter tel spécialiste, et c'est à lui qu'il appartiendra de faire la critique de l'examen du spécialiste, en se référant à l'état général du malade. J'ai rencontré peu de ces médecins de médecine générale et j'ai songé avec amertume au temps où toi et moi nous étions cette sorte de médecins.

J'ai cherché aussi nos « médecins de famille », hommes très au courant de leur art et le pratiquant avec bon sens, amis de leurs malades, les aimant et les conseillant aussi bien au moral qu'au physique. J'ai cherché de ces médecins dont les mots réconfortaient même ceux qui étaient sur le seuil de la mort. J'en ai trouvé, bien sûr. Mais ils tendent à disparaître pour faire place aux spécialistes-techniciens.

Cette médecine standardisée et anonyme mène les Etats à faire, des médecins, des fonctionnaires. Pourquoi les médecins ne seraient-ils pas interchangeables puisque seule importe la technique? Le *médecin-individu* ne compte pas plus que le *malade-individu*. La personnalité, et tout ce qu'elle représente, est une valeur qui n'a plus cours. Médecins comme malades ne sont que des numéros dans la masse. Alors la médecine libre, qui comporte le colloque en toute confiance entre le malade et le médecin, choisi pour sa conscience et son esprit, la médecine libre, la seule vraiment humaine, à quoi bon la maintenir?... Que de fois ai-je été tenté de m'écrier : Est-ce donc à cela qu'a abouti ce respect de l'individu qui a été l'idéal de la France depuis deux siècles?

... Je m'arrête. J'aurais trop à te dire. La médecine a fait des progrès fantastiques depuis un siècle; mais ces progrès me semblent souvent mal utilisés.

1. Gérard Bauër.

Je quitte à nouveau cette planète, cette fois-ci sans regret. S'il m'est loisible d'y revenir dans un siècle, je crois que je ne retrouverai aucun être humain, car l'homme se sera détruit lui-même, à force d'inventer tout en s'évertuant à faire un monde sans âme.

THÉOPHILE LAENNEC

***

Cette lettre ne répond-elle pas à ce que pensent avec moi tant de médecins et tant de malades qui sont las de voir l'homme réduit à l'état de robot? La technique est utile, mais elle n'est pas tout : il y a l'esprit de discernement.

Ayons le courage de reconnaître qu'à l'inverse de ce que croient beaucoup d'hommes cultivés de notre temps, si la médecine a fait des progrès étonnants en ces dernières années, elle a perdu beaucoup des qualités qu'elle possédait avant l'essor que lui ont donné les découvertes modernes.

Nos conceptions médicales, nos thérapeutiques, notre comportement vis-à-vis des malades, l'exercice même de la profession : tout s'est transformé. De plus en plus on s'achemine vers une médecine standardisée. Les qualités intellectuelles et morales du médecin s'effacent devant une technicité anonyme.

PASTEUR VALLERY-RADOT
de l'Académie française.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'EXPÉRIMENTATION HUMAINE EN MÉDECINE PAR UN GROUPE D'AUTEURS

(Lethielleux)

L'EXPÉRIMENTATION humaine en médecine est un problème d'actualité ; l'historique de l'expérimentation thérapeutique montre que souvent l'expérimentation sur l'homme s'avère indispensable. Mais il faut savoir établir une différenciation entre l'expérience thérapeutique légitime et l'expérience de simple curiosité ou de pur sadisme.

Le Centre d'Etudes Laennec a étudié ce problème et le volume présente l'ensemble des travaux ; des spécialistes ont tour à tour examiné les aspects médicaux, juridiques, administratifs et moraux de la question. Ces observations et réflexions sur « l'Homme Cobaye » informent non seulement l'opinion, mais proposent des éléments de solution. La dernière partie du livre est constituée par des documents sur l'expérimentation humaine en Allemagne nazie de 1940 à 1945.

Il serait superflu d'insister sur l'intérêt de cette étude.

A. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 139.)

LES NOCES DE DEUIL

par Philippe Hériat

Il est un certain degré de violence dans l'attaque à partir duquel ne pas répondre, c'est se dérober. Au lendemain de la répétition générale des *Noces de Deuil*, la critique dramatique parisienne a élevé la voix contre moi ; je ne céderai pas à la tentation du silence, réflexe naturel mais sommaire. Mes juges ont paru douter de mes intentions et même de mon bon sens, je m'explique donc.

Je rejette ici l'accusation et l'excuse d'une erreur inconsciente. Ce que j'ai fait en écrivant cette pièce, j'ai voulu le faire et j'avais pour cela, bonnes ou mauvaises, mes raisons.

J'ai entendu ou lu assez de pièces de théâtre depuis trente-cinq ans pour savoir que la façon la plus employée, la plus éprouvée, de porter à la scène une action non moderne consiste à la traiter sous une optique et dans une langue modernes. Le vocabulaire du xxe siècle, les allusions aux mœurs et aux événements d'aujourd'hui, les prophéties antidatées, toute la gamme des anachronismes, rajeunissent à coup sûr les vieux thèmes et les vieux cadres, qu'on les emprunte à l'antiquité, au moyen âge ou au temps des carrosses. Par ces clins d'yeux faits à la salle, par ces signes d'intelligence, un auteur prend des assurances ; il se fait reconnaître à travers toutes ses pièces, sous tous les costumes et tous les masques.

Il m'a paru permis d'user d'une autre manière. Ayant imaginé une donnée dramatique qui, selon moi, se réclamait du romantisme, l'idée me vint, pour mieux servir mon dessein, de reconstituer sur la scène avec toute leur tension l'atmosphère, la ferveur, les transports de l'époque romantique, et au premier chef son langage. Et non pas, pour le langage, en ne me fiant qu'aux dialogues des romanciers et des dramaturges de l'époque, ce qui eût constitué le pastiche, mais en cherchant aussi dans les correspondances particulières et les mémoires des personnes privées l'indication de ce que pouvait être, de ce qu'était le langage de la société

du temps. On pensait, on sentait, on parlait en 1835 comme on écrivait alors, non pas comme on écrit aujourd'hui.

Si j'insiste sur cette question du langage, c'est que le grief le plus âpre de mes censeurs visa le langage de mes personnages ; ce reproche me paraît résumer et définir tous les autres, il en donne le ton, puisque la critique crut ou feignit de croire que le style des *Noces de Deuil*, c'était le style nouveau d'un auteur verbalement mieux inspiré naguère. Pour me confondre on rappela que dans une autre pièce située de nos jours j'avais su faire parler aux acteurs le langage de nos jours ; et il me sembla que, loin de s'opposer à ce que j'avais fait dans *les Noces de Deuil*, cela y équivalait exactement. On m'objecta un de mes romans échelonné sur cent ans de vie parisienne et où les façons de penser, de sentir et de parler changeaient à mesure que les personnages se succédaient de 1815 à 1914 ; et il me sembla que cet exemple ne justifiait pas moins ma tentative des *Noces de Deuil*. On prétendit enfin ne pas reconnaître dans cette pièce l'écrivain « réaliste » que j'avais su être ailleurs ; et je prétends que c'est cette fidélité du langage et non sa modernisation systématique qui relève précisément du réalisme. Si j'avais écrit une pièce sur Chateaubriand ou sur la duchesse de Berry, mon effort de reconstitution étendu des faits et des pensées jusqu'au langage eût semblé la moindre des probités littéraires ; je n'ai pas vu pourquoi, s'appliquant à des personnages fictifs, cela deviendrait moins valable.

Je savais fort bien que, dirigé dans ce sens, mon projet entraînerait pour moi certaines difficultés et certains risques et d'abord celui de dérouter les spectateurs. Je savais enfin que cette expérience n'avait jamais été tentée au théâtre. Peut-être est-ce aussi par là que l'entreprise séduisit un auteur qui ne cherche pas le tapage, même quand on en fait autour de lui, mais qui ne se sent pas attiré non plus par la facilité.

Qu'il ait échoué ou non dans sa tentative, c'est une tout autre affaire. Et c'est maintenant aux lecteurs de la *Revue de Paris* d'en juger.

PHILIPPE HÉRIAT

LES NOCES DE DEUIL

par PHILIPPE HÉRIAT

PIÈCE EN TROIS ACTES
et
SIX TABLEAUX

PERSONNAGES

ISABELLE
AGATHE
ULRIC
Sylvain
Le Procureur du Roi
Le Lieutenant au long cours
Le Majordome (Morel)

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

La salle d'un château.

C'est la nuit, les lumières sont en veilleuse.

On entend le bruit d'une querelle ; une porte s'ouvre, un homme traverse rapidement la scène dans la demi-obscurité.

VOIX D'AGATHE. — Sylvain !

Une femme entre, portant un flambeau allumé. L'homme, se voyant suivi, s'échappe dans le parc.

AGATHE. — Sylvain ! Pour l'amour de moi !... *(Elle va à la porte-fenêtre ouverte.)* Sylvain...

Un majordome entre, précédant une jeune femme et un jeune homme. Le majordome fait monter la lumière des lampes. Le décor apparaît. Les portes-fenêtres donnent sur un parc ; un escalier s'élève vers des appartements. Les personnages sont en habit et toilettes de soirée de l'époque romantique.

AGATHE, *d'une voix qui s'allonge.* — Sylvain-ain !... *(Au majordome.)* Morel, mon frère est dehors, sans manteau ni coiffure, et le serein tombe. Porte-lui de quoi se couvrir. Il sera descendu vers l'étang. Tu le trouveras par là.

Le serviteur sort.

AGATHE, *aux deux autres.* — Vous voilà contents, l'un et l'autre ? Vous respirez ! Nous vivions dans une atmosphère surchargée : vous souhaitiez l'orage !

ISABELLE. — Comme vous êtes injuste, Agathe !

AGATHE. — Et vous ? *(Rentrée du serviteur, qui porte des vêtements.)* Si mon frère en t'apercevant te crie de t'éloigner, dis-lui que c'est moi qui lui envoie son manteau. *Il sort.*

ULRIC. — Madame, je ne mérite pas non plus vos reproches. Ai-je rien dit pendant le repas qui justifie cette sortie de votre frère ?

AGATHE. — Vous n'allez pas prétendre qu'elle vous ait surpris ?

ULRIC. — Depuis un mois monsieur de Biras changeait d'attitude à mon égard. Ce n'était plus mon second père que j'avais devant moi. Mais je ne vois pas pour quelle raison, subitement...

AGATHE. — Oh ! s'il vous plaît ! Pas d'hypocrisie. Nous savons tous de quoi nous parlons. *(Ouvrant la porte par où ils sont entrés :)* Vous pouvez desservir : nous ne finirons pas... Je vous ai toujours connu entier, et même hardi, Ulric. A quinze ans, du moins, vous l'étiez. L'heure serait mal choisie de changer de visage.

ULRIC. — Eh bien, j'ai tout fait, si vous voulez mes explications, pour éviter ce qui vient de se produire. A trois reprises, j'ai prié votre frère de me laisser partir. Il m'a retenu. Je demandais à me rembarquer, j'invoquais la saison, mes récoltes, j'alléguais les meilleurs prétextes.

AGATHE. — Apparemment que vous n'aurez pas employé le bon.

ULRIC. — Que pouvais-je dire sans provoquer cet éclat de ce soir dont vous me faites grief et qui n'est pas de mon fait ?

ISABELLE. — Il n'est le fait de personne : n'en parlez plus.

AGATHE. — Vous deviez disparaître.

ULRIC. — Quand votre frère voulait me retenir ? Mais, madame, m'échapper malgré lui, voyez-vous ce que cela signifiait ? Il ne soupçonnait rien.

AGATHE. — Nous venons d'en avoir la preuve !

ULRIC. — Il feignait de ne rien soupçonner. En m'enfuyant, je confirmais tout. Je plaidais coupable.

AGATHE. — Et vous ne l'êtes pas ?

ULRIC. — Je ne le suis pas ! dans le sens où un honnête homme doit l'entendre, où vous devriez l'entendre aussi, car vous me connaissez... Si j'avais été coupable, c'est alors que j'aurais parlé !

ISABELLE. — Monsieur, je vous prie d'interrompre cette dispute.

AGATHE. — Que craignez-vous donc ?

ISABELLE. — Je n'ai rien à craindre, Agathe, vous le savez.

ULRIC. — ... M'enfuir comme un malfaiteur et laisser ici seule madame de Biras, que je semblais accuser aussi en me sauvant ?

AGATHE. — J'ai bien observé que vous vous épaulez l'un l'autre, et que sous vos froideurs apparentes il y a une complicité de tous les instants.

ISABELLE. — Agathe !

AGATHE. — ... La connivence est entre vous !

ISABELLE. — Mais c'est vous qui nous associez ! Vos accusations sont la première chose que nous ayons en commun, monsieur Ulric et moi. Demandez-le lui : nous ne nous voyons jamais sans témoin. Nous ne nous adressons pas dix fois par jour la parole.

AGATHE. — Rien que cela vous dénonce. Est-ce que j'évite sa présence, moi ? sa voix, ses yeux ?

ISABELLE. — ... Il y a deux mois encore, nous ne nous connaissions pas.

ULRIC, *à Agathe.* — Enfin, madame, formulez quelque chose de positif ! Pour que votre belle-sœur m'évite, il faut que je la poursuive, que je l'importune. Je ne lui ai jamais dit un mot qu'elle ne pût entendre.

AGATHE. — Elle entendait votre mutisme. Je l'entendais bien, et mon frère l'a bien entendu !... Jamais un mot... Mais vos airs, vos attitudes ? Vos insomnies que nous ne pouvions ignorer ? Car nos appartements, à mon frère et à moi regardent l'aîle du midi où on vous a logé, et vos fenêtres pendant des nuits entières ne s'éteignent pas. Si bien que ma belle-sœur aussi voit la lumière de vos veilles.

ULRIC. — Puisque vous avez tout observé, tout compris, que n'avez-vous suggéré à monsieur de Biras de me laisser partir ?

AGATHE. — Mais mon frère vous aime, voilà ce qui est le nœud de tout ! Il vous aime maintenant. Car, enfant, vous ne l'intéressiez guère ; et quand votre père a péri dans un naufrage, s'il s'est occupé de vous, c'est par fidélité à lui. Alors, vous avez su vous faire aimer. Et même absent ! A six cent lieues marines de distance. Avec des courriers qui prenaient des mois. Il y a en vous je ne sais quel pouvoir,

que je ne subis pas mais que je vois. A votre façon, vous êtes un enchanteur... Voulez-vous m'expliquer, par exemple, depuis qu'avec votre retour nous sommes quatre à Biras, comment ces mots que vous ne disiez pas, ces gestes que vous ne faisiez pas, ces regards que vous saviez éteindre, comment tout cela finissait par composer une passion réciproque éclatante, à laquelle personne, vous, elle, mon frère, moi-même, ne pouvions nous dérober?

ISABELLE. — Agathe, je vous ferais remarquer...

AGATHE. — ... Vous nous hypnotisiez avec cet amour sans corps!

ISABELLE. — Je ne supporterai plus cette discussion. Une seule personne aurait le droit de m'imposer ce que j'entends ici, et elle s'en abstient. Après quelques mots à peine, Sylvain s'est interrompu... Vous êtes d'une certaine force, Agathe, et vous tenez les clefs de cette demeure, je vous les ai rendues quand vous y êtes rentrée. Mais vous substituer à mon mari comme vous le faites, c'est un peu trop.

AGATHE. — Attendez donc son retour, alors! Maintenant que ce cri lui est échappé, maintenant que nous avons tous abattu nos masques!

ISABELLE. — J'aurais cru préférable que chacun de nous se retirât chez soi. Du moment que vous y voyez de la lâcheté...

Elle se rassied et prend un verre sur un plateau.

ISABELLE. — Monsieur, je vous prie.

Ulric vient lui verser à boire.

Elle boit.

AGATHE. — Et après tout, j'en conviens, nous soufflons! Et nous parlons clair, enfin! Biras devenait irrespirable.

ULRIC. — Pourquoi la fatalité a-t-elle voulu!...

AGATHE. — Laissez la fatalité tranquille, Ulric. Je vous entends à demi-mot : ne l'invoquez pas, c'est trop facile! Vous ne faites pas, à vous deux, un couple prédestiné. Rien ne vous pousse l'un vers l'autre; tout vous écarte. Vos devoirs d'épouse; les sentiments de fils que vous devez à l'homme qui a remplacé votre père; des deux côtés l'honneur de l'hospitalité. Et tout ce qui fait de vous deux étrangers. Sylvain et moi, nous avons connu votre soupirant dans son enfance; mais il ne vous est apparu que ce printemps, quand il est débarqué de ses îles lointaines. Vous vous connaissez peu, vous vous connaissez mal. Et qui sait si ce ne sont pas ces objections qui vous excitent, cet espace vague entre vous qui crée votre attirance?

ISABELLE. — Agathe, puisqu'il vous paraît bon que nous demeurions dans cette pièce...

AGATHE. — Il faut que mon frère puisse nous y trouver s'il le souhaite! Il entrera ici, à son gré, ou passera directement par là.

ISABELLE. — C'est entendu, mais je vous demande alors de suspendre la querelle que vous me faites. Vous venez de le dire : monsieur Ulric est un étranger pour moi. Traitez-le comme tel et épargnez-moi devant lui. Ou obtenez qu'il se retire.

AGATHE. — Il n'a pas plus de raison de se retirer que nous n'en avons, vous et moi.

ULRIC. — J'irais m'établir dans ma chambre si madame de Biras m'en priait.

AGATHE. — Elle ne vous en priera pas.

ISABELLE. — Vous me faites l'effet de jouer avec le feu, Agathe. Et j'aperçois mal vers quoi vous nous poussez.

AGATHE. — Je sais le caractère de mon frère. C'est l'homme le plus maître de soi qu'il y ait au monde. Pour qu'il aît fait l'éclat de ce soir... toute ma vie je reverrai cette scène affreuse... il a fallu que la situation lui fût devenue intolérable. A présent, il veut y mettre un terme, il veut une issue, il s'y est résolu...

ISABELLE. — Mais rien n'indique...

AGATHE. — J'en suis sûre! Je le sais! Depuis que je suis au monde, je ressens ce que mon frère ressent... C'est lui qui choisira cette issue, mais j'entends lui laisser les moyens de l'ouvrir, quelle qu'elle soit.

ISABELLE. — Ah! si vous cherchiez à m'effrayer, vous ne parleriez pas autrement.

AGATHE. — ... Au besoin, je lui prêterais la main!

ISABELLE. — Mais tout cela est un malentendu absurde, construit sur le vide! Nos imaginations s'exaltent... Laissez-moi parler seulement à Sylvain, laissez-moi m'expliquer et vous verrez...

AGATHE. — Nous n'en sommes plus aux mots. Regardez celui-ci : il a moins peur que vous, sans doute, mais lui aussi, comme moi, il a compris qu'au point où en sont les choses, une explication ne les remettra pas en place. Le fait que vous ayez ou non appartenu à Ulric ne changera plus rien.

ISABELLE. — Agathe, vous vous oubliez !

AGATHE. — Quoi ? Ce n'est pas cela que vous comptiez dire à votre époux, pour l'apaiser ?... Vous n'allez pas m'apprendre les mœurs conjugales. J'ai été mariée, moi aussi.

ISABELLE. — Cela ne vous donne pas le droit de vous ériger en juge ! Votre attachement à votre frère est extrême mais ombrageux : il vous égare en ce moment. En quoi tout ce qui se passe vous concerne-t-il ? Vous n'y êtes pas intéressée.

AGATHE. — Mais il souffre !... Vous n'avez pas compris que c'est cela qui m'agite. Comment pourrais-je m'asseoir, et me taire ? Nous sommes ici, et mon frère court le parc, sur les rives de l'étang ou dans le bois, je ne sais pas même où, et je n'ose pas le rejoindre... Personne ne connaît Sylvain comme je le connais. On s'aveugle sur ses apparences. Parce qu'il triomphe aux exercices du corps, à quarante ans, parce qu'il lutte à mains plates avec les bouviers de ses fermes et tord un fer à cheval entre ses doigts, on le croit dur... *(Morel rentre.)* Mon frère me demande !

MOREL. — Oui, madame, Monsieur attend madame Agathe autour de la ruine.

AGATHE. — Vous voyez bien !

ISABELLE. — Prenez mon châle !

AGATHE, *déjà dehors.* — Je n'ai pas froid. *Silence. Morel sort.*

ULRIC. — Je vous aime.

ISABELLE. — Taisez-vous. Je n'écouterai rien.

ULRIC. — Vous m'écouterez. Où serons-nous demain ? Quelles distances nous sépareront ? Nous reverrons-nous jamais ? Peut-être cette minute où je peux enfin vous parler est-elle tout ce que le destin nous accorde.

ISABELLE. — Je suis perdue si je vous écoute.

ULRIC. — Dès le premier soir je me suis épris de vous.

ISABELLE. — Je ne croirai pas un mot de ces divagations.

ULRIC. — ... Je ne vous avais jamais vue. A la cloche du dîner nous avons entendu votre porte s'ouvrir, en haut de ces marches. Nous avons regardé. Vous êtes sortie de l'ombre, en grande robe comme aujourd'hui, et vous êtes descendue vers moi. J'étais arrivé l'après-midi de mon long voyage, j'avais passé deux heures avec monsieur de Biras dans la bibliothèque, et durant les quelques secondes où je vous voyais approcher, mes sentiments à son égard se renversaient.

ISABELLE. — Mais mon mari vous aime, vous l'aimez...

ULRIC. — Il vous possède !

ISABELLE. — ...Et vous avez inventé dans votre tête cette idée d'un amour pour moi.

ULRIC. — Ce n'est pas une idée. Ce n'est pas par une idée que mes nuits sont dévorées. Le rayonnement de mes fenêtres vient de mon corps qui brûle entre mes draps. Quand je demeure dans l'obscurité, je me sens devenir fou. Tantôt je me figure des scènes entre vous et votre mari, dans votre appartement ; tantôt je vous vois chez moi, enfermée avec moi dans ma chambre... Il faut que j'allume ! La première bougie ne chasse pas les ombres. J'allume encore... J'ai dû faire croire à vos domestiques que j'étudiais, la nuit, pour expliquer toutes ces lumières que je demandais.

ISABELLE. — Si vous pensez en disant cela me troubler l'esprit...

ULRIC. — Les pièces où vous vivez, savez-vous que je les connais ? Un jour que j'étais demeuré seul au château... vous étiez tous les trois en visite... j'ai questionné Morel sur un portrait de vous dont vous aviez parlé. Il m'a mené dans votre boudoir. Cette petite pièce étouffée de soieries... J'éprouvais toutes les sensations. Sur le dossier d'un fauteuil j'ai vu traîner un vêtement de promenade que vous n'aviez pas pris sur vous en sortant. Je n'ai pas pu me retenir d'y porter la main, à la dérobée. Mais le fermail était resté ouvert : dans mon geste aveugle mes doigts se sont déchirés sur l'épingle, et j'ai laissé goutter mon sang. Mes tempes battaient. Je me disais que je marquais de mon sang le sol que vos pieds foulent, les lieux où vous vous croyez seule.

ISABELLE. — Ah ! je le vois bien, que vous êtes un fou ! Et votre folie, j'en sais la cause. Vous vivez ici depuis des semaines d'une existence qui vous déroute. Vous affectez de ne pas nous suivre dans nos tournées de visite ni à la ville. Vous dédaignez aussi les fêtes de village où nos filles, les nuits d'été, ne font pas les façonnières, et je sais que vous ne parlez pas à mes servantes.

ULRIC. — Vous le savez ?

ISABELLE. — Je sais encore que dans votre île de Ténériffe vous ne meniez pas une vie si monastique, et qu'une jeune insulaire y partageait votre maison.

ULRIC. — Vous y avez pris garde ?

ISABELLE. — On m'a tant de fois parlé de vous !

ULRIC. — Je vous dis que le destin, que votre mari même, depuis quatre ans, nous promettaient l'un à l'autre.

ISABELLE. — ... Enfin je comprends qu'ici vous êtes privé de vos plaisirs. Ils vous reviennent à l'esprit et vous en reflétez le regret sur moi. Prenez une maîtresse. Tout rentrera dans l'ordre.

ULRIC. — Après ce que je viens de vous dire, vous plaisantez !

ISABELLE. — En doutant de ce que vous appelez votre amour, Ulric, je ne plaisante pas.

ULRIC. — Eh bien, je vous le dis sans tourner les yeux : c'est vrai, depuis que je vous connais, je suis chaste !

ISABELLE. — Taisez-vous.

ULRIC. — Prendre une maîtresse ? Mais j'aurais peur, couché sur ses seins, de crier votre nom !

ISABELLE. — Ce que j'entends là...

ULRIC. — Je vous aime, mais je vous aime sans respect. Je ne vous ménage pas dans mes pensées... Ecoutez ! je viens à l'instant de vous mentir quand je vous ai parlé d'abstinence. Et l'autre s'est trompée aussi en pensant que vous ne m'ayez pas appartenu. Vous m'avez appartenu, plusieurs fois, dans mes songes. Quand je dormais enfin, à bout de fatigue. Et même un matin, dans la pâleur de l'aube, un matin que j'étais éveillé. Mon désir était si puissant qu'il vous avait suscitée.

ISABELLE. — Ce que j'entends là n'est pas possible...

ULRIC. — Et la première fois que vous m'avez appartenu ainsi, nous n'en avons eu ni l'un ni l'autre aucune espèce d'étonnement.

ISABELLE. — Il n'est pas possible que j'entende ce que vous me dites...

ULRIC. — Et quand la fin de cette matinée est arrivée, et qu'il m'a fallu vous revoir enfin dans votre exactitude, le miracle est que je vous ai retrouvée pareille. Nos yeux se sont croisés, et vous avez rougi jusqu'aux cheveux. C'est de ce jour-là que nous n'avons plus osé nous parler.

ISABELLE. — Il n'est pas possible...

ULRIC. — Tout est possible, Isabelle ! Et l'espoir me prend ! Puisque vous m'avez laissé dire, puisque j'ai pu dire, et que vous avez pu écouter !

ISABELLE. — Quoi ?... Monsieur Ulric, vous avez mal fait de me tenir de tels propos.

ULRIC. — Vous les avez entendus.

ISABELLE. — Par une faiblesse que je ne m'explique pas. Je les oublie.

ULRIC. — Vous continuerez toujours à les entendre. Tout peut survenir : rien ne fera jamais que ces paroles n'aient pas été dites, et entendues. Elles ne sont sorties de moi que pour habiter votre mémoire ; elles attendaient depuis longtemps. J'ai tellement imaginé l'instant où je pourrais vous parler qu'il a fini par se produire.

La porte de la bibliothèque s'ouvre. Agathe entre, va prendre le plateau qui porte des verres et le flacon dont Isabelle a bu.

AGATHE. — Pardon.

ISABELLE. — Vous étiez rentrée, Agathe ?

AGATHE. — Nous sommes rentrés. Nous causons, mon frère et moi, dans la bibliothèque, devant la fenêtre ouverte sur la nuit.

ULRIC. — Il est là ?

ISABELLE. — Vous voyez qu'il n'était pas indispensable...

AGATHE. — Je ne serais pas surprise qu'après s'être encore un moment relâché en ma compagnie, Sylvain désirât vous parler.

Elle repasse dans la bibliothèque.

ISABELLE. — Je me félicite de l'apparition de ma belle-sœur. Elle m'a rendue à moi-même.

ULRIC. — Laissez-moi vous dire...

ISABELLE. — Je vous arrête à présent. Je vous fais serment qu'au premier mot inconséquent de votre part, je sonne ou j'appelle.

ULRIC. — Je veux vous dire que j'ai peur pour vous.

ISABELLE. — Craignez pour vous-même et laissez-moi craindre pour moi.

ULRIC. — Je n'ai rien d'autre à craindre que d'être chassé. Ce qui m'effraie, c'est ce qu'on vous réserve.

ISABELLE. — Je mérite toutes les sévérités, j'ai commis des fautes. Je confesse m'être aussitôt aperçue de l'impression

que je produisais sur vous. Votre trouble a flatté... je ne sais quoi en moi : ma vanité, une coquetterie que je dissimule.

ULRIC. — Vous m'évitiez, vous ne me parliez pas. Je me taisais moi-même.

ISABELLE. — Une autre eût rompu ce silence, quand il en était temps, pour vous décourager. Monsieur de Biras est en droit de m'en demander compte. Et je souscris d'avance à ce qui me viendra de lui.

ULRIC. — Mais c'est folie, mais c'est vous perdre ! Ressaisissez-vous !

ISABELLE. — Plaît-il ?

ULRIC. — Mais c'est à présent votre état d'esprit qui m'alarme. J'ai peur pour vous et j'ai peur de vous. Vous êtes là à vous persuader de fautes qui n'existent pas... Tenez ! Monsieur de Biras tarderait encore à entrer, nous continuerions de parler ensemble, ou bien je ne dirais plus rien et vous supporteriez seulement ma présence dix minutes de plus, que je vous verrais à la fin forcer cette porte et vous précipiter en criant : Tout est vrai, je suis la plus coupable des femmes !

ISABELLE.— Vos divagations ont recommencé.

ULRIC. — Les vôtres les ont accompagnées et ne se sont pas interrompues. Votre tête aussi, je la sais peuplée de songes, et pleine de constructions. C'est ainsi que je vous ai reconnue et que vous m'avez reconnu vous-même. Mais ne retournez pas vos chimères contre vous. Attendez, pour avouer vos crimes : vous ne les avez pas commis !

ISABELLE. — J'en suis seule juge.

ULRIC. — Alors, n'en rendez pas juge votre mari ! Dans l'entraînement des passions, je le crois capable d'actes qui ne soient pas à sa ressemblance. J'ai peur pour vous. Tout à l'heure, quand il s'est emporté, je lui ai vu un air effrayant, avec l'œil arrêté sur vous, non sur moi. Et ce n'est pas ce colloque avec sa sœur qui l'aura apaisé. Redoutez Agathe. Elle est toujours de part à demi dans ce qui arrive à son frère, mais elle ne partage pas ses attachements. Nous ne serons pas trop de deux pour affronter ce couple.

ISABELLE. — Que comptez-vous faire ?

ULRIC. — Ce qui s'offrira à moi, tout ce qu'il faudra pour vous défendre !

ISABELLE. — Quelle nouvelle extravagance méditez-vous ?... Ecartez-vous de cette porte : on va vous entendre.

ULRIC. — Votre mari est violent, je n'aurai pas de peine à détourner sa colère sur moi.

ISABELLE. — Gardez-vous en ! C'est le recours le plus dangereux ! Contre vous il peut se laisser aller au pire. Si vous le provoquez...

ULRIC. — ... J'ai le moyen d'attirer sa colère. Je sais où sont ses points faibles, ceux qui chez un homme n'apparaissent qu'à un autre homme. Surtout à un plus jeune. J'oublierai tout ce qu'il a été pour ma jeunesse.

ISABELLE. — Je ne vous reconnais plus, ou je ne vous connaissais pas.

ULRIC. — Je ne me reconnais plus moi-même. Car je me vois, j'ai conscience de ma vilenie. Ne croyez pas qu'à l'égard de monsieur de Biras, je m'abandonne en aveugle à mes nouveaux sentiments. Tous les jours je les envisage, je sais leurs noms : ingratitude, offense, mensonge, trahison. Quand tout m'obligeait, m'oblige encore à la tendresse et au respect. Tous les jours, je me maudis, je me méprise, je bats ma coulpe : et je persiste à vous aimer.

ISABELLE. — Ah ! vous n'entendez plus raison. N'y a-t-il pas d'argument ?... Ulric, partez ! Quittez Biras !

ULRIC. — Pas sans vous !

ISABELLE. — Quelle démence ! Je ne puis bouger d'ici.

ULRIC. — Je n'en bougerai donc pas, qu'on ne m'y force.

ISABELLE. — N'est-ce pas vous y forcer, si c'est moi qui vous le demande ? Ecoutez, écoutez-moi : je le souhaite, je le veux, je vous en prie. S'il est vrai qu'il y eut entre nous... puisque vous exigez que je le dise... un courant secret, un échange taciturne... au nom de ces sentiments partagés donnez-moi le témoignage que je demande. Ne voulez-vous pas que cette preuve au moins, je l'aie reçue de vous ?

ULRIC. — A votre tour, vous avez peur pour moi ? Vous voyez bien...

ISABELLE. — Oui. Je conviendrai de tout ce que vous voudrez pourvu que vous m'obéissiez. *(Il lui prend les mains.)* Courez aux écuries, faites seller votre cheval ; Ulric, partez ! Après l'éclat de ce soir, dans l'état où nous sommes tous, cela s'expliquera de votre part... par l'indignation, la révolte ; je dirai le reste. Partez avant que cette porte s'ouvre. Partez comme vous êtes, on vous fera parvenir votre bagage à votre

embarquement. Plus tard vous recevres de mes nouvelles, je trouverai des voiez pour correspondre avec vous. Ulric, si vous m'aimez, partez!... *(Elle tombe assise.)* Je vous aime, partez pour me plaire!

ULRIC. — Vous m'appartenez, Isabelle. Vous trembliez tout entière dans le creux de mes mains. Mes mains voudront maintenant retrouver ce tremblement de vos mains plus petites. J'ai voulu votre amour, et vous m'aimez!

ISABELLE. — Il ne m'entendra pas... Je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir arraché ces prières... ces aveux... qui n'ont servi à rien. Vous êtes satisfait et vous vous taisez à présent...

ULRIC. — Je regarde notre avenir.

La porte de la bibliothèque s'ouvre. C'est Agathe, seule.

AGATHE. — Mon frère veut vous parler, à vous, Ulric. Ne prenez pas cet air bravache. Si vous vous attendez à une bataille vous serez déçu : Sylvain est très calme.

Ulric passe dans la bibliothèque.

AGATHE. — Ma chère, je fais amende honorable : vous aviez raison, nos imaginations trottaient... Allez! nous sommes bien, toutes les deux, de la même espèce, quoi qu'il y paraisse. Tandis que nous forgions des tragédies, Sylvain prenait l'air de la nuit et rentrait dans son sang-froid.

ISABELLE. — Ne croyez pas m'abuser, Agathe.

AGATHE. — Bon! que va-t-elle se figurer encore? Et elle est inquiète : elle ne parle plus de remonter chez elle... Je vous assure, Isabelle, qu'il en faut davantage pour ébranler nos fondations. L'équilibre d'une maison comme celle-ci ne se rompt pas pour un Ulric. Biras va reprendre son train ordinaire. Vous ne le pensez pas?

ISABELLE. — Je pense surtout que vous voulez m'amuser ici pendant que mon mari parle à notre hôte.

AGATHE. — ...Et vous verrez comme notre dîner de demain ressemblera peu à celui d'aujourd'hui. Demain nous ferons une grande journée de chasse dans le domaine, Sylvain et moi. Le temps sera beau.

ISABELLE. — Quelles sont les intentions de mon mari? Je suis certaine que vous les savez.

AGATHE. — Intentions à l'égard de qui? De vous? D'Ulric?

ISABELLE. — D'Ulric.

AGATHE. — Mais... pacifiques, je crois. Très pacifiques.

ISABELLE. — Agathe, vous êtes plus heureuse que tout à l'heure. Vous avez renoué avec Sylvain. Ce frère et cette sœur, si singulièrement joints, je les ai de nouveau devant moi. Vous avez vite rattrapé l'unisson...

AGATHE. — Tout cela est assez exact.

ISABELLE. — ... Pourtant vous n'êtes pas tranquille. Votre esprit est demeuré par là. Qu'est-ce qui se passe par là?

AGATHE. — Une formalité.

ISABELLE. — Quoi?

AGATHE. — Je ne vous en dirai pas davantage, sachez-le. Mon frère est en train de faire remplir à Ulric une simple formalité.

ISABELLE. — Il le chasse?

AGATHE. — Oh? Vous le souhaiteriez? Vous en êtes à ce point déjà...

ISABELLE. — Pensez de moi ce que vous voudrez. Vous m'accorderez du moins que c'est la venue de ce jeune étranger à Biras, sa présence en surnombre entre nous trois, qui a troublé la paix où nous vivions.

AGATHE. — Paix trompeuse, que vos dispositions d'âme avaient trahie d'avance, puisqu'il a suffi, comme vous le dites...

ISABELLE. — Enfin, Agathe... on se perd toujours dans vos intentions, mais vous ne pouvez pas ne pas désirer le repos de votre frère : usez de votre action sur lui pour qu'il éloigne Ulric. Ce jeune homme parti...

AGATHE. — Qui peut dire ce que vous éprouveriez, lui parti? Ce que Sylvain éprouverait, ce qui aurait chance de nous arriver. Je ne me prononcerais pas là-dessus : j'ai toujours été fataliste. Vous pensez réellement que cette faille, ouverte en l'espace de quelques semaines entre les deux époux que vous faites, se rajusterait?... Isabelle! vous êtes vaporeuse et crédule, c'est votre faiblesse.

ISABELLE. — Je n'ai pas votre dureté, en effet!

AGATHE. — Ma dureté... Outre qu'à mon avis vous n'avez aucun don pour lire les caractères, je n'ai jamais désiré que le mien fût intelligible à autrui.

ISABELLE. — ... Hormis Sylvain! Qui

vous comprend seul et que vous êtes la seule à comprendre : nous savons cela !

AGATHE. — Et vous faites bien de vous en souvenir ce soir. Que voulez-vous? C'est le même sang, mon frère et moi, qui nous compose. Avec la même vie, quoique homme et femme, nous avons reçu la même complexion, la même santé. Et Biras où nous sommes nés l'un après l'autre nous a donné la même mémoire. Il n'y a pas un recoin dans la maison, pas un arbre creux du parc, une ravine du pays, un causse ou une bruyère où nous ne retrouvions les deux fantômes de notre enfance, et toujours les deux ensemble. Quand je cherche à me revoir dans mes années les plus lointaines, c'est Sylvain que je rencontre, et moi ensuite de lui, courant après lui ou sautant sur ses épaules pour passer un torrent, car nous n'étions pas des enfants paisibles. Des années, j'ai gardé les genoux rugueux des chutes où je m'étais couronnée en poursuivant mon frère. Il avait cinq ans lorsque je suis venue au jour. J'ai ouvert les yeux sur lui, et il était déjà beau, et fort. Mon destin se fixait. Notre monde s'était formé. C'est cela, Biras !

Je ne me rappelle pas la première fois que Sylvain m'a prise en croupe sur son poney : cela se perd, j'étais trop petite. C'est lui qui m'a appris à monter, en amazone, à califourchon aussi, et même il m'entraînait à galoper sans selle. C'est lui qui m'a mis entre les mains mon premier fusil. C'est par lui que j'ai pénétré dans l'existence, et trouvé ma figure. Notre père et notre mère n'ont compté ni pour lui ni pour moi : nous leur avons échappé. Et quand j'ai demandé à aller parfaire mon éducation dans un couvent de l'archevêché, c'est que Sylvain avait accompli ses dix-huit ans : son père l'envoyait dans une institution parisienne. Je refusais de rester à Biras, de me heurter à lui partout et de le savoir au loin. Je voulais connaître aussi, puisqu'il les endurait, les ennuis du collège, la solitude au milieu des autres, la morosité des dortoirs. Je voulais partager, à distance, sa captivité... Ah ! rien que d'en parler, même devant vous, notre jeunesse me remonte à la tête !

Pendant mon premier hiver de couvent, je suis devenue nubile. Au terme de l'année scolaire, on nous a toutes renvoyées dans nos familles, je me suis retrouvée ici, j'ai attendu. Et en même temps que les plus fortes chaleurs, Sylvain alors est arrivé. C'étaient les vacances. Dès le premier jour, il a voulu que nous nous baignions dans l'étang, comme les autres étés. Car c'est lui aussi qui m'avait appris la nage. J'ai dû lui refuser la baignade, cet après-midi-là : je me trouvais empêchée. Il m'a regardée en agrandissant les yeux comme s'il voyait sur moi le changement qui m'avait atteinte. Et il m'a reconduite, à son bras, dans la fraîcheur de la maison. De plusieurs jours, je n'ai reçu de lui que des paroles brèves et des regards aussitôt détournés. Pourtant il ne me quittait pas... Ce silence, ces jours de silence et de surprise, je les ai appréciés jusqu'à la délectation. Rarement dans ma vie de femme je me suis sentie aussi orgueilleuse, aussi comblée... Cela non plus, ma petite, je n'espère pas que vous le compreniez.

ISABELLE. — Ce que je comprends le plus mal, c'est que vous vous soyez mariée, Agathe !

AGATHE. — Sylvain ne venait-il pas de vous épouser?

ISABELLE. — Enfin vous vous en plaignez tout haut !

AGATHE. — J'ai gardé mon frère jusqu'à ses trente-cinq ans : je n'ai pas lieu de me plaindre.

ISABELLE. — Il fallait le détourner de moi, Agathe !

AGATHE. — Mais... j'ai essayé. Sylvain cette fois ne m'entendait plus. Il se disait « épris ». Et vos froideurs l'excitaient.

ISABELLE. — Je ne me sentais pas de goût pour le mariage, en effet, et je ne l'ai pas déguisé. L'émoi de votre frère a fini par me toucher, et d'autant plus dans un homme fait.

AGATHE. — Son âge n'a rien à voir ici : Sylvain a toujours été plus jeune qu'Ulric... Il est vrai que les jeunes gens aujourd'hui naissent âgés !

ISABELLE. — Certes j'ai eu tort de me fier à la maturité de votre frère ! Je n'ai connu que ses violences, et mes désillusions. J'étais sans amour pour Sylvain : je le suis restée... Mais je ne m'en prends qu'à moi. Je reconnais que si l'on veut faire un mariage de raison, on ne s'en va pas chercher un Biras. Votre propre mari ne me contredirait pas, Agathe ! Il a renoncé à vous depuis tantôt deux ans.

AGATHE. — Ne dérangez donc pas mon mari pour les besoins de votre cause ! Oui, j'ai obtenu ma séparation. De lui, d'abord, parce que je la voulais. Du

tribunal, ensuite. Après avoir tâté du mariage, en effet. Du mariage et de ses joies. Que j'ai senties, car je suis plus femme que vous ne pensez. Comme ce serait simple, n'est-ce pas? si vous aviez devant vous une vieille fille froide, jalouse de son frère marié! Grâce au ciel, cette vulgarité m'a été épargnée. Je suis faite comme vous, ma chère, et les secrets de la vie physique ne me sont pas fermés. Seulement, je mets les choses à leur rang. Il y a pour moi ce qui est au-dessous et ce qui est au-dessus de la ceinture. Deux mondes de sensations différents. Je l'avais toujours cru : je le sais depuis mes trente mois de vie conjugale... Je suis revenue ici purgée par l'expérience. Mon retour, sans cela, n'avait pas de signification. Ne perdez pas de vue ce que je suis : regardez-moi!.. Je n'ai pas aimé dans la personne de mon frère les hommes que je ne pouvais charmer...

Enfin, je suis rentrée dans mes voies, retournée à ma tanière originelle. Il faut bien, Isabelle, que vous l'acceptiez! Déjà pendant ma procédure le Président me désignait la demeure de mon frère pour m'y retirer « provisoirement ». Je n'en sortirai plus! Nous n'en sortirons plus, moi... et ma dureté! Supposé que Sylvain meure avant moi... *(elle se signe)* ce qu'à Dieu ne plaise! Je m'ensevelirais non dans un cloître mais ici, où il survivrait aussi longtemps que les murs seraient debout et dans ce deuil je trouverais encore des délices... Vous êtes son épouse, Isabelle : il y a entre lui et vous le rapprochement des corps... je sais qu'il dure toujours, je sais qu'il ne s'est pas détendu... mais qu'est-ce que cette union, au prix d'une communauté de biens subtile qui remonte au sein de notre mère? Que viennent me faire vos liens tardifs? A moi qui reste prise dans ce réseau de nos fibres natales!

ISABELLE. — Mon mari était donc tout l'univers pour vous, et vous avez souffert de lui qu'il me gardât entre vous deux?

AGATHE. — Vous n'êtes pas entre nous. Vous êtes auprès.

ISABELLE. — Il nous a partagé ses tendresses, vous ne le nierez pas?

AGATHE. — Mon attachement pour lui m'importe plus que le sien pour moi! La paix de son cœur m'est plus chère que ma vie, que la sienne peut-être. Je vous engage à y méditer! Comme à tout ce que je vous ai dit ce soir. Le moment approche où vous en éprouverez le poids.

ISABELLE. — Vous êtes mon ennemie, Agathe!

AGATHE. — Ne vous flattez pas : je ne suis que votre adversaire. Mais je la suis en tout. Et d'abord par le fait que vous ne méritiez pas Sylvain.

ISABELLE. — Vous n'allez pas aussi me jeter votre nom à la tête?

AGATHE. — Vous m'entendez fort bien. Distinguée par mon frère, épousée par mon frère, vous portez sur vous la honte de n'avoir pas su vivre de son amour. Comment vous pardonnerais-je?

ISABELLE. — Pour avoir à me pardonner, encore faudrait-il...

AGATHE. — ... Comment ne serais-je pas prête à tout pour épargner à Sylvain de souffrir par vous? Si je le voyais trop souffrir, il n'y a pas d'acte au monde que je n'accomplisse pour que cette souffrance prenne fin!... Sans doute cet avertissement-là, le comprenez-vous?

ISABELLE. — Oui! Je vous préfère menaçante... Le vrai, c'est que vous me haïssez!

AGATHE. — Je ne vous hais pas : je brûle!

Ulric, tenant un papier, rentre vivement de la bibliothèque et en referme la porte.

ULRIC, *à Isabelle.* — Madame, on nous tend un piège. Vous n'y tomberez pas!

AGATHE. — Cette fois, Sylvain vous attend, Isabelle.

ISABELLE, *à Ulric.* — Un piège, à nous?

ULRIC. — Monsieur de Biras veut obtenir de nous l'aveu écrit d'une faute que nous n'avons pas commise.

ISABELLE. — Et à laquelle il ne peut pas croire, à laquelle il ne croit pas!

AGATHE, *à Isabelle.* — Mon frère avait décidé de parler à Ulric d'abord, à vous ensuite. Passez chez lui.

ULRIC. — J'ignore ce qu'il croit, mais je vois ce qu'il veut. Depuis qu'il me tient enfermé avec lui, il me harcèle. Je lui ai fait toutes les protestations, tous les serments. Il n'entend plus rien. Quand il se tait, c'est un mutisme de pierre.

AGATHE. — Ulric, ne poursuivez pas!

ULRIC, *à Isabelle.* — Il vous attend, en effet, pour vous soumettre à la même question, exiger de vous la même reconnaissance expresse, et il m'a interdit de vous prévenir.

Agathe passe dans la bibliothèque, dont elle referme la porte.

ISABELLE. — Pourquoi lui faut-il cet aveu, cette fausseté? Cela n'a pas de sens.

ULRIC. — J'imagine que c'est pour vous tenir. Un aveu, cela vaut une preuve. Et une preuve d'adultère le rendrait maître de vous.

ISABELLE. — Ah! je reconnais Agathe : elle veut maintenant notre séparation.

ULRIC. — Mais... les pires dangers sont à craindre!... Cette signature donnerait à votre mari tous les droits!... Il pourrait vous faire jeter en prison!

ISABELLE. — Vous seriez à sa merci!

ULRIC. — Il pourrait impunément se faire justice à lui-même. Vous tuer, Isabelle, et, produisant sa preuve, éviter l'échafaud. Telles sont les lois qui nous gouvernent!

ISABELLE. — Alors ces lois vous menacent le premier!... Je lui parlerai! *(S'élançant :)* Sylvain!

ULRIC. — Je ne vous quitte pas!

Elle passe dans la bibliothèque. Avant qu'Ulric ait pu y entrer, Agathe en ressort, le faisant ainsi reculer : elle referme la porte.

AGATHE. — N'intervenez pas, Ulric.

ULRIC. — On ne peut laisser madame de Biras aux mains de ce furieux!

AGATHE. — C'est avec elle, à présent, qu'il va s'expliquer. Moi-même, il m'a priée de sortir. Il n'est pas furieux, il est déterminé.

ULRIC. — Mais elle lui refusera cet aveu!

AGATHE. — Vous n'en savez rien! Pour commencer, rendez-nous ce papier.

ULRIC. — Madame, vous ne m'empêcherez pas...

AGATHE. — Si vous me faites violence, si vous entrez de force, c'est alors que je ne réponds plus du sang-froid de mon frère.

Ulric va tirer un cordon de sonnette.

AGATHE. — N'appelez pas les gens!

La porte de la bibliothèque s'ouvre avec violence : Isabelle s'échappe tirant le battant qui se referme.

ISABELLE. — Il n'a plus sa raison! Il dit des mots sans suite! Il a fait un geste sur moi!

AGATHE. — C'est vous qui perdez l'esprit...

ISABELLE. — Il faut du secours!

ULRIC *à Agathe.* — Vous êtes la seule à pouvoir l'apaiser.

AGATHE. — Obéissez-lui, signez l'aveu. Il s'apaisera.

La petite porte de service s'ouvre. Morel se présente.

ULRIC. — Votre maître a besoin de vos soins, Morel. Allez près de lui et restez-y.

AGATHE. — Va.

Morel va à la porte de la bibliothèque, frappe et sans réponse, attend, refrappe.

AGATHE. — Ouvre et entre.

MOREL *en entrant.* — Monsieur, c'est Morel...

AGATHE *à Ulric.* — Remettez-moi ce papier.

ULRIC. — Mais, madame...

AGATHE. — Vous avez refusé de le signer, n'est-ce pas? Alors vous n'en avez que faire, rendez-le moi... Allons! il est inutile que cela traîne. Que cela reste entre vos mains,

Morel reparaît, bouleversé.

ISABELLE. — Mon Dieu, Morel, qu'y a-t-il?

AGATHE. — Eh bien! parle... Pourquoi fais-tu ce visage?

MOREL. — Monsieur... Monsieur est mort.

En même temps :

AGATHE. — On me l'a tué!

ISABELLE *(Pousse un cri éperdu et se tourne vers Ulric.)*

ULRIC. *(Pour ne pas crier se met la main sur la bouche et se tourne vers Isabelle.)*

Agathe écarte Morel et entre; il la suit.

ULRIC, *croyant comprendre.* — Isabelle!...

ISABELLE, *croyant comprendre.* — Comment avez-vous pu?...

ULRIC. — Vous avez eu cette force? Vous m'aimiez à ce point?

Agathe sort de la bibliothèque, s'efforçant de se maîtriser. Morel reparaît derrière elle.

AGATHE, *à Morel.* — Réveille un homme d'écurie. Qu'il monte à cheval, qu'il parte sur-le-champ pour le chef-lieu. Qu'il avertisse les autorités... *(Morel sort.)* Celui qui a tué mon frère est dans les murs.

RIDEAU

SECOND TABLEAU

Même décor. Après-midi. Portes-fenêtres fermées.

Un personnage de quarante-cinq ans est seul en scène.

Morel descend l'escalier.

MOREL. — Ces dames descendent dans un instant, monsieur le Procureur du Roi.

LE PROCUREUR DU ROI. — Je vous avais dit de n'avertir que la sœur de feu monsieur de Biras.

MOREL. — Que monsieur le Procureur du Roi veuille bien me pardonner : c'est ce que j'ai fait. Mais madame Agathe m'a donné l'ordre d'aller frapper chez madame de Biras et de faire prévenir également l'hôte de la maison, monsieur Ulric.

LE PROCUREUR. — Eh bien remontez, et insistez auprès de madame Agathe pour que je lui parle d'abord à elle.

MOREL. — Je me permettrai d'informer monsieur le Procureur du Roi que déjà ce matin, madame Agathe a formellement refusé de recevoir seule ces messieurs les enquêteurs.

LE PROCUREUR. — Comment cela ?

MOREL. — Madame Agathe a fait répondre que tout ce qu'elle avait à dire devait être entendu de sa belle-sœur et de monsieur Ulric. Mais si monsieur le Procureur du Roi exige que je renouvelle...

LE PROCUREUR. — Non. Ne contrarions pas votre maîtresse dans un pareil moment... Un instant ! En venant, j'ai étudié dans ma voiture les premières constatations faites ici ce matin par mon substitut et par les lieutenants de police ; d'autre part, je connais les aîtres, ayant fait visite plusieurs fois à Biras du vivant de son maître... Voyons, c'est bien dans cette salle que toute la compagnie se tenait hier au soir quand vous avez découvert le corps de monsieur de Biras devant son bureau, dans sa bibliothèque... que voici ?

MOREL. — Oui, monsieur le Procureur du Roi.

Le Procureur ouvre son portefeuille posé sur la table et y prend une clef. Il va à la porte, l'ouvre.

LE PROCUREUR. — Ce plateau en cristal de Bohême que je vois posé sur le bureau, c'est là-dessus qu'a été présenté à monsieur de Biras le liquide dont il a bu ?

MOREL. — Oui, monsieur le Procureur du Roi. Ce sont ces messieurs de ce matin qui ont emporté le carafon et le verre.

LE PROCUREUR. — La bibliothèque ne possède pas d'autre issue dans la maison que celle-ci, n'est-ce pas ?

MOREL. — Pas d'autre issue, monsieur le Procureur du Roi. Il n'y aurait eu que la porte-fenêtre, donnant sur la terrasse.

LE PROCUREUR. — Oui, mais les traces relevées devant la porte n'ouvrent pas de piste de ce côté. Les seuls pas qui se soient marqués dans le sable après la tombée du serein sont tournés de l'extérieur vers l'intérieur.

MOREL. — Monsieur, quand il est rentré du parc avec madame Agathe...

Le Procureur du Roi referme à clef la porte de la bibliothèque.

LE PROCUREUR. — Mettez-moi donc un siège ici, mon ami. Et tournez celui-là. J'espère que ces dames ne tarderont pas trop. J'aurai des dispositions à prendre d'après mon entretien avec elles, et il faudrait que ce soit avant la nuit... Désignez donc tout de suite trois ou quatre valets de ferme connaissant bien les alentours. Je désire qu'on facilite la tâche de la gendarmerie royale... qui a dû arriver à Biras dans la journée ?

MOREL. — En effet, monsieur le Procureur du Roi. Nous l'avons ici depuis midi.

LE PROCUREUR. — Eh bien, que ces valets se mettent à la disposition du chef de peloton. A toutes fins utiles. Mais donnez vos ordres d'ici, mon ami. Ne vous éloignez pas.

MOREL. — Parfaitement, monsieur le Procureur du Roi.

LE PROCUREUR. — Dites-moi !... Je sais qui est monsieur Ulric mais je ne l'ai jamais vu. Il est au château depuis quand ?

MOREL. — Cela fera... dimanche six semaines, monsieur le Procureur du Roi.

LE PROCUREUR. — Merci.

Au niveau de l'étage, Agathe apparaît, va frapper à la porte d'Isabelle qui apparaît à son tour, et, toutes deux en noir, elles descendent l'escalier. Morel est sorti.

LE PROCUREUR. — Madame !... Qu'il me soit permis avant tout de vous exprimer...

AGATHE. — Epargnez-moi cela, mon-

sieur le Procureur. Je n'ai pas de peine à concevoir ce que vous me diriez de mon frère, qui lui-même vous portait de l'estime. En ce moment, vous me le pardonnerez, je ne vois dans votre personne que la justice. La justice qui démasquera, et frappera. *(Elle s'assied.)* Je pensais même vous trouver ici accompagné de...

LE PROCUREUR. — Madame, en raison de la personnalité de monsieur de Biras, en souvenir aussi de mes relations privées avec lui, j'ai décidé, aussitôt informé... de sa fin tragique... j'ai décidé de me charger moi-même de l'enquête. Et pour mon premier entretien... avec sa veuve, avec sa sœur, je n'ai pas voulu de la présence d'un greffier.

ISABELLE. — Nous vous en savons gré, monsieur.

AGATHE. — En effet, sans tiers, vous irez plus vite et plus sûrement.

Tous prennent place, y compris Ulric, entré le dernier.

LE PROCUREUR. — Si vous le permettez, j'aborderai sans détour la question de l'instrument du crime. Sous réserve des confirmations qui seront apportées par les analyses en cours, la nature du poison auquel succomba monsieur de Biras est révélée par la disparition, ce même jour d'hier, d'un flacon de belladone. Ce flacon, connu de plusieurs d'entre vous et vainement recherché depuis, se trouvait hier matin encore, avec d'autres fioles, dans la petite armoire à médicaments du château, laquelle se trouve elle-même *(regardant Agathe :)* dans un cabinet de votre appartement personnel, madame. *(Aquiescement d'Agathe.)* Cette petite armoire murale est-elle ordinairement fermée ?

AGATHE. — Elle l'est toujours, monsieur le Procureur. De cette clef que voici et qui ne quitte pas l'anneau de ma châtelaine. Je porte sur moi toutes les clefs de la maison : c'est une charge que ma belle-sœur ne m'a pas disputée.

LE PROCUREUR. — Vous aviez vos clefs sur vous, dans la soirée d'hier ?

AGATHE. — Je dépose mon trousseau le soir, à l'heure de m'habiller pour le dîner. Dans la journée, je ne l'ôte que si je reçois, ou si je m'éloigne : quand je vais sur les terres ou à la ville. On pourrait en mon absence avoir le besoin urgent de quelque chose au cellier, dans les armoires à linge... dans la pharmacie.

LE PROCUREUR. — Et à qui, alors, madame, confiez-vous vos clefs ?

AGATHE. — Je les serre sous mon sachet à mouchoirs, dans un tiroir de ma commode, qui demeure ouvert.

LE PROCUREUR. — Vous n'y manquez jamais ?

AGATHE. — Je suis femme d'ordre, et d'habitudes.

LE PROCUREUR. — Quelles sont, à Biras, les personnes qui connaissent cette cachette ?

ISABELLE. — Moi, monsieur le Procureur.

LE PROCUREUR. — Vous, madame. Merci. *(A Ulric :)* Et Monsieur la connaissait-il ?

ULRIC. — J'ignorais cette cachette pour les clefs... Mais il me paraît certain que madame de Biras n'était pas la seule...

AGATHE. — Il y avait en effet mon frère et Morel qui savaient aussi où trouver le trousseau. Et moi, naturellement.

LE PROCUREUR. — Je ne puis que déplorer les effets irritants de certaines de mes questions. L'impartialité qu'exige mon ministère m'oblige toutefois à les poser, comme à évoquer devant vous des images, et prononcer des mots, qui vous soient cruels.

AGATHE. — Le Procureur du Roi n'a aucun lieu de nous ménager. Aussi bien sommes-nous trois ici qui ne nous ménagerons pas l'un l'autre. Pour ma part, je tiens à répéter devant vous, monsieur, et sans attendre, ce que j'ai déclaré ce matin aux enquêteurs. Je me constitue partie civile.

LE PROCUREUR. — Il vous sera loisible, madame. Mais en temps voulu et dans le cabinet de monsieur le Juge d'Instruction... C'est bien sur vos déclarations, n'est-ce pas, qu'on a pu déterminer le moment où la belladone avait disparu ?

AGATHE. — J'ai vu le flacon à sa place douze heures avant le crime.

LE PROCUREUR. — Voilà une estimation des plus précises.

AGATHE. — Hier matin, comme je donnais les ordres, j'ai appris qu'un de nos valets s'était fait une foulure et ne l'avait pas dit. Je suis allée à l'armoire à pharmacie prendre de l'arnica pour cet homme. La belladone y était encore. J'ai déplacé, et replacé les flacons. Si celui-ci avait manqué, cela m'eût tiré l'œil.

LE PROCUREUR. — Avez-vous refermé l'armoire à clef après avoir pris l'arnica?

AGATHE. — Bien entendu.

LE PROCUREUR. — Et le trousseau ne vous a plus quittée de tout le jour?

AGATHE. — Non, monsieur.

LE PROCUREUR. — A quel moment, le soir, avez-vous laissé vos clefs chez vous?

AGATHE. — Quand j'ai changé de toilette. Une grande heure avant d'aller à table.

LE PROCUREUR. — A quoi avez-vous employé cette heure?

AGATHE. — Je l'ai passée avec mon frère dans la bibliothèque. Nous étions convenus de nous faire une partie d'échecs. Je l'ai attendu le temps de dresser le jeu et qu'il achevât de s'habiller; il m'a rejointe. Nous sommes restés seuls jusqu'au repas.

LE PROCUREUR. — Où vous trouviez-vous alors, monsieur?

ULRIC. — J'ai fait un tour dans le parc.

LE PROCUREUR. — Y avez-vous été rencontré par quelqu'un?

Ulric hésite à répondre.

AGATHE. — Répondez, Ulric. Est-ce que les questions du Procureur du Roi m'ont gênée?

ULRIC. — Je n'ai rencontré personne.

ISABELLE. — Vous m'avez vue à ma croisée, monsieur Ulric. Vous sortiez du jardin anglais et nous avons échangé un regard, malgré la distance. Vous n'avez repris votre promenade que quand j'ai laissé retomber mon rideau : pourquoi ne le dites-vous pas?

ULRIC. — Je ne m'en souvenais plus.

LE PROCUREUR, *à Isabelle.* — Car vous vous trouviez chez vous, madame?

ISABELLE. — Oui, monsieur. Je ne suis descendue qu'au second coup de cloche.

LE PROCUREUR. — Passons à l'après-dîner. Je vais en reconstituer avec vous l'épisode principal. Et si je commettais une erreur de fait, je vous serais obligé de me la faire remarquer, l'un ou l'autre. Prenons du moment où l'alicante fut introduit dans la bibliothèque. Jusqu'à preuve du contraire, je tiens que la belladone a été administrée à monsieur de Biras mélangée à de l'alicante. Mais tardivement mélangée, puisque moins d'une heure auparavant, ici même, en sortant de table, quelqu'un but de ce vin sans en être ensuite incommodé. Tandis que nous parlons, ce qui restait de liquide dans le carafon et le verre tels qu'on les trouva sur la table de la bibliothèque, après l'événement, est remis aux mains des chimistes. Au début de la soirée, où était cet alicante?

AGATHE. — Ici, monsieur. Le plateau demeure en permanence sur cette table où vous écrivez.

LE PROCUREUR. — Au moment où le domestique prend le plateau ici pour le porter par là, vous vous trouvez, madame, *(à Agathe)* dans la bibliothèque avec votre frère, tandis que madame de Biras se trouve dans cette salle-ci avec Monsieur? Et ces deux colloques vont se poursuivre séparément?

AGATHE. — Oui, monsieur.

Ulric a fait un mouvement de surprise.

LE PROCUREUR, *à Ulric.* — Qu'y a-t-il? Nous ne sommes pas d'accord?

ULRIC. — Mais...

AGATHE. — Je sais ce qui trouble Ulric. Ce n'est pas notre majordome qui a introduit l'alicante à côté, c'est moi. Je suis sortie de la bibliothèque, j'ai pris le plateau, je suis rentrée dans la bibliothèque avec le plateau. *(A Ulric)* C'est bien ce que vous teniez à préciser?

LE PROCUREUR. — En effet, madame : pourquoi n'avoir pas sonné et vous être chargée vous-même de cette besogne?

AGATHE. — Toujours, j'ai aimé servir mon frère.

LE PROCUREUR. — ... Quand votre entretien avec monsieur de Biras a pris fin, vous repassez par ici et c'est Monsieur qui vous succède alors dans la bibliothèque. Vous restez de ce côté en compagnie de madame de Biras jusqu'à ce que Monsieur reparaisse, et à ce moment madame de Biras entre à son tour chez son époux. Elle en ressortira bientôt, mais les destins sont arrêtés : la première personne qui franchira cette porte se trouvera devant un cadavre. En sorte qu'entre le moment où l'alicante encore inoffensif a été introduit et le moment où monsieur de Biras a été découvert foudroyé, successivement, vous madame, vous monsieur, et enfin vous madame, vous êtes trouvés en tête à tête avec lui, et chacun, pendant un temps plus ou moins long, seul avec lui, sans témoin. Vous ne voyez rien là à m'objecter?

AGATHE. — Rien. Nous avons parfaitement compris... enfin j'imagine ne pas être la seule à avoir parfaitement compris qu'à vos yeux le criminel ne

peut être qu'un de nous trois. Et ma propre croyance est aussi qu'il est assis devant vous.

ULRIC. — Voulez-vous me permettre, monsieur le Procureur? Nos positions, à tous trois, ne sont pas égales. Madame de Biras, elle, n'est restée à côté que quelques instants, à peine une minute, trente secondes peut-être. *(A Agathe)* Madame, vous le reconnaîtrez?

AGATHE, *à Isabelle.* — Ainsi c'est vous, la première dont la cause aura eu besoin d'un avocat!

ULRIC. — Mais puisqu'on ne regarde que les circonstances de fait!... Encore doit-on considérer le temps matériel qu'il faut pour agir.

LE PROCUREUR. — En effet, monsieur, ce qui impliquerait selon vous?...

ULRIC. — Je me garderais de rien souligner, monsieur le Procureur. Les faits parlent assez. Madame, je le répète, n'est pas dans le même cas... que moi, par exemple, qui ai passé plus d'un quart d'heure chez monsieur de Biras. C'est moi, des trois, qui suis demeuré le plus longtemps.

AGATHE. — Aussi longtemps que moi je crois.

ISABELLE. — Je suis sensible aux intentions qu'on me témoigne. Mais le Procureur du Roi l'a bien posé tout à l'heure : je suis restée la dernière en tête à tête avec mon mari dans la bibliothèque et la personne entrée immédiatement après ma sortie l'a trouvé mort. Ne vous étonnez donc pas, monsieur Ulric, que les plus lourdes charges pèsent sur moi.

ULRIC. — Personne n'admettra qu'en quelques secondes!... A ce compte, Morel lui-même...

ISABELLE. — Ulric!

LE PROCUREUR. — Pardonnez-moi, monsieur. Je me bornais à suivre cet échange de vues, mais ici je vous arrête. Morel s'est d'abord trouvé seul avec son maître, mais dans le parc, et lorsque l'alicante était encore sur cette table. Par la suite, ce serviteur n'est plus entré dans la bibliothèque que sur l'ordre qu'il en a reçu; la porte est demeurée ouverte, il restait pour ainsi dire sous vos regards, et de toute évidence son maître était déjà mort. Morel, en l'état de l'enquête, me paraît hors de cause.

AGATHE. — Enfin, monsieur... Vous dites que mon frère a succombé à un empoisonnement par la belladone mélangée au vin d'alicante. Or il a bu quand il se trouvait avec l'un de nous trois, et il a pu boire aussi bien avec l'un qu'avec l'autre. Vous savez dans quel ordre nous nous sommes succédé à côté. Eh bien, selon que la belladone est un poison foudroyant, rapide ou lent, calculez l'espace qu'il lui a fallu pour faire son œuvre, remontez le temps, approchez l'instant où la belladone a été versée. Et l'un de nous trois sera du même coup désigné.

LE PROCUREUR. — Hélas, madame! Ce n'est pas si simple. La belladone, qui est ce que nous appelons un poison du cœur, et encore mal connu, échelonne ses effets sur un laps de quinze à vingt minutes au plus. Au bout de quoi c'est la mort. Mais la syncope peut à tout moment intervenir. Monsieur de Biras a succombé à une syncope : provoquée par la belladone, mais qui a abrégé son agonie. Abrégé de combien?... Le poison a donc pu être ingéré un quart d'heure, comme un instant, avant la mort. Voilà ce qui rend ma tâche malaisée, et qui me fait un devoir d'envisager exactement tout. J'en étais arrivé au moment où madame de Biras, la dernière, sort de la bibliothèque. C'est alors que Morel entre en scène. Je pense qu'il n'y a pas d'inconvénient que je l'interroge devant vous?

AGATHE. — Ulric, voulez-vous le sonner? *(Ulric va le sonner.)* Monsieur le Procureur...

LE PROCUREUR. — Madame?

AGATHE. — Il me paraît que nous avons assez tardé à vous dire dans quelle atmosphère...

LE PROCUREUR. — Madame, je vous demande la permission de suivre ma méthode. *(Morel se présente.)* Entrez, mon ami. *(A Agathe)* Je ne négligerai rien, croyez-le, dans une affaire aussi douloureuse, aussi délicate et aussi grave. *(A Morel)* Ne partez pas, Morel, approchez. Hier au soir, c'est bien de cette salle-ci que vous êtes entré dans la bibliothèque, où vous avez trouvé votre maître mort?

MOREL. — Oui, monsieur le Procureur du Roi.

LE PROCUREUR. — Qui se trouvait ici à ce moment?

MOREL. — Ces dames, et monsieur Ulric.

LE PROCUREUR. — Qui, des trois, vous avait fait venir?

MOREL. — J'ignore, monsieur le Procureur du Roi. On m'avait sonné.

ULRIC. — C'est moi, monsieur, qui l'avais sonné.

LE PROCUREUR. — Mais d'accord avec ces dames?

ULRIC, *désignant Agathe.* — Madame a voulu m'empêcher d'appeler les gens. Madame de Biras ne s'y opposait pas.

LE PROCUREUR, *à Morel.* — Et qui vous a donné l'ordre de passer côté?

MOREL. — Monsieur Ulric d'abord.

LE PROCUREUR. — Sous quel prétexte?

MOREL. — Que mon maître était souffrant, qu'il avait besoin de moi.

Le Procureur regarde Ulric, et Ulric ne s'explique pas.

LE PROCUREUR. — Et en second lieu, vous avez reçu un autre ordre que celui de monsieur Ulric?

MOREL. — Quand j'ai frappé à cette porte et que je n'ai pas obtenu de réponse de mon maître, madame Agathe m'a commandé d'entrer.

LE PROCUREUR. — Ensuite?

MOREL. — J'ai trouvé mon maître assis dans un fauteuil. Je l'ai vu immobile, les yeux fixes. Je l'ai touché à l'épaule, il a basculé... Je n'ai pas pu le retenir de tomber, monsieur le Procureur du Roi.

LE PROCUREUR. — Et vous avez tout de suite compris qu'il était mort? Vous n'avez pas pensé... à un coup de sang?

MOREL. — Mon maître n'était pas d'une nature à avoir un coup de sang.

LE PROCUREUR. — Et quand Madame *(il désigne Agathe)*, après s'être approchée du corps, a déclaré qu'on avait tué son frère, cette idée d'un meurtre ne vous a pas paru hors de vraisemblance?

MOREL. — Monsieur le Procureur du Roi... mon maître n'était pas mort de mort naturelle, cela sautait aux yeux. Surtout à qui le connaissait bien. Moi, j'étais le serviteur de monsieur Sylvain du temps de monsieur de Biras le père... Alors, comme je ne voyais sur lui aucune blessure...

LE PROCUREUR. — Vous n'aviez pas d'autres raisons de croire à une mort violente?... Morel, vous êtes devant la justice et vous devez oublier en ce moment vos attaches avec les personnes présentes... qui, vous le voyez, ne cherchent pas à vous détourner de parler.

MOREL. — Si monsieur le Procureur du Roi me donne l'ordre... J'étais inquiet! Sur le qui-vive! Il y avait eu, toute cette soirée-là des discussions. A table, Monsieur avait jeté sa serviette. Avant la fin du service. Enfin, des scènes comme il ne s'en produisait jamais au château. Alors, tard dans la soirée, quand on m'a sonné, que j'ai trouvé ici ces dames et monsieur Ulric avec des figures à ne pas les reconnaître, qu'on m'a ordonné d'aller près de mon maître et que ç'a été pour le trouver mort...

AGATHE. — Monsieur le Procureur, peut-être consentirez-vous maintenant...

LE PROCUREUR, *qui pendant la scène a pris quelques notes.* — Vous pouvez disposer, Morel. Je vous ferai signer demain le procès-verbal de votre déposition.

Morel sort.

AGATHE. — Apprenez à la fin, monsieur, qu'un sentiment était né entre madame de Biras et ce jeune homme, fils adoptif de mon frère. Un sentiment partagé. *(Geste d'Isabelle.)* Et platonique. Mon frère, dont les soupçons avaient eu le temps de mûrir, a laissé hier éclater sa colère... Vous n'êtes pas étonné : l'aviez-vous compris?

LE PROCUREUR. — Madame, ce que j'avais compris n'importe pas.

AGATHE. — Dans la soirée, mon frère s'est résolu à obtenir des deux coupables un aveu écrit; et je crois ne pas sortir de la vérité en disant que cette exigence les jeta l'un et l'autre dans une espèce d'affolement.

ISABELLE. — Parce que nous étions innocents!

ULRIC. — Parce que nous imaginions l'usage que monsieur de Biras voulait faire de cet aveu!

LE PROCUREUR. — Pardon! Vous saviez tous les droits qu'un tel papier eût donnés à monsieur de Biras?

ULRIC. — Mais oui!

LE PROCUREUR. — Vous saviez que, l'adultère étant prouvé, ou reconnu, non seulement l'épouse mais son complice deviennent, sur la seule plainte du mari, passibles d'un emprisonnement qui peut aller à deux ans?

ULRIC. — Oui, je le savais!

LE PROCUREUR. — Et vous saviez également, madame...

ISABELLE. — Par pitié, monsieur!

LE PROCUREUR. — ... tous les dangers que cette signature vous faisait courir à vous-même?

ISABELLE. — On me l'avait expliqué...

ULRIC.— Et nous savions encore que lorsqu'un mari jaloux, dans la maison conjugale, tue sa femme et son ami et peut ensuite *prétendre* qu'ils y étaient adultères, nous savions qu'aux yeux de la loi ce n'est pas un meurtre, et que l'assassin passe à côté de l'échafaud.

AGATHE. — Puis-je ajouter un mot? Pour qui connaissait mon frère... et ces deux-ci le connaissaient fort bien... le moindre espoir de le faire renoncer à son exigence était proprement inconcevable. Il voulait cet aveu signé; lui vivant, il l'aurait obtenu.

Isabelle s'évanouit à demi. Agathe se lève et va lui faire respirer des sels. La nuit nt.

LE PROCUREUR, *se levant et rassemblant ses papiers.* — Je ne vous questionnerai pas ce soir plus avant. Je me retrouverai devant vous demain matin. J'aurai les résultats de l'expertise chimique. Et ceux de l'autopsie. Je ne mets personne au secret. Je vous prie néanmoins de demeurer tous à ma disposition. *(Il remonte. A Agathe qui fait mine de l'accompagner à la porte-fenêtre)* Merci, madame. Inutile. Vous ne serez pas surpris que, sur mes ordres, le parc soit gardé. *(Il sort.)*

ULRIC, *à Agathe.* — Je pense que vous vous sentez fière de votre ouvrage? Il n'y a pas eu un mot de vous, un geste, un regard, qui n'ait été pour charger votre belle-sœur. Si on la jette en prison, ce sera par vous!

ISABELLE. — Quoi? Mais c'est sur vous, Ulric, qu'elle a dirigé les soupçons! A tout moment! Jusqu'à ce trait final sur lequel sera resté le Procureur du Roi! (*A Agathe*) De quel droit avez-vous dénoncé Ulric?

AGATHE. — L'un de vous deux est bien habile.

ULRIC. — ... Nous aurions pu vous rendre le même office! Tendre notre index vers vous! Peut-être il en est encore temps!

AGATHE. — ... Vous voir si appliqués à vous disculper l'un l'autre, à vous secourir tour à tour!... Ce qui, dans l'extrémité où vous êtes, et de la part de l'un de vous, me paraît le dernier mot de la ruse.

ULRIC. — ... Croyez-vous qu'en fouillant un peu, dans vos sentiments excessifs, dans vos exaltations d'hier et vos menaces?...

AGATHE. — ... Et pourtant c'est elle ou c'est vous. A moins que vous n'ayez agi à deux.

ISABELLE. — Quelle horreur!

ULRIC. — Je jure que non!

ISABELLE. — Ah! Je vous cède la place.

AGATHE. — C'est moi qui vous la cède. Mais l'un de vous deux est bien habile. *(Elle va à l'escalier.)* Je m'enferme chez moi. Je ne descendrai pas dîner. J'éprouve autant le besoin de m'écarter de vous que vous celui de vous rapprocher.

Elle disparaît à l'étage.

ISABELLE. — C'est pour vous perdre, Ulric, qu'elle nous laisse ensemble. Rentrez chez vous.

ULRIC. — Je ne vous quitte pas.

ISABELLE. — C'est bien. Restez donc. Adieu.

ULRIC. — Qu'allez-vous faire? Vous ne me quitterez pas non plus.

ISABELLE. — Il ne s'agit pas de moi mais de vous. Ne pensez qu'à votre sûreté. Séparons-nous.

ULRIC. — Que je vous abandonne? Après ce qui s'est passé? Vous ne voyez pas que ce serait un crime, et pire que le vôtre?

ISABELLE. — Quoi?... Je vois que vous vous perdez! Que les soupçons qui pèsent sur vous sont assez lourds déjà!... Et maintenant, dans cette salle où chacun peut passer, vous parlez avec moi!

ULRIC. — Il est bien question de prudence quand à mon tour je suis prêt à tout pour vous sauver!

ISABELLE. — Mais, Ulric, la seule explication de votre acte d'hier, c'est que vous avez tué pour moi. Si l'on surprend entre nous le moindre dialogue...

ULRIC. — Assez de feintes Isabelle... Vous savez bien que je ne vous trahirai pas. Votre main n'avait pas plutôt accompli son geste, que mon cœur était devenu son complice.

ISABELLE. — Ulric, nous ne nous comprenons plus. Déjà quelques mots prononcés hier au soir par vous, et à l'instant encore devant Agathe, après le départ du Procureur du Roi... Je sens qu'en cette minute une chose s'embrouille entre vous et moi, et que nous nous y laissons enchevêtrer... Voyons : je vous crois, je vous sais l'assassin. Pourquoi me parlez-vous comme si je l'étais?

ULRIC. — Mais je suis innocent, Isabelle! Le serment que j'en fais...

ISABELLE. — Pour Dieu, ne jurez pas !

ULRIC. — Pour vous satisfaire, je ne jurerai pas. A quoi bon? Vous savez mieux que personne qui est la criminelle.

ISABELLE. — Il croit que je lui mens !

ULRIC. — Nos paroles ne nous sont pas heureuses. Arrêtons. Il sera toujours temps que, de nous deux, le criminel convienne de son crime...

ISABELLE. — Ah ! je n'aurai jamais besoin de votre aveu !

ULRIC. — ... Isabelle, je ne suis resté dans cette salle que pour vous sauver. Il faut fuir, et sans perdre une seconde !

ISABELLE. — Là, je vous entends mieux, Ulric. Il faut fuir en effet. Fuyez donc.

ULRIC. — Je ne songe à fuir que pour vous soustraire au danger ! Je vous enlève !

ISABELLE. — Ne disputons pas qui de nous deux est menacé. Mais moi, moins que jamais, je ne puis quitter Biras.

ULRIC. — Alors j'y reste.

ISABELLE. — C'est vous livrer !

ULRIC. — Nous partirons ensemble où nous resterons tous les deux.

ISABELLE. — Ah ! on a tué pour moi : je suis liée...

ULRIC. — Et songez à ce qui nous attend ici, Isabelle ! Le Procureur du Roi reviendra dans la matinée. La vérité sera apparue dans les restes du vin. L'analyse des viscères redoublera cette révélation. Quant aux mobiles ils ont éclaté d'eux-mêmes. On ne sait pas encore celui des deux qui a tué, mais on sait qu'il a tué pour l'autre et par amour : le mari les gênait, pour s'appartenir ils l'ont supprimé. Voilà ce que nos ennemis se répètent déjà, soyez-en sûre. Voilà ce qu'aussi le juré le plus obtus comprendra.

ISABELLE. — Les choses n'en sont pas encore à ce point. Vous les précipitez, vous les poussez au pire. Pour m'affoler !

ULRIC. — Mais non, Isabelle ! Le crime est là, le crime est fait, il nous entraîne. Nous n'arrêterons plus son cours. Dès demain l'inculpation est certaine, l'arrestation ! Rien ne nous protégera si les faits nous désignent... De ce moment c'en est fini. Nous sommes séparés. Celui qui reste libre ne peut plus rien pour l'autre. Isabelle et Ulric ne se verront plus. Si ce n'est dans la publicité des Assises, y avez-vous songé ?... Avez-vous songé au dénouement, aux effets d'une justice aveugle, à l'exécution ?

ISABELLE. — Ulric !

Elle lui donne ses mains.

ULRIC. — Isabelle, je n'ai touché qu'hier ces mains nues. Je n'ai parlé qu'hier, et vous aussi. Ce n'est qu'hier que notre amour s'est échangé, par nos paroles et nos mains nues. Laisserons-nous si tôt, si vite les hommes nous désunir ? Ils ont décidé de le faire, ils sont en train, ils sont en route. Dans quelques heures le ciel pâlira : ils arriveront.

ISABELLE. — Je donnerais mon sang pour que vous leur échappiez ! Mais... le parc est gardé.

ULRIC. — Pas encore ! Les hommes n'ont pas eu le temps d'atteindre partout les limites. Nous passerons !... Mais c'est ce moment-ci ou jamais. Tant que la nuit reste obscure, nous sommes encore maîtres de notre destin... Isabelle, cette accusation terrible qui nous enveloppe, tout cet appareil qui s'apprête, ces gens du roi qui demain vont se diriger vers nous, cette sœur que le mariage vous a donnée, qui est votre contraire et qui s'est faite notre première accusatrice, Isabelle, voilà le sort hostile ! Je ne veux pas subir le sort hostile ! Je l'ai toujours eu en détestation. Il est mon ennemi-né. Je ne vous ai rencontrée sans doute que pour lui faire enfin échec !

ISABELLE. — Vous m'avez rencontrée pour votre malheur !

ULRIC. — Le malheur n'a rien qui me déplaise ! Puisque j'aurai raison de lui. *(Il l'enlace.)* Isabelle, je ne vous promets pas le bonheur. Je vous promets les combats, les remords, les angoisses et les effrois. Je vous promets l'amour !

ISABELLE. — Je sens que je n'ai plus ma raison. C'est ici hier que je l'ai perdue.

ULRIC. — Avez-vous peur ?

ISABELLE. — J'ai peur pour vous !

ULRIC. — Prenez ma main.

Il l'entraîne vers la nuit à présent complète.

RIDEAU

(Fin du premier acte.)

PHILIPPE HÉRIAT,
de l'Académie Goncourt.

(La fin dans la prochaine livraison).

UN ABRI POUR LE TROUPEAU D'ÉCOSSE

par Doris Lessing

Lorsque Philip et Martha Giles quittèrent l'Angleterre ils ne partirent pas tant à la recherche de soleil, de nourriture ou même de domestiques que, plus simplement, pour trouver une maison. Ils avaient partagé avec autrui des appartements, des salles de bains et des cuisines pendant tant d'années qu' « un coin bien à soi » devint un idéal pour lequel aucun sacrifice ne semblait démesuré. Ils allèrent en Rhodésie du Sud dans la ville où ils étaient appelés à vivre.

Soixante ans auparavant ce n'était que le veld ; aujourd'hui, il semble que les maisons se sont installées de force au-dessus, au-dessous et au milieu des arbres. La ville est grande, elle s'étale largement en éparpillant ses faubourgs ; ici l'espace ne manque pas. Et cependant, malgré sa jeunesse, la ville est de style composite. Le quartier des affaires n'est que blocs de béton d'un blanc étincelant. Quelques rues plus loin, dans la partie la plus ancienne de l'agglomération, on trouve de grandes maisons à vérandas, posées au milieu de vastes jardins (on y est protégé de la chaleur). Mais à cinq minutes de marche tout est différent : des immeubles très hauts, par pâtés de huit, semblables à de gigantesques soldats, sont figés au garde-à-vous dans un petit espace. Les vérandas ont disparu. De minuscules balcons font saillie comme des paupières. Les toits sont de vrais chapeaux melons, sans ombre.

Et au-delà ? Des pâtés de vingt maisons, de toutes petites maisons fragiles, dessinées par des hommes qui avaient dans l'esprit les habitations bon marché alignées à l'infini le long des routes anglaises. De petits bouts de ciment surmontés d'un toit — ce qu'il faut pour placer deux chaises — s'intitulent « vérandas ». Il y a une entrée qui fait bien deux mètres carrés — sinon où pendrait-on son chapeau ? Chaque petite maison est divisée en deux pièces si étroites qu'on ne peut aller d'un mur à l'autre sans contourner une table ou heurter une chaise. Et des murs blancs, toujours des murs blancs et aveuglants.

Ces maisons sont intolérables quand la verdure ne vient pas les adoucir et les cacher. Tout nouveau propriétaire dit, d'un air songeur, le jour du déménagement : « Cela ne sera pas si mal quand les massifs pousseront. »

Et ils poussent très vite. Cette ville qui est sûrement l'une des plus dénuées de grâce et des plus incommodes qui soient, si on la considère comme un rassemblement de rues et d'immeubles, est d'une beauté telle qu'on s'en éprend immanquablement au premier coup d'œil. Chaque rue est bordée de deux ou de quatre rangées d'arbres, chaque maison se dissimule sous un éclatant feuillage.

Au début Martha fut sous le charme. Puis son humeur changea. Car les seules maisons « dans leurs moyens » se trouvaient dans ces banlieues qui s'étendaient comme des plaies. Elle dit à Philip : « En Angleterre nous n'avons pas acheté de maison parce que nous ne voulions pas vivre en banlieue. Nous nous arrachons à notre milieu, nous arrivons dans un pays soi-disant exotique et le seul endroit où nous ayons les moyens de nous installer, c'est encore une banlieue. J'aimerais mieux être morte. »

Philip l'écoutait ; il était moins bouleversé qu'elle. Ils ne se ressemblaient guère. Martha était une personne aux idées libérales comme l'Angleterre en a formé en quantité dans les années trente, nourrie du *New Statesman and Nation* et élevée dans la foi en la raison pure. Philip était un scientifique qui se fiait plus aux techniques qu'à l'honnêteté des êtres humains. Idéaliste à sa manière, il était venu en Afrique animé d'un robuste optimisme. L'Angleterre, lui semblait-il, n'offrait pas de débouchés aux jeunes gens comme lui. Ce serait différent outre-mer. L'important était que le Gouvernement votât des crédits pour la science. (Naturellement on aurait plus de chance de trouver du bon sens dans un pays neuf que dans un vieux pays.) Il était prêt à remplacer les déserts par des jardins. L'Afrique lui semblait un excellent champ d'expérience et pendant les premières semaines, pendant qu'il explorait le pays, son enthousiasme n'avait cessé de grandir.

Il ne tarda pas, cependant, à s'apercevoir que, le soir, lorsqu'il exposait ses idées à Martha, elle avait l'esprit ailleurs. C'était une malchance pour eux, convenait-il, d'habiter un hôtel inconfortable où la cuisine était mauvaise, cet hôtel bondé d'immigrants qui tous, comme eux, cherchaient désespérément un toit. Il restait cependant convaincu qu'ils finiraient bien par trouver une maison. Il n'aurait pas été hostile à l'achat d'un de ces pavillons de banlieue. Mais Martha ne voulait pas de la banlieue. Certes nous détestons tous l'idée d'avoir une vie toute semblable à celle du voisin. Et pourtant le monde entier se remplit de banlieues ; car, au fond, qu'est-ce qu'une colonie anglaise, sinon une espèce de banlieue anglaise haute en couleurs ? Quelque part au fond de son cerveau Martha caressait une image du couple Philip-Martha vivant au milieu de gens agréables, s'intéressant aux arts, lisant chaque semaine le *New Statesman* et convaincus que des problèmes comme la lutte des Blancs et des hommes de couleur pouvaient être résolus à force de bonne volonté.

Philip essaya une autre méthode. Peut-être trouveraient-ils une maison par l'intermédiaire des bureaux d'immigration ? Mais il revenait de ces

visites en disant d'une voix lasse : « Pas le moindre espoir, à moins d'avoir trois enfants. » Ce qui plongeait Martha dans l'abattement car elle s'accrochait encore à l'idée périmée qu'avant d'avoir des enfants on doit avoir une maison pour les loger.

« Tout est parfait pour vous, dit Martha. Autant que je sache vous passez la moitié de votre temps à parcourir le pays en camion pour visiter les réserves indigènes et vous y trouvez un vif intérêt. Je ne vous en veux pas mais pendant ce temps-là il faut que je m'organise une vie personnelle. » Philip se sentait un peu coupable car, en fait, il partait trois ou quatre jours par semaine en expédition avec d'autres experts et très souvent il laissait Martha à sa solitude.

« Peut-être pourrions-nous trouver quelque chose de provisoire en attendant de trouver une maison à acheter ? » suggéra-t-il un jour.

Cette occasion ne tarda pas à s'offrir. Philip entendit parler d'un appartement libre pour trois mois, mais on ne pouvait rien garantir, ce n'était qu'un propos attrapé au vol au cours d'une réception. Philip suivit la piste, conclut l'affaire et, en rentrant : « Ce n'est que pour trois mois », dit-il à Martha.

Le n° 138 Cecil John Rhodes Vista se trouvait dans cette partie de la ville bâtie avant l'expansion des années trente. Les maisons y étaient vieilles, inélégantes, et construites comme au hasard.

Le toit du n° 138 émergeait d'une haie qui avait poussé en hauteur. Les trottoirs étaient faits d'herbe poussiéreuse semée de crottes de chiens. Devant la grille un gros buisson de bambous se haussait de toute sa taille vers le ciel ; et toute l'année des nids de tisserins se balançaient au gré du vent. Les rameaux bruns et anguleux des frangipanes s'étendaient vers ce buisson. La rue avait deux doubles rangées d'arbres, des jacarandas d'abord, avec leur fine dentelle verte découpée sur le ciel bleu, puis, derrière, les masses foncées des cedrilatoonas. Tout le long de la rue en pente éclataient le violet d'un rideau de bougainvillées, l'écarlate des fleurs d'hibiscus. C'était très beau, très calme.

La haie vierge une fois franchie, apparaissait le n° 138, une bâtisse en briques au toit de fer blanc qui ressemblait à une étable de forme allongée ; elle était placée entre deux terrains à bâtir ce qui avait laissé de la place pour une cour « devant » et une autre « derrière ». Cette construction avait son histoire : quelque vingt ans auparavant un homme d'affaires entreprenant l'avait fait élever en défiant au nom de l'Économie toutes les règles de l'hygiène. Les autorités locales ne s'en étaient aperçues qu'au moment où l'on posait le toit.

Elle était formée de huit maisons accolées et disposées de telle façon que, de chaque seuil, le regard pouvait traverser les deux pièces de la maison et apercevoir dans l'arrière-cour le linge que le vent agitait au-dessus de la provision de bois. Une véranda courait le long de la façade de l'immeuble : huit petits escaliers, huit portes, huit fenêtres, mais ces fenêtres n'éclairaient que la pièce du devant. Celles du

fond s'ouvraient sur un porche entièrement tendu d'une moustiquaire vert sombre ; ainsi, l'architecte avait réussi l'exploit vraiment sensationnel, dans un pays perpétuellement noyé de soleil, de construire des chambres où l'on devait garder les lampes allumées toute la journée.

L'arrière-cour, terrain poussiéreux délimité par des rangées parallèles d'hibiscus, témoignait de la victoire de l'individualisme sur l'esprit communautaire. Huit tas de bois, huit cordes à linge, huit petits sentiers bordés de briques conduisant à huit cabinets posés côte à côte comme des barres de chocolat à l'abri d'un écran de fer blanc ; les serrures et les clefs, étaient identiques au nom du bon marché, système qui garantissait de perpétuelles disputes entre les locataires. De chaque côté des cabinets deux chambres avaient été construites. Dans ces quatre chambres vivaient huit domestiques indigènes ; officiellement, du moins, ils étaient huit : en pratique beaucoup plus.

Quand Martha jeta un coup d'œil dans la pièce que son domestique partageait avec le domestique des voisins, elle poussa un cri d'horreur : « Mon Dieu ! Mais c'est épouvantable ! ». La chambre était très petite, les murs de briques étaient nus ; sur le toit de fer-blanc les rayons brûlants du soleil s'acharnaient tout le jour : debout sur le seuil, Martha se sentait prête à défaillir.

Lentement elle retourna vers la maison ; elle marchait précautionneusement sur les brindilles échappées des tas de bois et baissait la tête pour éviter le linge qui claquait au vent. Les domestiques, sur leurs gardes, la surveillaient car ils se méfiaient de cette soudaine curiosité. Plusieurs voisines la guettaient aussi de leurs cuisines. Elles voyaient une petite Anglaise, à l'air « posé » et net, avec de jolis cheveux blonds et un visage pâle sous un large chapeau de paille qu'elle maintenait d'une main gantée de blanc. Elle marchait avec prudence et visiblement dégoûtée.

Ayant atteint les marches de sa cuisine, Martha s'arrêta : « Charlie ! cria-t-elle. Viens-ici une minute, s'il te plaît ! » Sa voix était aiguë, un peu plaintive. Le ton de sa voix, ses gants blancs, et le *s'il te plaît* inquiétèrent plus vivement encore les voisines.

Un jeune Africain émergea d'une allée où, avant d'être interrompu par l'arrivée de Martha, il bavardait avec des amis. Il accourut. Il portait un short blanc, une chemise américaine rouge, des chaussettes écossaises maintenues par des jarretières violettes et des souliers de tennis. Il s'arrêta devant sa nouvelle maîtresse avec un sourire poli qui se transforma presque immédiatement en un large sourire d'amitié. Ce jeune Noir était d'une nature aimable et gaie. Dès cet instant — c'était la première matinée qu'elle passait dans sa nouvelle demeure — Martha eut conscience de l'opposition qui existait entre le sort pitoyable de son domestique et son visage constamment joyeux.

Naturellement, elle ne parlait aucun dialecte indigène, mais Charlie parlait anglais.

— Il y a combien de temps que tu travailles ici, Charlie?
— Deux ans, madame.
— D'où viens-tu?
— Madame?
— Où habitais-tu avant de travailler?
— Dans le Nyassaland.
— Ah! (C'était à des centaines de kilomètres au nord.) Est-ce que tu vas quelquefois voir ta famille?
— Cette année, peut-être, madame.
— Je vois. Est-ce que tu te plais ici?
— Madame?

Un court silence et il jeta un coup d'œil involontaire vers l'allée où se trouvaient ses amis. Il espérait qu'ils ne se fatigueraient pas de l'attendre. Il espérait aussi que sa nouvelle maîtresse, dont la politesse ne lui inspirait pas confiance, n'allait pas choisir ce moment pour lui donner l'ordre de nettoyer l'argenterie ou de faire la lessive.

— J'espère que tu aimeras travailler pour moi, dit Martha.
— Oh! oui, madame, dit-il, tout déçu ; évidemment elle allait lui dire de se mettre au travail.
— Si tu as besoin de quoi que ce soit il faut me le demander. Je suis nouvelle dans ce pays et je peux me tromper.

Il hésitait, soupesant les mots. Mais c'étaient des mots difficiles et ils lui échappaient. Charlie ne pensait pas « Blanc ». Il connaissait la ville. Il connaissait le veld. Il savait, par des amis instruits, qu'il y avait une « grande eau » que les Blancs traversaient en bateaux ; il avait vu des photographies de bateaux dans de vieux illustrés mais cette grande eau se confondait dans son esprit avec le grand lac de son propre pays. Il comprenait bien que ces Blancs venaient d'endroits appelés Angleterre, Allemagne, Europe, mais ce n'étaient que des mots pour lui. Un jour, un de ses amis qui avait été trois ans à l'école chez les missionnaires, lui avait dit que l'Afrique était l'un des cinq continents et lui avait montré un bout de papier en lambeaux ; c'était la moitié d'une carte du monde : « Ça c'est l'Afrique, ça c'est l'Angleterre, ça c'est l'Inde », disait-il. Il avait mis mis le doigt sur le Nyassaland, une minuscule tache de couleur et Charlie s'était senti humilié et troublé car le Nyassaland, il le connaissait et il le trouvait très grand. Cette fois-ci, lorsque Martha employa l'expression : « dans ce pays », Charlie vit pendant un instant la feuille de papier, teintée de rose, de vert, de bleu — le Monde. On entendit des éclats de rire du côté de l'allée ; de nouveau Charlie jeta un coup d'œil inquiet derrière lui et Martha éprouva un vague sentiment d'irritation. « C'est bien, tu peux t'en aller », dit-elle avec politesse et elle vit la figure du nègre s'illuminer de l'éclair blanc de son sourire. Il fit demi-tour et s'élança dans la cour, évitant adroitement les tas de bois et les boîtes à ordures ; il disparut derrière les cabinets. Martha rentra dans son pavillon en murmurant : « Quelle honte! » Elle condamnait

tout : la pièce nue dans laquelle était censé vivre cet homme, l'allée sale flanquée de ses répugnantes boîtes et aussi cette déraisonnable gaieté.

Une fois rentrée elle oublia Charlie, toute à son propre chagrin. Cet endroit était vraiment répugnant. Les deux petites pièces tenaient plus du couloir que de la chambre. Martha alluma l'électricité dans sa future chambre à coucher et porta la main à sa joue, encore brûlante là où le soleil l'avait atteinte. Le mobilier défiait toute description. Deux lits en fer de part et d'autre de la porte, une grande armoire chocolat dont la porte joignait mal, une natte sale qui glissait en tous sens quand on marchait dessus. La pièce de devant était plus affligeante encore. Un énorme divan recouvert de cretonne, semblable à un massif de fleurs pétrifié ; une table rébarbative et luisante plantée au milieu de la pièce et quatre chaises dures, à dos droits, rangées comme des soldats le long du mur. Et les tableaux ! Elle ne savait pas qu'il existât encore des tableaux pareils. Il y avait un paysage de désert en toile coloriée, sous verre ; une devise en raphia tressé, également sous verre :

Bienvenue à vous qui entrez ici,
Bonne chance, Joie et Fortune aussi.

Sur un des murs un très grand tableau, d'environ un mètre carré représentait des bœufs dans les Highlands d'Écosse. Une demi-douzaine de ces animaux, efflanqués, féroces, enfoncés jusqu'au poitrail dans des mares rougies par le soleil couchant jetaient à Martha un regard mauvais. On aurait pu espérer que les reproductions de bétail des Highlands n'existaient plus que dans les romans de l'époque victorienne ou peut-être dans d'obscures pensions de famille de banlieue anglaise ; et voilà qu'on les retrouvait ici. En vérité, était-ce bien la peine de changer de pays ?

Elle fut sur le point d'arracher le tableau du mur. Une étrange inhibition la retint. C'était l'esprit même de la maison, bien qu'elle n'en sût rien. A quelque temps de là, elle entendit Mrs Black qui depuis des années vivait dans le pavillon voisin avec son mari et ses trois enfants constater amèrement : « Il y a des semaines que la poignée de la porte d'entrée est coincée, mais je ne vais pas me mettre à la réparer. Si je commençais à arranger cette baraque, ça voudrait dire que j'y suis pour de bon. » Martha éprouvait le même sentiment. Tous les pavillons étaient habités par des familles bourgeoises qui possédaient des voitures et pouvaient compter sur un traitement régulier ; cependant il était impossible en regardant à travers la haie abandonnée de ne pas conclure que tous les habitants de l'immeuble étaient des paresseux invétérés. Personne ne *vivait* véritablement dans cet endroit.

Une exception : Mrs Pond qui faisait repeindre ses murs, raccommodait les objets cassés et soignait son jardin. Tristement Mrs Pond frappait à la porte de Martha, entrait. C'était une femme petite, trapue, son tablier était si serré à la taille qu'il semblait la boudiner. Elle avait des joues rouges et rebondies, une ample et ferme poitrine, des mains rouges et

énergiques. Sa figure était maussade sans doute parce qu'elle savait qu'on ne l'aimait pas. Elle était habituée aux coups d'œil réprobateurs que ses colocataires lui lançaient pendant qu'elle travaillait à son bout de « jardin » ou qu'elle balayait le petit sentier derrière la maison. Tous les matins, entre les cordes à linge et les tas de bois, vêtue d'une robe de chambre de satin rose bordée de duvet de cygne on la voyait au milieu des nuages de poussière soulevés par son balai, répondant par des regards de défi aux regards désapprobateurs dont elle était l'objet. « Deux pièces, c'est bien suffisant pour une femme seule. Je suis parfaitement contente... » disait-elle.

Pourtant, pour une femme satisfaite de son sort, il y avait dans ses yeux perçants une expression qui trahissait l'envie ; et lorsqu'elle dit, d'une voix beaucoup trop douce : « Vous êtes une vieille amie de Mrs Skinner, sans doute ? », Martha discerna avec l'expérience de tous ceux qui ont vécu trop longtemps dans des locaux surpeuplés, la femme aigrie. « Je n'ai jamais rencontré Mrs Skinner, dit-elle sèchement. Elle m'a fait dire qu'elle viendrait ce matin pour tout régler. »

Or tout avait déjà été réglé avec Philip. Et Martha était agacée à la pensée que Mrs Skinner croyait bon de revenir inspecter son pavillon.

— C'est une personne charmante, dit Mrs Pond, une amie à moi. Toutes les deux nous avons vécu ici plus longtemps que tous les autres.

Sa voix était acide. Martha suivit la direction de son regard et vit une grande porte blanche dans le mur. C'était un placard. Martha avait déjà remarqué ce placard, unique installation pratique du pavillon.

— C'est un bien joli placard, dit Mrs Pond.

— Est-ce que tous les pavillons en ont ?

— Oh non ! Mrs Skinner l'a fait installer l'an dernier. Elle l'a payé. Pas le propriétaire. On n'a jamais vu le propriétaire payer quoi que ce soit.

— Ah ! bien, dit Martha.

— Mrs Skinner m'avait promis ce pavillon, dit Mrs Pond.

Martha ne répondit pas. Elle regarda sa montre, espérant que Mrs Pond comprendrait, mais celle-ci dit avec empressement :

— Il est onze heures. L'horloge vient de sonner.

Mrs Pond s'assit sur le divan à fleurs et ajouta :

— On a toujours beaucoup à faire quand on emménage. Ce placard va vous permettre de gagner beaucoup de place. Mrs Skinner y mettait son linge. J'avais l'intention d'y ranger tous mes vêtements. Vous êtes fonctionnaires, d'après ce qu'on m'a dit ?

— Oui, répondit Martha qui n'arrivait pas à s'expliquer le ton dur de la question.

— Il faut être fonctionnaire pour profiter des bonnes occasions, dit Mrs Pond avec un sourire qu'elle jugeait amical.

— Je crois que vous avez mal compris, dit Martha, glaciale. Mon mari a entendu parler de ce pavillon tout à fait par hasard.

— Il y avait une quantité de gens qui l'attendaient, dit Mrs Pond d'une voix chargée de reproche. Votre voisine, Mrs Black, aurait été très heureuse de l'avoir. Elle a trois enfants. Vous, vous n'avez sans doute pas d'enfant ?

— Madame, je ne sais absolument pas pourquoi Mrs Skinner nous a loué son pavillon alors qu'elle l'avait promis à Mrs Black...

— Oh non, elle me l'avait promis à moi. C'était une promesse ferme.

A ce moment-là une autre femme pénétra dans la chambre sans frapper. C'était une grosse personne entre deux âges, engoncée dans son corset. Elle dit d'un ton péremptoire :

— Je vous demande pardon d'être entrée sans frapper mais je n'arrive pas à m'habituer à la pensée que des étrangers vivent là où j'ai habité si longtemps.

Soudain elle aperçut Mrs Pond et se raidit dans une attitude agressive.

— Je vois que Mrs Pond et vous êtes déjà des amies, dit-elle en lançant à cette dernière un regard de haine.

Mrs Pond parvint à grimacer un sourire :

— Nous faisons connaissance, dit-elle.

— Eh bien! fit Mrs Skinner. J'ai à parler affaires avec ma locataire.

Mrs Pond hésita. Mrs Skinner la regarda fixement. Mrs Pond finit par céder et se dirigea vers la porte. De la véranda la brise apporta ces mots : « Quand les gens font des promesses, ils devraient les tenir. »

Mrs Skinner attendit que la grosse voix maussade se fût éloignée pour déclarer d'un air dégagé :

— Si vous voulez que je vous donne un conseil, laissez Mrs Pond. Elle ne vaut pas qu'on se dérange pour elle.

Martha comprit alors que cette dame au teint rubicond avait loué sa maison à des étrangers uniquement parce qu'elle voulait frustrer ses amies du merveilleux placard. Mrs Skinner jetait des coups d'œil autour d'elle ; elle finit par dire :

— J'aurais horreur de penser qu'on ne prend pas soin de mes affaires.

— Je comprends, fit Martha.

— Quand j'ai parlé à votre mari nous étions tous les deux pressés ; j'espère que vous vous installerez confortablement, mais je ne veux pas que l'on fasse le moindre changement.

Martha garda un silence poli.

Mrs Skinner se dirigea vers le placard, l'ouvrit et le trouva vide.

— J'ai dépensé beaucoup d'argent pour le faire installer, dit-elle.

— Nous ne sommes arrivés qu'hier, dit Martha. Je n'ai pas encore défait mes bagages.

— Vous le trouverez très commode, dit Mrs Skinner. Je l'ai fait faire à mes propres frais. Bien des gens en auraient tenu compte dans le prix du loyer.

— Le loyer me semble bien assez élevé, dit Martha, entrant enfin dans la bataille.

De toute évidence Mrs Skinner attendait ce défi. Elle se servit de l'arme habituelle :

— Il y a beaucoup de personnes qui ne demandaient pas mieux que de le louer, je vous l'assure.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Je pourrais le louer demain si je voulais.

— Mais, dit Martha, d'une voix haute et sur un ton froid, en fait vous nous l'avez loué à nous, vous avez signé le bail et il n'y a plus rien à ajouter, n'est-ce pas ?

Mrs Skinner hésita et finalement se contenta de répéter :

— J'espère que vous prendrez bien soin de mon mobilier. J'ai spécifié dans le bail que rien ne devait être changé.

Brusquement Martha déclara :

— Naturellement, je déplacerai les meubles pour répondre à mes besoins et j'accrocherai mes propres tableaux.

— J'ai loué cet appartement meublé et j'aime beaucoup mes tableaux.

Martha considéra le troupeau des Highlands et malgré la décision qu'elle venait de prendre de le laisser en place, elle dit :

— J'aimerais bien décrocher celui-là.

Mrs Skinner joignit les mains sur sa poitrine, dans une attitude de prière, serra les lèvres et se perdit dans la contemplation du tableau.

— Il me rappelle bien des souvenirs. Quand j'étais petite, il était accroché dans l'entrée, là-bas, chez nous. Il avait d'abord appartenu à ma grand-mère. Quand j'ai épousé Mr Skinner ma mère l'a emballé et me l'a envoyé spécialement par bateau.

— Oh très bien! dit Martha brusquement épuisée.

Mrs Skinner lui jeta un regard méfiant : était-il possible qu'elle eût gagné la partie si facilement ? Elle continua :

— Il faudra que vous ayez l'œil sur Charlie. Vous n'imaginez pas combien de fois je lui ai déjà dit qu'il finirait par crever ce tableau avec le manche de son balai...

Martha bondit d'espoir. Le tableau était recouvert d'un immense sous-verre. Un accident pouvait arriver...

— Ayez l'œil sur Charlie de toute façon. Il ne fait rien. Paresseux jusqu'à la moelle. Surveillez vos provisions. Il vole. Pas plus tard que le mois dernier, j'ai dû appeler la police quand j'ai perdu ma broche grenat. Naturellement il a juré qu'il ne l'avait pas prise mais je n'ai jamais pu remettre la main dessus. Mon mari lui a donné une bonne raclée mais Monsieur Charlie en est sorti tout souriant comme d'habitude.

Martha, indignée, leva les sourcils en signe de désapprobation.

— Vraiment! dit-elle de sa voix la plus froide.

Mrs Skinner la considéra avec étonnement.

— Ce sont tous des voleurs dit-elle.

— A mon avis, fit Martha sèchement, vous feriez mieux de ne pas compter sur mon mari pour donner des *raclées*.

Elles échangèrent une poignée de mains polie et Mrs Skinner sortit. A peine était-elle parvenue sous la véranda qu'elle revint en arrière : une première fois pour dire que Martha ne devait pas oublier de désinfecter la chambre des domestiques tous les mois si elle ne voulait pas voir sa maison infestée de poux ; et la seconde fois pour affirmer « que lorsqu'on a vécu pendant des années dans une maison il est dur de la quitter, fût-ce pour les vacances ».

Deux jours plus tard Martha reçut un mot de Mrs Skinner lui disant qu'elle espérait que Martha se plaisait dans le pavillon ; qu'elle ne devait pas oublier de se méfier de Mrs Pond et prendre soin du tableau.

— Est-il possible, s'écria Martha devant Philip, que j'en sois réduite à passer le restant de ma vie auprès de Mrs Black et de Mrs Skinner ?

— Peut-être ne sont-elles pas toutes comme ça, suggéra-t-il d'un air distrait.

Il était plongé dans son travail. Quel pays passionnant ! Il passait ses journées dans un camion fourni par l'administration, fonçait à travers le veld pendant des centaines de kilomètres, visitait les réserves indigènes et des lotissements. Jamais il n'avait vu un sol aussi maltraité. Des milliers d'hectares dénudés, gens et bêtes entassés les uns sur les autres. La solution crevait les yeux. On n'avait qu'à... si le Gouvernement avait le moindre bon sens...

Martha comprit que Philip s'était acclimaté. On ne parle pas du Gouvernement avec ce mélange d'affection et d'exaspération si l'on ne se sent pas du pays. Quant à elle, elle ne se sentait pas du tout chez elle. Elle se surprit en train de caresser l'idée d'acheter l'une de ces repoussantes petites maisons. Après tout, il fallait bien vivre quelque part.

Et puis il y avait Charlie. Pour servir à table il mettait une jaquette blanche, un fez rouge et des gants de coton blancs. Il se tenait derrière eux, à la porte de la cuisine, et servait Martha et Philip suivant les usages anglais.

Peu à peu, Martha crut discerner chez Charlie une sorte de condescendance hostile. (En réalité il en était bien éloigné, ayant accepté depuis longtemps l'idée que tous les Blancs étaient bizarres.) Cela paraissait ridicule, pensait Martha, de voir le rituel du service — potage, poisson et dessert, argenterie, couteaux à poisson — se perpétuer dans un pareil décor. Elle se demandait ce que tout cela signifiait pour ce garçon qui, dès la fin de leur repas, prenait sur le fourneau un énorme pot de bouillie, l'emportait dans sa chambre où, assis en tailleur, il la mangeait avec ses doigts, la partageant avec le domestique de la voisine ou avec un parent en chômage.

Aucune pensée de ce genre ne passait par la tête des autres locataires, c'était clair ; et Martha comprenait qu'elle ferait mieux de la chasser aussi vite que possible. Et pourtant...

N'était-il pas absurde qu'un jeune homme en pleine santé passât sa vie dans sa cuisine pour lui permettre, à elle, de ne rien faire. Aussi bien, cet arrangement avait plus d'inconvénients que d'avantages. Avant le lever de ses maîtres Charlie faisait le tour de la maison et allait nettoyer la pièce du devant. Mais comme la cloison était mince et Charlie plein d'énergie, il les réveillait chaque matin par la violence de ses coups de balai. Mais si le ménage était retardé jusqu'à leur réveil, où Martha se tiendrait-elle pendant que Charlie balayerait le salon? Elle était maintenant trop avertie pour songer à faire son ménage elle-même. Au cours de l'une de ses visites Mrs Pond avait parlé avec dégoût de certains immigrants anglais qui avaient oublié leurs devoirs d'hommes blancs au point de se passer de domestiques. Martha ne trouvait pas qu'une pareille conduite pût susciter tant d'indignation.

Pourtant elle eut bientôt l'occasion d'agiter encore Mrs Pond. A la fin du mois quand Martha posa sur la table les gages de Charlie : vingt shillings, elle fut prise de remords. Pouvait-on vraiment lui donner une somme aussi ridicule pour le travail de tout un mois? Mais vingt-cinq ou même trente shillings, n'était-ce pas un salaire tout aussi dérisoire? Finalement elle lui donna vingt-cinq shillings et vit son visage rayonner de joie. Il avait bien eu l'intention de demander une augmentation parce que sa maîtresse lui semblait compréhensive et qu'il était de nature optimiste, mais recevoir une augmentation sans l'avoir demandée et de cinq shillings à la fois! Comment! Il lui avait fallu trois mois de marchandages serrés avec Mrs Skinner pour passer d'un salaire de dix-sept shillings et six pence à dix-neuf shillings. « Merci, madame », dit-il vivement, en empoignant l'argent comme s'il pensait que Martha allait se raviser. Plus tard, le même jour, elle vit qu'il portait une nouvelle paire de jarretelles en satin pourpre et en fut contrariée. Ces cinq shillings auraient sûrement pu être dépensés d'une façon plus sensée.

Elle n'eut pas le temps d'approfondir cette pensée, Mrs Pond entrait l'air courroucé.

Le domestique de Mrs Pond, payé dix-neuf shillings, avait, semblait-il, lui aussi demandé une augmentation. Si Charlie pouvait gagner vingt-cinq shillings pourquoi pas lui? Martha comprit que Mrs Pond parlait au nom de toutes les femmes de l'immeuble.

— Il ne faut pas que vous les gâtiez, disait-elle. Je sais que vous arrivez d'Angleterre, mais...

— Il me semble qu'ils sont si mal payés, dit Martha.

— Avant la guerre ils s'estimaient heureux s'ils recevaient dix shillings. Ils ne sont jamais contents.

Martha sentait que chaque fois qu'elle quittait sa maison des regards chargés de rancune la suivaient. Au fait, n'était-elle pas dans son tort? Des jarretelles de satin pourpre!

Elle discuta de la question avec Philip et décida qu'un règlement en

nature serait plus pratique. Elle s'arrangea pour que Charlie reçût des légumes en plus des deux livres de viande auxquelles il avait droit chaque semaine. Une fois de plus, Mrs Pond, porte-parole des protestataires, vint se plaindre : tous leurs domestiques indigènes réclamaient des légumes.

— Ils n'y sont pas habitués, se lamentait Mrs Pond. Leurs estomacs ne sont pas comme les nôtres. Ils n'ont pas besoin de légumes. Ce sont des idées que vous leur donnez.

— D'après les règlements, fit remarquer Martha de sa voix claire, on doit donner des légumes aux indigènes.

— Où avez-vous vu ça ? s'écria Mrs Pond soupçonneuse.

Martha sortit les règlements et Mrs Pond les lut en silence, puis conclut, amère :

— Ce n'est pas le Gouvernement qui paiera !

Martha acheva de se déconsidérer le jour où elle acheta un lit de fer d'occasion et l'installa dans la chambre de Charlie. Elle ne pouvait plus tolérer que son domestique dormît sur le ciment, enroulé dans une couverture. Quant à Charlie, il acceptait sa bonne fortune avec fatalisme. Il ne comprenait rien à Martha. Elle avait l'air de se sentir coupable quand elle lui donnait les ordres les plus simples, comme d'enlever les toiles d'araignées qu'il avait oubliées. Mrs Skinner aurait diminué ses gages et Mr Skinner l'aurait battu. Cette nouvelle « madame » lui avait donné un lit le jour même où il avait cassé son plus joli vase de verre taillé.

Il s'acheta de nouvelles cravates et se pavana dans l'arrière-cour au milieu des autres domestiques qui, comme on pouvait s'y attendre, le jugeaient injustement favorisé.

Martha avait découvert qu'il n'était pas besoin de partager la vie sociale fort compliquée de l'immeuble pour savoir ce qui s'y passait. Si, par exemple, Mrs Pond s'était disputée avec une voisine pour une histoire de sucre prêté et non rendu, il n'était pas nécessaire d'écouter Mrs Pond elle-même pour savoir la vérité. Il suffisait de se mettre à la fenêtre de la cuisine qui donnait sur la cour, de se cacher derrière le rideau et d'observer les domestiques.

Appuyés sur leurs haches ou debout entre deux cordées de linge, ils mimaient à grand renfort de rires et de gestes la nouvelle scène de l'interminable pièce que jouaient les Blancs devant eux.

Février, le domestique de Mrs Pond, s'avança tandis que les autres faisaient cercle autour de lui, souriant par avance, en connaisseurs. Il bomba le torse, avança le menton et fixa sur son visage un sourire fielleux ; le public hurlait de joie, se tapait sur les cuisses : il jouait Mrs Pond, impossible de s'y tromper. Il alla minauder devant un interlocuteur invisible, prit une mine suppliante, tendit la main et reçut quelque chose. Il revint au milieu du cercle et regarda ce qu'il avait reçu avec un sourire de triomphe. D'une main il tenait une invisible tasse de thé, de l'autre il se servait à petites cuillerées un invisible sucre. C'était Mrs Pond en train de boire son thé à petites gorgées affectées. Ensuite il se frotta le

ventre, fit claquer ses lèvres. Entrant dans le jeu, un autre domestique s'avança et prit la pose d'une femme faussement aimable : les mains sur les hanches, les coudes saillants, tout son corps tendu exprimaient l'indignation, mais son visage restait souriant. Février se redressa, hocha la tête en souriant, chercha à droite puis à gauche, saisit un objet placé derrière lui et commença de verser le sucre en poudre.

— Février! (Ce cri venait de l'appartement de Mrs Pond ; c'était sa grosse voix perçante.) Février! Je t'avais dit de faire le repassage!

— Oui, madame, dit Février de sa voix la plus polie.

Il traversa la cour, la figure torturée du martyr au supplice ; en atteignant les marches, il reprit la pose d'un serviteur plein de bonne volonté et se hâta d'entrer dans la cuisine où l'attendait Mrs Pond.

Les autres domestiques n'avaient aucune envie de laisser tomber le jeu. Il y eut un moment d'indécision. L'un bâilla, l'autre souleva sa hache et la laissa tomber dans une bûche où elle s'enfonça en vibrant. Il toucha le manche qui rendit un son de guitare. Aussitôt, ravis, les hommes se groupèrent autour de la hache encastrée. L'un se mit à la faire vibrer, les autres commencèrent à chanter. Au début Martha ne parvenait pas à saisir les paroles. Puis elle entendit :

Y a un homme *qui vient chez* nous
Quand not' papa s'en va.
Papa revient et...

Les hommes riaient et clignaient de l'œil en direction de l'appartement n° 4 où demeurait certaine dame dont le mari était employé des chemins de fer.

Martha quitta la fenêtre. Elle se répétait l'une des phrases qui avaient cours dans le pays : « Peut-on s'attendre à autre chose de leur part? »

Debout près de la table de la cuisine, elle se raisonnait, cherchant à dominer sa colère, lorsqu'elle entendit un cri perçant : « Petits pois! Pommes de terre! Laitues! Pas cher! »

Oui, elle avait besoin de légumes. Elle alla jusqu'à la porte de la cuisine. Une indigène était là, un enfant sur le dos, en train de dénouer les ficelles des sacs de légumes qu'elle portait sur l'épaule. Elle en ouvrit un pour montrer la masse vert tendre des cosses.

— C'est combien?

— Un shilling seulement, hasarda la femme.

— Comment?

Martha allait protester ; c'était le double du prix des magasins. Mais elle se tut. Pauvre femme. Aucune femme ne devrait être obligée de porter sur le dos un gros enfant et de lourds sacs de légumes, et de marcher ainsi de rue en rue, toute la journée.

— Donne-m'en une livre, dit Martha.

— Un cadeau, madame, un cadeau pour mon bébé?

— Non, dit Martha avec fermeté.

Sans marquer la moindre déception la femme remit les sacs sur son dos et alla rejoindre le groupe des domestiques qui avaient surveillé la scène avec intérêt. On échangea des salutations. La femme s'assit sur une bûche pour soulager son dos fatigué, ramena l'enfant sur ses genoux : il se mit à téter. Charlie, le dandy, se pencha vers elle et ils commencèrent à flirter. Les autres s'écartèrent. Qui donc pouvait lutter avec cette cravate arc-en-ciel, ces jarretelles de satin? Charlie était séduisant et sûr de lui, la femme était aguichante et riait. Ce jeu dura quelques minutes jusqu'au moment où le bébé lâcha le sein de sa mère. La femme se leva alors, riant toujours ; d'un coup d'épaule elle repoussa le bébé dans sa position primitive au creux de ses reins ; elle chargea les sacs sur son épaule et s'en alla en criant à Charlie d'une voix aiguë quelques mots qui firent rire tous les hommes. Une petite bonne sortit de l'appartement de Mrs Black. On l'appelait Thérésa — Martha le savait. Elle passa devant Charlie et lui jeta un long regard de reproche. Les hommes rirent de nouveau, mais c'était de Charlie cette fois.

Février, son repassage terminé, sortit de chez Mrs Pond et se mit à suspendre du linge sur la corde. Le linge blanc, éblouissant dans le soleil, dessinait sur la poussière rouge des ombres nettes et noires. Février appela les autres : qu'était-il arrivé d'intéressant depuis son départ? Ils riaient, lui criaient des réponses. Février acheva d'installer ses pinces à linge et rejoignit ses camarades. Le groupe bavardait à l'abri du grand arbre : Martha, toujours aux aguets, sentit soudain ses joues s'enflammer. Charlie s'était détaché du groupe, et, le corps tassé et courbé, mimait la marchande de légumes. Tiré de côté par le poids des sacs, le ventre en avant pour équilibrer le bébé, il s'avança jusqu'à la porte de Martha. Alors, il se releva, sauta en arrière, s'étira et arracha de l'arbre un rameau plein de feuilles qu'il posa à plat sur sa tête — brusquement Martha se vit elle-même : très droite, affectée, avec des gestes maniérés, elle regardait de tous côtés sous le chapeau à larges bords ; les mains jointes devant elle, elle avançait jusqu'à la porte et se penchait pour mieux voir.

— Petits pois, laitues, pommes de terre! dit Charlie en prenant une voix de femme, perçante.

— Combien? se répondit-il à lui-même du ton précis et nerveux de Martha.

— Dix shillings la livre, m'dame, dix shillings la livre seulement... dit Charlie qui se tortillait dans un paroxysme d'humilité.

— C'est ridicule! dit Martha de sa voix aiguë, hélas! ridiculement aiguë.

Mais Charlie ne fit pas traîner l'affaire. Martha se vit hésiter, tandis que sur *ses* traits passaient tout ensemble l'indignation et le remords, puis, à la fin, l'indécision. Charlie hocha deux fois la tête et dit avec nervosité : « Bien sûr, mais certainement! » Puis, avec des gestes hâtifs, embarrassés, il fit quelques pas en arrière et revint en rapportant quelque chose. Pendant quelques instants il imita la négresse : accroupi par terre

il raflait prestement l'argent. Ensuite il se leva : il était Martha de nouveau. Il se pencha, hésitant, la figure irritée et inquiète, en regardant par terre. Puis il se baissa, tout raide, et ramassa une feuille — une seule cosse de pois, comprit Martha — et s'en alla triomphalement ; il répétait en contemplant la feuille : « Pas cher, pas cher du tout ! » de l'autre main il tenait la branche en équilibre sur sa tête et en même temps avançait avec précision un pied délicat.

Tandis que tous les domestiques éclataient de rire, Martha, au bord des larmes, se disait : « C'est bien fait, ça m'apprendra à regarder en cachette ! »

Une pendule sonna. Des voix féminines appelèrent de leurs cuisines respectives : « Février ! Noé ! Jeudi ! Sixpence ! Blackbird ! »

Ce jour-là, Philip était parti pour l'une de ses expéditions. Martha déjeuna toute seule pendant que Charlie, affublé de sa tenue de maître d'hôtel, la servait. Pas la moindre trace du clown joyeux qu'elle avait aperçu. Il paraissait amical, quoique nerveux ; à tout moment, semblait-il se dire, cette étrange femme blanche peut redevenir semblable aux autres, se mettre à gronder et à crier.

En quittant la table avec précaution pour ne pas se cogner la tête contre la fenêtre, Martha jeta par hasard un coup d'œil dans l'arrière-cour et vit Thérésa, debout sous l'arbre, portant dans les bras le plus jeune des enfants confiés à ses soins. Le bébé tendait la main pour jouer avec les feuilles. Les yeux de Thérésa étaient fixés sur la cuisine de Charlie.

— Charlie, dit Martha, où couche Thérésa ?

Charlie sursauta. Il évita son regard et marmonna :

— Je ne sais pas, madame.

— Tu le sais sûrement.

Martha entendit sa propre voix monter jusqu'à cette note aiguë et insistante que Charlie avait imitée avec tant de bonheur.

Il ne répondit pas.

— Quel âge a Thérésa ?

— Je ne sais pas.

Ce qui était vrai, il ne savait même pas son âge à lui. Quant à Thérésa, ce qu'il savait d'elle c'est qu'elle avait un corps fuselé d'adolescente et des seins pointus.

— Elle est la nurse de Mrs Black, dit-il, maussade, ce qui signifiait : « Demandez à Mrs Black, qu'est-ce que ça peut bien me faire ? »

Martha dit : « Très bien » et sortit. Elle vit Charlie agiter le bras dans la direction de Thérésa à travers la moustiquaire du porche. Thérésa affecta de ne pas le voir. Elle le punissait à cause de la marchande de légumes.

Dans la pièce de devant, la lumière éclairait le troupeau des Highlands ;

le carré de verre scintillait. Martha déplaça son siège pour ne plus en être aveuglée et contempla ces odieux animaux. Pourquoi Charlie, qui cassait un nombre phénoménal de tasses, de soucoupes et de vases, ne brisait-il pas la vitre du tableau comme Mrs Skinner l'avait prédit ?

Quelques lettres glissèrent sur le ciment de la véranda et s'arrêtèrent sur le seuil. Martha regarda le petit facteur en uniforme passer sur sa bicyclette ; il longea lentement l'immeuble et lança ses huit paquets de lettres, floc, floc, floc, ravi d'être si habile. L'une des femmes hurla : « Sale moricaud, espèce de paresseux, tu ne peux même pas descendre de ton vélo pour distribuer les lettres ? » Sans s'inquiéter, le facteur roula lentement vers la maison voisine.

Martha se mit à bâiller. Quelle existence absurde ! Elle prit la décision d'en finir avec cette éternelle histoire d'un miracle qui la doterait, elle, Martha Giles, d'une maison agréable. Il fallait acheter une de ces constructions de banlieue, se fixer, avoir un bébé. Plusieurs bébés. Pourquoi pas ? Les nurses-bonnes-à-tout-faire ne coûtaient pratiquement rien. Elle deviendrait femme d'intérieur et apprendrait à parler domestiques et enfants avec des femmes comme Mrs Black et Mrs Skinner. Pourquoi pas ? Qu'avait-elle donc espéré ? Un instant elle se laissa aller à rêver d'une grande maison, d'un beau jardin tropical, d'une vie sans contrainte.

Martha se pencha pour saisir les deux lettres qui avaient glissé sous la porte. Elle ouvrit la première. C'était une lettre de Mrs Skinner, expédiée de Capetown où cette dame passait ses vacances, dans l'inquiétude, semblait-il.

Je ne peux pas m'empêcher de me faire du souci au sujet des meubles et du reste. Peut-être aurais-je dû emballer mes petites affaires parce que, pour un étranger, certaines choses sont impossibles à comprendre. J'espère que Charlie ne devient pas effronté, il a besoin d'une main ferme et (j'ai oublié de vous le dire) il faudra que vous déduisiez un shilling de ses gages parce qu'il est rentré en retard un après-midi. Cela lui servira de leçon. Sincèrement vôtre, Emily Skinner. — P.S. — *J'espère que le tableau va toujours bien.*

La seconde lettre était de Philip :

Je ne rentrerai pas demain, j'en ai peur, parce que Smith trouve préférable que nous passions par la réserve Nwenze. Matinée passée comme prévu, à essayer de persuader les Noirs qu'il vaut mieux avoir un bœuf gras que dix squelettes ambulants. Je n'ai jamais vu une érosion pareille de ma vie. Des ravines profondes de six mètres et toute la tribu mourra de faim à la première saison sèche, mais vous pouvez toujours vous égosiller ils ne tueront pas une bête avant d'y être forcés. Vous auriez dû voir l'endroit où j'étais ce matin ! Rien que pour remettre cette seule réserve en état, il faudrait tout l'argent que l'administration dépense dans tout le pays pendant une année entière sinon le patelin entier deviendra un désert. En hâte, Phil. — P.S. *J'espère que tout va bien, ma chérie. J'essaierai de ne pas être trop en retard.*

Ce soir-là Martha dîna tôt pour que Charlie puisse finir la vaisselle et

s'en aller. Elle était en train de lire dans la pièce de devant lorsqu'elle s'aperçut qu'elle tendait l'oreille pour entendre, à travers les bruits des radios voisines, une musique tout à fait différente. Mais oui, c'était un banjo et l'on chantait, cela venait des chambres de domestiques et cette musique avait une qualité que l'on ne pouvait obtenir d'aucun poste de radio. Martha alla jusqu'à la fenêtre de sa cuisine. L'arrière-cour déserte, sous la lune et les étoiles, était percée de raies de lumière échappées des huit portes des cuisines. Des fenêtres des quatre chambres de domestiques filtrait une faible clarté et l'on entendait la voix de Charlie.

Ya un homme *qui vient chez* nous
Quand not' papa s'en va...

Martha sourit. D'un sourire maternel. (Comme Mrs Pond le faisait remarquer quand elle était de bonne humeur : « Ce ne sont que des enfants. ») Il lui plaisait de penser que ces hommes avaient des invités. Des invitées aussi : elle pouvait distinguer le timbre perçant de voix féminines. Comment pouvaient-ils tous tenir dans cette chambre minuscule ? Alors qu'elle traversait le porche de sa cuisine elle entendit une voix d'homme crier : « Taisez-vous là-dedans ! Taisez-vous, j'ai dit ! » C'était Mr Black de son porche. « Ne faites pas un bruit pareil ! »

Martha continua sa lecture. Bientôt la musique endiablée recommença. Ils chantaient : « *Conga, conga, conga, nous faisons ça au Congo...* »

Des pas dans la véranda, on frappa lourdement à la porte et Mr Black entra.

— Madame, votre boy est devenu fou ! Écoutez ce boucan !

Martha dit poliment :

— Asseyez-vous donc, monsieur.

Mr Black qui, en Angleterre (d'où il était venu enfant) aurait été un employé pâle, maigre et réservé, était devenu en Afrique, grâce à ses week-ends sportifs, le type du jeune colon vigoureux qui figure sur la publicité des *Empire Tobaccos*.

— Dites-donc, dit-il d'un ton agressif, la figure rouge, les yeux injectés de sang, dites-donc, qu'est-ce que vous allez faire pour arrêter ça ? Parce que si vous ne faites rien, moi je m'en charge !

— Je n'en doute pas, dit Martha froidement, mais je ne vois vraiment pas pourquoi ces gens ne pourraient pas avoir des invités si cela leur plaît, surtout qu'il n'est pas encore neuf heures et que, pour autant que je sache, aucune loi ne leur interdit de s'amuser.

— Une loi ! s'écria Mr Black avec violence. Des invités ! Mais ils sont chez nous : c'est à nous à dire oui ou non. De toute façon ils se font des visites sans permis, j'en suis sûr.

— Il me semble que vous n'êtes pas raisonnable, dit Martha ; elle désirait garder un ton de douce persuasion, mais sa voix atteignait malgré elle un diapason aigu.

— Pas raisonnable! Mes enfants ne peuvent pas dormir avec ce boucan...

— Ils dormiraient peut-être mieux si vous fermiez votre radio, dit Martha ironiquement.

Mr Black brandit son poing :

— Vous..., commença-t-il à demi bafouillant, si vous étiez un homme, madame, je vous dirais en pleine figure...

Son bras retomba, il jeta un coup d'œil égaré autour de lui et vit entrer Mrs Pond, animée par la joie que lui causait cette scène.

— Mr Black vous parle de votre boy, je vois, commença-t-elle mielleusement.

— Et de votre boy aussi! dit Mr Black.

— Oh moi! Si j'avais un mari, s'écria Mrs Pond en prenant l'air d'une pauvre femme sans défense, Février aurait été mis au pas depuis longtemps.

Mr Black, suivi de Mrs Pond, traversa rapidement la cour pleine d'ombres et gagna la chambre de Charlie toujours plongée dans le noir. La musique atteignait un paroxysme. Quand Mr Black cria : « Sortez de là, sales moricauds! » le bruit s'arrêta, la porte s'ouvrit et une demi-douzaine de formes noires se glissèrent dans l'obscurité et disparurent. Dans la bousculade Mr Black saisit deux bras : Charlie et sa propre bonne, Thérésa. Il laissa partir la jeune fille qui courut rejoindre ses amis mais poussa Charlie contre le mur :

— Qu'est-ce que ça signifie tout ce bruit quand je vous l'ai défendu? rugit-il.

Charlie, le coude levé pour protéger sa tête, dit :

— Pardon, baas, pardon, pardon!

« Pardon! » Mr Black, tout en maintenant fermement Charlie par l'épaule leva l'autre main pour le frapper. Charlie cacha brusquement sa figure sous son bras. Le poing de Mr Black, au lieu d'une joue, rencontra un bras qui se levait, ce qui lui fit perdre l'équilibre. « Comment oses-tu me frapper? » hurla-t-il furieux, en se précipitant à la poursuite de Charlie, mais le domestique avait bondi par-dessus les boîtes à ordures et s'était enfui dans l'allée.

Mr Black lui cria encore quelques injures puis se retourna et dit avec indignation à Mrs Pond :

— Vous avez vu ça? Il m'a frappé!

— Pour être plus exact, dit Martha, le souffle court, il ne vous a pas frappé.

— Quoi! vous prenez le parti de ce moricaud? cria Mr Black. Il était stupéfait.

— Ce n'est pas une question de parti, dit Martha. J'étais là et j'ai vu ce qui s'est passé.

— Voilà où l'on en est arrivé poursuivit Mr Black. Avec ce Gouvernement qui les pourrit...

— Je ne sais pas combien de fois j'ai vu les domestiques recevoir des coups depuis que je suis ici, rétorqua Martha avec colère. Si une loi punit cela d'amende c'est une loi remarquablement inopérante.

— Eh bien! je vais chercher la police, cria Mr Black en se précipitant chez lui.

— Ne vous conduisez pas comme un enfant, dit Martha qui rentrait chez elle en pleurant de rage.

En arrivant dans le salon elle y trouva Charlie qui jetait des coups d'œil terrifiés vers la véranda dans la crainte de voir apparaître Mr Black et Mrs Pond.

— Madame, dit-il, madame, je ne l'ai pas touché!

— Mais non, bien sûr que non! dit Martha. Elle s'étonna de se sentir irritée contre Charlie. Vraiment était-il indispensable de faire tout ce bruit et de provoquer toutes ces histoires?

— Mais, madame...

— Oh bon, très bien, fit-elle avec mauvaise humeur. Très bien. Mais tu n'as pas le droit de... qui étaient tous ces gens?

— Mes amis.

— D'où venaient-ils?

Il se taisait.

— Avaient-ils des permis pour sortir le soir?

Il détourna les yeux, gêné.

— Enfin, dit-elle exaspérée, si la loi dit que vous devez avoir des permis, au nom du ciel!...

Toute l'attitude de Charlie avait changé; quelques instants auparavant c'était un gosse impuissant; c'était maintenant un jeune homme renfermé; cette blanche était comme les autres.

— Oui, madame, dit-il avec soumission.

On entendit de grosses voix au-dehors et Charlie recula.

— La police! s'écria-t-il terrorisé.

— Mais non, c'est ridicule! fit Martha. Cependant en regardant à l'extérieur elle vit un policier blanc; Charlie s'enfuit à toutes jambes et elle entendit claquer la porte du fond.

Le policier entra, tout seul.

— A ce qu'on me dit, il y a eu un petit incident.

— Rien du tout, dit Martha.

— Un locataire d'un pavillon voisin affirme avoir été frappé par votre domestique.

— Ce n'est pas vrai, j'ai tout vu.

Le policier la regarda indécis et dit :

— Eh bien! voilà qui complique un peu l'affaire, n'est-ce pas?

Au bout d'un instant, il dit :

— Je reviens dans un moment, et sortit.

Martha le vit s'adresser à Mr Black sur le pas de sa porte. Le policier réapparut bientôt.

— Devant votre attitude la plainte a été retirée, dit-il.

— C'est bien le moins. Je n'ai jamais rien vu de plus bête!

— Voyons, madame, il y a eu du grabuge et ils se sont tous enfuis, ils devaient bien avoir quelque chose sur la conscience, sans doute n'avaient-ils pas de permis. En outre, ils ne doivent pas recevoir de femmes dans leurs chambres.

— La femme était la propre nurse de Mr Black.

— Il dit que la jeune fille doit théoriquement dormir dans la « réserve » chez son père.

— Je regrette que Mr Black se désintéresse du sort de sa domestique au point de ne pas savoir qu'elle couche ici. Comment peut-on exiger d'une enfant de cet âge qu'elle soit ici tous le matins à sept heures après avoir fait huit kilomètres à pied et qu'elle reparte à sept heures du soir pour refaire ce trajet?

Le policier la regarda fixement :

— Beaucoup le font, dit-il. Ce n'est pas la même chose pour eux que pour nous. D'ailleurs, c'est la loi.

— La loi! s'écria Martha d'un ton amer.

Une fois de plus le policier parut hésiter. C'était un brave garçon; des cas de ce genre se présentaient constamment et il essayait d'arranger les choses à l'amiable. Malgré l'air hostile de Martha il se décida à employer sa tactique habituelle.

— Le mieux, je crois, dit-il, est de laisser tomber l'affaire. De toute façon nous ne les rattraperons jamais maintenant; ils ont déjà fait des kilomètres. Et Mr Black a retiré sa plainte. Parlez à votre boy et dites-lui de faire attention.

— Et qu'allez-vous faire au sujet de la nurse? Les Black trouvent commode qu'elle attende leur retour quand ils sortent le soir, alors ils ne cherchent pas à savoir la vérité. C'est une honte pour une fille si jeune de devoir partager une chambre avec des hommes.

— Ce n'est pas bien, pas bien du tout, dit le policier. J'en toucherai un mot à Mr Black.

Et il prit congé, poliment.

Cette nuit-là Martha se détendit en écrivant à l'une de ses amies en Angleterre une longue lettre pleine d'expressions comme « état-policier », « despotisme » et « fascisme ».

Charlie avait maintenant accepté Martha comme alliée. Un jour, pendant qu'il la servait à table, il remarqua :

— Cette Thérésa est très gentille, madame.

— Très gentille, dit Martha.

— Thérésa dit, peut-être madame lui donnera une robe?

— Je verrai ce que je pourrai trouver, répondit Martha après un silence.

Le lendemain matin, Martha et Philip essayaient comme d'habitude

de dormir malgré l'agitation bruyante de Charlie quand ils entendirent le fracas d'un objet qui se brisait.

— Au diable l'animal! s'écria Philip qui se retourna en tirant les couvertures par-dessus ses oreilles.

— Avec un peu de chance il aura démoli le tableau, dit Martha.

Elle mit une robe de chambre et alla voir. Sur le plancher gisaient les fragments de son vase favori, le vase en porcelaine blanche qu'elle avait emporté d'Angleterre. Charlie était penché au-dessus des morceaux.

— Pardon, madame, dit-il avec une contrition joyeuse.

Or ce vase avait été placé sur une étagère fixée au-dessus de la tête de Charlie ; parvenir à le casser, c'était une véritable acrobatie... Martha rassembla tout son courage. Après tout ce n'était qu'un vase. Charlie leva la tête et dit vivement, avec un regret sincère :

— Pardon, madame, vraiment, vraiment, pardon, madame!

Puis il ajouta pour la rassurer :

— Mais le tableau est toujours bien.

Quelques instants plus tard Martha vint demander à Charlie la raison du retard du petit déjeuner et le retrouva planté devant le tableau.

— Très beau tableau, dit-il en quittant la pièce à contre-cœur. Six beaux bœufs. Six bœufs dans un seul tableau!

Le ménage était fini. Martha décida de faire un gâteau. Charlie remplit de bois le vieux four démodé. On était au milieu de la matinée. Laissant chauffer le four, Charlie partit dans la cour en sifflotant. Martha, debout à sa fenêtre, pétrissait la pâte et regardait la cour.

Charlie sortit de sa chambre, s'assit sur une grosse bûche sous un arbre, allongea les jambes et installa un petit miroir en équilibre sur ses genoux. Il prit un large peigne de métal et commença à travailler ses épais cheveux pour essayer de les aplatir comme ceux des Blancs.

Bientôt Thérésa sortit avec une large bassine pleine de linge. Elle portait la robe que Martha lui avait donnée. C'était une vieille robe noire qui lui battait les mollets, elle était retenue à la taille par une large ceinture de coton imprimé. Ainsi arrangée, la robe pendait en plis sans forme et semblait démodée.

Charlie parut ignorer la présence de Thérésa. Puis sa pose de Narcisse attentif se changea en une longue et immobile inspection ; il se pencha presque à toucher le miroir qu'il commença à balancer doucement entre ses genoux, de façon à renvoyer les rayons du soleil d'abord dans les branches au-dessus de lui puis par-dessus la poussière de la cour jusqu'aux pieds de la jeune fille. Les rayons remontèrent le long de son corps, hésitèrent autour d'elle comme des papillons et finalement se fixèrent sur son visage. Thérésa restait sans remuer, les yeux fermés, le reflet du soleil taquinant ses paupières. Puis elle ouvrit les yeux et poussa une exclamation indignée : « Hé là! »

Puis elle courut à la haie, y cueillit la fleur écarlate d'un hibiscus et revint suspendre son linge, la fleur entre ses lèvres à demi écartées.

Charlie se leva, les bras derrière le dos, et commença une espèce de danse, les pieds traînant dans la poussière lumineuse parmi les feuilles mortes et les copeaux de bois. Le matin était clair et piquant, le ciel bleu et frais comme la mer. Cette scène émut profondément Martha.

Toujours dansant, Charlie laissa tomber ses bras, se retourna et des mains et des pieds il commença de battre la mesure. Un pas en avant, un balancé, une pose : il s'approchait lentement du milieu de la cour et paraissait avoir oublié l'existence de Thérésa.

La jeune fille jeta un regard inquiet derrière elle, puis courut jusqu'à Charlie. Tous deux, sains et saufs, à l'abri derrière la haie regardèrent comme des coupables s'il n'y avait pas d'espions. Ils virent Martha, près de son rideau. Mais c'était une amie, n'avait-elle pas sauvé Charlie de la police ? D'ailleurs elle disparut immédiatement.

Cachée derrière le rideau Martha vit le couple se faire face en souriant. Puis la jeune fille secoua la tête et se retourna. Elle arracha une deuxième fleur à la haie, la mit entre ses lèvres et commença à faire lentement onduler sa taille, en jetant par-dessus son épaule des regards aguichants à Charlie qui l'observait avec un large sourire. Il la suivit avec la démarche assurée du vainqueur quand elle entra la première dans la chambre. La porte se ferma.

Martha était furieuse.

— Philip, dit-elle avec énergie cette nuit-là, il faut que nous fassions quelque chose.

— Quoi ? rétorqua Philip pratique. Martha ne trouva pas de réponse sensée. Philip lui fit un exposé des difficultés que rencontrent les peuplades indigènes d'Afrique écartelées entre les habitudes des sociétés tribales et celles des sociétés industrialisées modernes. Le problème, naturellement, devait être pris à la racine.

— Mais en attendant, Philip, il peut arriver quelque chose à Thérésa et elle n'a pas plus de quinze ans, si elle les a...

Philip paraissait un peu étourdi en descendant de considérations générales au cas de Thérésa : les femmes sont incapables de s'élever au-dessus des questions de personne. Il dit, plutôt sèchement :

— Mais, ma chérie, dans les périodes de transition à quoi pensez-vous qu'on puisse s'attendre ?

Ce à quoi il fallait s'attendre survint en effet et très vite. Une vague de commérages et d'indignation ondula d'un bout à l'autre du 138 Cecil John Rhodes Vista. Il était arrivé un ennui à la Thérésa de Mrs Black ; ces filles n'avaient aucune moralité, c'étaient de vraies sauvages ; de plus Thérésa était une voleuse. Elle portait des vêtements qui ne lui avaient pas été donnés par sa maîtresse. Martha fit une visite à Mrs Black pour lui déclarer qu'elle, Martha, avait donné plusieurs robes à Thérésa. Mais l'atmosphère n'en fut pas éclaircie. Personne ne se souciait de savoir jusqu'à quel point Thérésa avait été corrompue ni par qui.

Cependant Mrs Black ne congédia pas Thérésa ; cette jeune personne

sans moralité continuait de s'occuper des enfants avec sa compétence et sa bonne humeur habituelles, laissant à Mrs Black le temps de cancaner et de prendre le thé.

C'est ainsi que Martha, qui avait déjà tiré des plans pour prendre Thérésa chez elle quand elle aurait été renvoyée, s'aperçut que nul sauvetage n'était nécessaire. De temps à autre Mrs Black débordait de reproches à l'égard de sa servante et faisait des sermons sur le péché. Thérésa pleurait, les poings dans les yeux. Cinq minutes plus tard elle aidait Mrs Black à donner son bain au bébé ou flirtait avec Charlie dans la cour.

C'était le responsable du scandale qui paraissait le moins inquiet. Les jours passaient, et Martha dit à Charlie :

— Que vas-tu faire maintenant ?

— Madame ? Charlie ne savait vraiment pas ce qu'elle voulait dire.

— Au sujet de Thérésa, dit Martha sévèrement.

— Thérésa, elle va avoir un bébé, dit Charlie en essayant de prendre l'air contrit, mais sans parvenir à cacher sa fierté.

Martha tapa du pied et s'écria :

— Charlie, il n'y a pas de quoi être content.

— Madame ! dit Charlie qui semblait réprouver sa colère.

— Tout le monde se paye du bon temps. La seule personne à laquelle personne ne pense, c'est le bébé. Thérésa ne peut-elle aller vivre avec son père ?

La figure de Charlie s'assombrit.

— Le père de Thérésa, lui très mauvais. Thérésa doit travailler, gagner de l'argent.

— Écoute-moi, Charlie. Tâche d'être raisonnable. Qu'est-ce qui arrive aux filles comme Thérésa quand elles ont un bébé ? Où vivent-elles ?

Il haussa les épaules, ce qui signifiait : « Elles vivent comme elles peuvent. » Puis brusquement il ajouta :

— La nurse de la maison à côté, elle a son bébé, elle travaille.

— Où est son bébé ?

Charlie donna un coup de tête en direction du quartier des domestiques de la maison voisine.

— Est-ce que le baas sait qu'elle a son bébé là ?

Il détourna les yeux, gêné.

— Bon, et qu'est-ce qui arrivera quand la police le trouvera ?

Il la regarda fixement et elle comprit.

— Et qui est le père de ce bébé ?

Il détourna les yeux ; il y eut un silence plein de gêne, puis il se remit à balayer la véranda à coups de balai rapides.

— Charlie ! s'écria Martha offensée. Tu dois épouser Thérésa. Tu ne peux pas continuer à te conduire comme ça.

— J'ai une femme dans mon kraal, répondit-il.

— Eh bien ! il n'y a rien qui t'empêche d'avoir deux femmes.

Charlie fit remarquer qu'il n'avait pas encore fini de payer sa première femme.

Martha réfléchit quelques instants.

— Thérésa est chrétienne, n'est-ce pas ? Elle a été élevée à la mission.

Charlie haussa les épaules.

— Si tu épouses Thérésa à la façon des chrétiens tu n'as pas besoin de payer de lobola.

— Les chrétiens ils sont pour une seule femme et le père de Thérésa il veut la lobola.

— Quelle lobola le père de Thérésa veut-il pour elle ?

— Une grande. Il veut dix bœufs.

— Quelle idiotie ! s'écria Martha avec vigueur. Où croit-il que tu vas trouver du bétail pendant que tu travailles en ville. Et où les mettrait-il ?

Cette réflexion parut agacer Charlie.

— Dans mon kraal, j'ai beau troupeau, remarqua-t-il. J'ai six beaux bœufs.

Il balaya quelque temps en silence.

— Le père de Thérésa, lui fou, lui vieux fou. Je lui ai dit : je dois donner trois bœufs cette année pour ma femme. Où je trouve dix bœufs pour Thérésa ?

Martha n'était pas du tout disposée à laisser tomber la question.

Elle eut une conversation avec Thérésa qui, dans un flot de larmes, dit : « Oui, elle voulait épouser Charlie, mais son père voulait trop de lobola. » Le problème pour elle était très simple, il ne s'agissait que de la lobola.

Martha demanda :

— Veux-tu que j'aille avec toi dans la réserve parler à ton père ?

Thérésa pencha timidement la tête, laissa glisser le long de ses joues les dernières grosses larmes brillantes qui allèrent s'étaler dans la poussière :

— Oui, madame, dit-elle avec gratitude.

Martha avisa Charlie qu'elle irait parler au vieil homme. A cette suggestion Charlie parut agité. « Je t'avancerai une partie de tes gages et tu peux payer pour Thérésa par mensualités », dit-elle. Il jeta un coup d'œil à sa belle chemise, à ses chaussettes bariolées et soupira. S'il devait passer des années à payer cinq shillings par mois pour Thérésa, — ce qui était tout ce qu'il pouvait se permettre — c'en était fini de sa vie de bourreau des cœurs.

Quand Martha raconta cette histoire à Philip, il fut pris d'une violente indignation. Voilà qui représentait en petit, dit-il, tout le problème de cette société. Le Gouvernement ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. D'abord en tolérant le système de la lobola il perpétuait le fétichisme à l'égard du bétail. Ensuite en ne prenant pas les dispositions

nécessaires pour permettre aux hommes de vivre en famille dans les villes, il rendait inévitable l'existence de prostituées comme Thérésa.

— Thérésa n'est pas une prostituée, s'écria Martha indignée. Ce n'est pas sa faute.

— Bien sûr ce n'est pas de sa faute. C'est ce que je dis. Mais elle deviendra une prostituée, c'est inévitable.

Quelques jours plus tard Martha vit Charlie qui regardait le grand tableau non plus cette fois avec une admiration révérente, mais avec une certaine nervosité. Quand elle entra il se remit rapidement à son travail mais Martha vit bien qu'il voulait lui dire quelque chose.

— Madame...

— Oui, qu'est-ce qu'il y a?

— Ce tableau coûte beaucoup d'argent?

— Je crois qu'il a dû en coûter beaucoup autrefois.

— Les bœufs coûtent beaucoup d'argent, madame.

— En effet Charlie, c'est vrai.

— Si vous vendez ce tableau, combien?

— Mais ce tableau est à Mrs Skinner!

La déception lui fit courber le dos.

— Oui, madame, dit-il poliment et il se retourna.

— Mais attends, Charlie... Qu'est-ce que tu voulais faire du tableau?

— Ça fait rien, madame.

Il sortait.

— Arrête! Un instant! Pourquoi le voudrais-tu? Tu voudrais l'avoir, n'est-ce pas?

— Oh oui! s'écria-t-il et sa figure s'illumina de plaisir. Il joignit les mains, très fort, en regardant le tableau.

— Oh oui, oui, madame!

— Qu'est-ce que tu en ferais? Tu le mettrais dans ta chambre?

— Je le donne au père de Thérésa.

— Qu... oi? fit Martha. Je vois, dit-elle. Et puis après un silence elle répéta : « Je vois... » Elle regarda ce visage plein d'espoir, pensa à Mrs Skinner et dit brusquement, saisie d'une joie manifestement vengeresse :

— Je vais te le donner, Charlie!

— Oh, madame! cria Charlie.

Il fit même quelques petits pas de danse.

— Madame, merci, merci!

Elle était aussi contente que lui. Pendant un moment ils échangèrent des sourires d'allégresse.

— Je dirai à Mrs Skinner que je l'ai cassé, dit-elle.

Il s'approcha du tableau et posa doucement les mains sur le grand cadre sculpté.

— Fais attention de ne pas le casser avant de l'apporter à son père.

Il chancelait sous le poids en le décrochant.

— Attends! s'écria soudain Martha.

Se dominant, il attendit, poliment.

— Tu ne peux pas porter cet énorme tableau au quartier réservé, dit-elle. Nous irons en camion.

Lorsque Martha et Philip, cet après-midi-là, arrivèrent devant leur camion qui les attendait de l'autre côté de la grille, Thérésa et Charlie étaient déjà assis à l'arrière, le tableau soigneusement maintenu en équilibre sur leurs genoux. Les deux Blancs s'installèrent devant et Martha jeta un coup d'œil inquiet par la vitre ; elle dit à Philip :

— Faites attention, mon chéri, il ne faut pas trop secouer Thérésa...

Ils avancèrent le long des rues bordées d'arbres, traversèrent le quartier des affaires, puis celui des taudis où vivaient les métis, la zone des usines d'où s'échappait une fumée stagnante, enfin le cimetière où des anges et des croix blanches étincelaient à travers les arbres ; ils parcoururent huit kilomètres, la distance que Thérésa était censée faire à pied tous les matins et tous les soirs pour se rendre à son travail.

Ils allaient vite, soulevant des montagnes de poussière qui formaient derrière eux un nuage tourbillonnant et rouge ; une multitude de badauds indigènes, sacrant et jurant, fuyaient de tous côtés. Bientôt ils arrivèrent dans une partie de la ville qui ressemblait à une mauvaise copie des quartiers habités par les Blancs : des pâtés de petites maisons agglutinées étaient séparés par des rues poussiéreuses. C'étaient des cabanes de deux pièces, avec un toit de tôle ondulée que le soleil chauffait au rouge.

Une clôture de fil de fer coupait la route. Martha interrogea Charlie du regard ; il fallait s'arrêter. Philip rangea le camion contre la clôture, Charlie et Thérésa sautèrent à bas du véhicule. « Il faut marcher maintenant, madame », dit Charlie, confus. Tous les quatre passèrent par une brèche dans la barrière et ils se trouvèrent sur un paillasson d'herbe sale qui descendait vers des bâtisses élevées sur les bords d'une petite rivière.

Charlie partit en avant. Il portait le tableau sur les épaules et marchait courbé en deux. Ils avancèrent dans l'herbe qui sentait mauvais et que survolait une nuée de moustiques, ils parvinrent à une seconde étendue poussiéreuse où étaient disséminés des baraquements — non pas à vrai dire des baraquements, mais des cabanes, des huttes extraordinaires faites de tous les matériaux imaginables assemblés pêle-mêle : vieux sacs, bidons d'essence, boîtes de conserve, morceaux de tôle.

« Ici, madame », dit Charlie. Il poussa Thérésa en avant. Elle alla timidement jusqu'à un trou noir et ovale qui figurait une porte, se pencha à l'intérieur et dit quelques mots dans sa langue. Quelques instants plus tard un vieil homme en sortit en se courbant. Au fait, il n'était peut-être pas très vieux. Maigre et grand, avec une figure coléreuse et ridée, il sou-

leva ses paupières lourdes et dévisagea Martha et Philip. Pour Charlie il eut un long regard méprisant puis lui tourna le dos. Il portait un vieux pantalon kaki, un gilet de flanelle qui laissait à nu ses longs bras musclés.

Charlie s'avança alors avec le tableau qu'il appuya doucement sur le montant de fer de la cabane. Son geste signifiait : « Et voilà, c'est pour vous, et c'est tout ce que vous aurez de moi. » Les farouches bœufs des Highlands parurent perdre un peu de leur taille. Dans ce cadre, le tableau ne paraissait plus si imposant. Les bœufs efflanqués avaient même l'air plutôt ridicules dans leur coucher de soleil mouillé avec leurs yeux qui vous fixaient d'un air de défi. Le vieillard regarda le tableau puis, irrité, s'adressa à Thérésa. Celle-ci parut avoir peur, puis s'avança et dénoua une petite poche de toile qu'elle portait à la taille, dans les plis de sa jupe. Elle donna à son père quelques piécettes de monnaie — trois shillings en tout. Le vieil homme prit l'argent en le secouant sarcastiquement dans sa main avant de le faire glisser dans sa poche. Après quoi il cracha dans la poussière.

Thérésa se mit à pleurer et se réfugia près de Charlie.

Le vieil homme avança la main et toucha le cadre, il passa ses doigts sur les reliefs du bois ; il frappa doucement le verre du revers de sa main. Ensuite il essaya de soulever le tableau mais il était trop lourd pour lui et il le laissa retomber dans la poussière. Il se redressa lentement, les mains tremblantes et commença de parler. Sa voix changea, devint triste et désespérée. Il continuait à regarder le tableau ou plutôt le bétail...

Le vieux racontait comment il avait conquis sa seconde femme, la mère de Thérésa. Il parla du long temps qu'il avait consacré à faire sa cour, et raconta comment le mariage avait été arrangé après échanges de maints cadeaux ; il dépeignit le choix du bétail. Il regardait le troupeau des Highlands et voyait d'autres bœufs.

En parlant aux deux jeunes gens, il leur rappelait le temps où toute action avait un rite et une signification ; il leur demandait de comparer leur conduite impudente et la dignité de son propre mariage.

De la nostalgie il passa bientôt à la fureur. Après un regard haineux au jeune couple il cracha et rentra dans sa hutte. Charlie s'empara du tableau pour le montrer au vieux qui le congédia sèchement et reprit sa posture d'éternelle attente. Le tableau était toujours appuyé contre la porte.

— Allons-nous le remporter à la maison ? demanda Martha.

— Il le vendra bien, allez, quand il aura besoin d'argent, dit Philip.

Martha était très dépitée. Thérésa et Charlie se tenaient les mains debout l'un contre l'autre et regardaient les Blancs avec embarras. Philip répondit à la pensée de Martha en disant avec une brusquerie qui trahissait sa propre gêne :

— Eh bien le voilà, votre mariage.

— Il veut plus Thérésa maintenant, déclara Charlie. Il dit que Thérésa peut s'en aller. Lui pas vouloir Thérésa.

Le vieillard était toujours assis, absolument immobile. Il y avait des mouches au coin de ses yeux ; il ne leva pas la main pour les chasser.

Charlie et Thérésa sourirent encore et dirent : « Au revoir. Merci, madame ; merci, baas » et ils s'en allèrent lentement à travers la poussière entre les taudis.

Le lendemain, tout se retrouva dans l'ordre accoutumé — Thérésa au travail chez Mrs Black et Charlie en train de siffler dans l'appartement.

A peu de temps de là, par une espèce de miracle, Martha découvrit une maison qui paraissait acceptable à environ onze kilomètres du centre de la ville, dans une banlieue en plein développement et l'acheta. Mrs Skinner ne devait pas rentrer avant deux semaines mais il était plus commode pour les Giles de déménager immédiatement. Le problème c'était Charlie. Que ferait-il pendant ce temps-là ? Il déclara qu'il irait chez lui, dans sa famille. Il avait entendu dire que sa première femme avait eu un nouveau bébé et il voulait le voir.

« Alors je vais te payer tes gages maintenant. » Elle le paya en ajoutant une gratification de dix shillings. Ce fut un moment pénible. Cet homme avait travaillé pendant plus de deux mois, chez eux, partagé leur intimité — et voici qu'il s'en allait ; c'était fini.

— Peut-être viendras-tu travailler pour moi quand tu reviendras de chez toi, dit Martha.

— Oh oui, madame ! répondit Charlie avec satisfaction, Mrs Skinner très méchante, pas bonne, pas comme vous...

Il fit une grimace comique et rit.

— Je vais te donner notre adresse.

Martha l'écrivit sur un bout de papier. Charlie le plia et le rangea soigneusement dans une enveloppe qui contenait un laissez-passer officiel, une lettre de Martha déclarant qu'il s'en allait dans sa famille et une autre lettre qu'il avait réclamée donnant la liste des divers vêtements que Philip lui avait donnés ; autrement, avait-il expliqué, la police l'arrêterait et l'accuserait de les avoir volés.

— Au revoir, madame, dit Charlie. Il alla acheter avec les dix shillings une nouvelle chemise pour lui et des bonbons pour Thérésa. Il était triste de quitter Thérésa, mais il envisageait avec plaisir de connaître son dernier enfant et de revoir sa femme ; il espérait arriver chez lui après une semaine de marche, peut-être plus tôt s'il pouvait trouver un camion pour le ramasser en route.

Mais il n'en alla pas ainsi.

Mrs Skinner rentra plus tôt qu'il n'était prévu. Elle trouva l'appartement fermé et la clé chez Mrs Black. Tout était très propre et en ordre — mais où était son tableau préféré ? Tout d'abord elle ne vit que le

carré plus clair sur le mur aux couleurs passées ; puis elle pensa à Charlie. Où était-il ? Aucun signe de lui. Elle revint à l'appartement et trouva la lettre laissée par Martha avec huit livres pour le tableau « que j'ai malheureusement cassé ». Mrs Skinner pensa qu'elle n'aurait pas obtenu dix shillings de ce tableau si elle avait essayé de le vendre puis l'expression « valeur sentimentale » lui vint à l'esprit et elle devint furieuse. Où était Charlie ? En regardant autour d'elle, elle voyait que divers objets manquaient. Où était son vase de terre cuite jaune ? Où était le marteau de porte en bois avec l'inscription *Bienvenue aux amis* ?

Folle de rage Mrs Skinner partit à la recherche de Thérésa. Elle découvrit, accoutré comme un pacha dans ses habits neufs, Charlie, qui était venu dire au revoir à Thérésa avant de partir. Elle se précipita sur lui et le traîna par le bras jusqu'à l'appartement. « Où est mon tableau ? » demanda-t-elle.

Charlie déclara d'abord qu'il ne savait rien du tableau. Puis il dit que Martha le lui avait donné. Mrs Skinner lui lâcha le bras et le regarda, l'œil fixe. Ensuite elle demanda : « Qu'est-ce que tu as fait de mon vase jaune ? Où est mon marteau de porte ? »

Charlie dit qu'il ne les avait pas vus. Finalement Mrs Skinner alla chercher la police. La police trouva les objets manquants dans le ballot de Charlie. Normalement Mrs Skinner l'aurait giflé et lui aurait infligé une amende de cinq shillings. Mais il y avait cette histoire de tableau. Elle dit à la police de l'emmener.

Un matin Martha se trouvait devant un magasin de meubles à la recherche d'une table pour sa nouvelle maison lorsqu'elle vit les passants se retourner avec curiosité. Nulle excitation, nulle surprise — ces gens regardaient un spectacle banal.

Une cinquantaine d'indigènes passaient deux par deux, sans se presser. Martha vit un policier noir à la tête de la procession et un autre à la queue. Les indigènes étaient attachés deux par deux avec des menottes ! Mais ils étaient très gais, bavardaient entre eux et même avec leurs gardiens.

Derrière les policiers, suivait un groupe de femmes et d'enfants. Martha, toute à l'idée de sa table ne prêtait qu'une attention distraite au défilé ; les prisonniers s'étaient déjà éloignés lorsqu'elle se dit soudain : « Mon Dieu ! Mais cet homme ressemble à Charlie... et cette fille derrière, avec ses longues jambes en fuseaux, elle a quelque chose de Thérésa... » Déjà la jeune fille avait disparu au coin d'une rue. Durant quelques secondes Martha pensa : « Peut-être devrais-je les suivre pour tirer la chose au clair ? » Mais elle ajouta : « C'est absurde, cela ne peut pas être Charlie, il doit être chez lui à présent... » Et elle entra dans le magasin, espérant enfin trouver « sa » table.

DORIS LESSING

(TRADUCTION DANIÈLE CLÉMENT)

L'ABBÉ DE VÉRI

ET SON JOURNAL

par le DUC DE CASTRIES

ON n'écrit pas impunément son journal pendant un demi-siècle ; quelque soin que l'on ait pris de choisir et d'embellir, on se peint tel que l'on a été en même temps que l'on donne une image du temps où l'on a vécu. Quand, de surcroît, on n'est pas le premier esprit venu et qu'on a eu la chance, en naissant dans un siècle chargé d'événements, de s'y trouver aux premières places pour en juger, on peut espérer, sans se bercer d'illusions, qu'un journal minutieusement tenu fournisse un témoignage auquel la postérité ne restera pas insensible.

Telle devait être l'opinion de l'abbé de Véri, qui, au plus fort de la période révolutionnaire, hésita longuement à détruire le document qui s'enrichissait depuis trente années. Mais sa découverte pouvait lui coûter la tête et il ne l'ignorait pas ; aussi mura-t-il les cahiers qui relataient sa vie dans une cheminée avignonnaise ; il était grand temps ; déjà les jacobins enfonçaient la porte et l'abbé de Véri était conduit dans les cachots. Thermidor le sauva et lui rendit la liberté.

Après bien des atermoiements, l'abbé démura sa cheminée ; les rats l'avaient fréquentée et manifesté leur goût pour le papier sinon pour l'encre des mémoires ; ils avaient dévoré des passages importants, effrangé quelques cahiers, mais l'essentiel était sauf et pendant les cinq années qu'il vécut encore l'abbé de Véri put continuer à écrire et mettre la dernière main à son énorme manuscrit.

Celui-ci se composait de deux cent soixante-dix-sept cahiers[1] *d'épaisseur variable, dans lesquels l'auteur a relaté les événements tels qu'il les vit de 1757 à 1799 ; à partir de 1775 le journal a été écrit presque quotidiennement et il traite de tous les événements intéressant l'histoire de la France et du monde.*

Afin d'apprécier les conditions où s'est trouvé l'abbé de Véri pour peindre et juger son temps, il convient de relater brièvement sa carrière et de dessiner son visage tel qu'il ressort des témoignages de ses contemporains et de celui qu'il apporte.

Dans une note du lieutenant Bonaparte, publiée par Frédéric Masson, on peut lire : Madame de Maurepas qui gouvernait M. de Maurepas était gouvernée par M. de Véri, auditeur de Rote à Rome ; M. de Véri était économiste et ami de Turgot, et il le fit choisir pour occuper une place dans le ministère. *Le futur empereur connaissait bien son temps et ces quelques lignes fixent les points essentiels de l'existence de l'abbé de Véri.*

Celui-ci appartenait à une famille florentine qui s'était fixée dans le Comtat-Venaissin ; il était né à Séguret, au diocèse de Vaison-la-Romaine, en 1724, de Louis de Véri et de Jeanne de Crillon, arrière-petite-fille du compagnon d'armes d'Henri IV.

Ses parents lui firent suivre en Sorbonne les cours de théologie et il fut le condisciple de Loménie de Brienne et de Turgot dont il devint l'ami.

Une inclination, non payée de retour, de Turgot pour la future madame Helvé-

1. Une quarantaine de ces cahiers est perdue.

tus détourna celui-ci du sacerdoce ; Véri, au contraire, n'eut jamais de regrets d'une vocation qui assurait en même temps sa carrière ; quand il eut vingt et un ans, son oncle Crillon, archevêque de Narbonne le nomma chanoine de sa cathédrale alors qu'il n'était encore que diacre ; la même année, le diocèse d'Embrun le délégua à l'Assemblée générale du Clergé ; il y fit la connaissance de M. de Maupeou, premier président du Parlement de Paris et père du futur ministre de Louis XV ; Maupeou fit obtenir à Véri la commende de l'abbaye de Saint-Satur en Berri, au pied de la colline de Sancerre ; aussi, quand Véri fut ordonné prêtre en 1749, se trouva-t-il appartenir au diocèse de Bourges, dont l'archevêque, le cardinal de La Rochefoucauld, le choisit incontinent comme grand vicaire.

Pour la suite de la vie de Véri, ce fut la circonstance déterminante ; le même mois que le jeune vicaire général, Bourges voyait arriver un disgracié illustre : le marquis de Maurepas, banni de la cour à la demande de madame de Pompadour qu'il avait offensée par ses moqueries.

Ce ministre, à qui l'Histoire réserva la fortune singulière de conduire les premiers pas politiques de Louis XVI comme il avait dirigé, un demi-siècle plus tôt, ceux de Louis XV, valait-il mieux que la réputation qu'on lui a faite? Pas plus frivole que son siècle, ayant une vue juste des réalités, empêché par la nature des inconstances amoureuses, il eût pu, s'il s'était guéri des défauts du courtisan, jouer un rôle plus efficace que celui d'être le titulaire des premières charges. Mais il tenait aux places et cet attachement portait atteinte à son caractère.

A Bourges, ce personnage éblouissait ; l'abbé de Véri devint vite son intime et celui de la marquise de Maurepas, fille du duc de la Vrillière.

Les premiers mois, Véri fut fasciné par ce ménage qui avait trente ans d'usage de la Cour ; il feuilleta « comme un dictionnaire » cette mine de souvenirs qui faisait suite à ceux du duc de Saint-Simon ; puis la situation évolua : ce furent les deux quinquagénaires qui se laissèrent séduire par le charme et la profondeur de vues du jeune vicaire général qui eût été en âge d'être leur fils. De ces contacts quotidiens, qui durèrent pendant les trois années où les Maurepas ne purent regagner Paris, naquit une amitié qui ne devait finir qu'avec la vie des intéressés ; de plus, Maurepas prit l'habitude, avant d'agir, de prendre conseil de l'abbé de Véri, qui se trouva ainsi d'emblée au cœur de la politique française à une époque où celle-ci régentait encore l'Europe.

En 1752, Maurepas fut autorisé à résider dans son château de Pontchartrain, aux portes de Versailles ; dès lors, Véri trouva Bourges ennuyeux et il se fit charger de missions ; envoyé en Italie, il s'y lia avec l'abbé de Bernis qui représentait la France auprès de la Sérénissime République.

En 1756, Bernis fut appelé au Ministère des Affaires étrangères ; Maurepas, qui a repris du crédit, insiste pour que Véri, qui voyage alors en Allemagne et en Autriche, revienne à Versailles pour y obtenir un poste diplomatique. Véri ne presse point assez et, quand il arrive, l'archevêque de Bourges, son protecteur, vient de mourir ; Véri note, sans amertume, que cette disparition diminua soudain les bonnes grâces que Bernis lui avait témoignées jusqu'alors.

Il est de fait que ni Maurepas, ni son beau-frère le duc de Nivernais, ne purent soutirer à Bernis l'ambassade qui aurait si parfaitement convenu aux capacités de Véri.

On ne se défait pas toujours facilement des bons offices de ses protecteurs : les intrigues nouées en faveur de Véri obtinrent un résultat, mais fort différent de celui qu'il souhaitait puisque Choiseul, succédant à Bernis, nomme l'abbé de Véri auditeur de Rote à Rome.

Pour ne pas contrister ses amis, Véri n'ose refuser ; quand il est installé à Rome, ceux-ci continuent à intriguer pour que lui soit donnée l'ambassade auprès du Saint-Siège ; par deux fois la manœuvre est près d'aboutir ; elle échoue enfin puisque le cardinal de Bernis est désigné et qu'en 1769 il abandonne son siège archiépiscopal d'Albi pour venir présenter au Pape ses lettres de créance.

Dès lors, Véri ne songe plus qu'à quitter Rome pour « venir jouir, sur le pavé de Paris, de la fortune, considérable en bénéfices que l'emploi de la Rote lui avait procurée ».

Titulaire de plus de deux cent mille livres de revenus (environ 50 millions d'aujourd'hui) Véri, âgé de quarante-huit ans, va enfin pouvoir suivre librement son goût de se mêler aux affaires. Les circonstances le servent : dix-huit mois après son installation définitive à Paris, Louis XV meurt, et Louis XVI désigne Maurepas pour le Ministère.

Aussitôt Maurepas appelle Véri et lui demande conseil ; Véri indique le nom de Turgot, un ami de jeunesse qui s'est depuis distingué à l'Intendance du Limousin ; on requiert Turgot qui arrive pour se voir confier le contrôle des Finances qu'occupait l'abbé Terray.

Mais les Maurepas sont surpris par les manières peu courtisanes de Turgot et ils regrettent vite de l'avoir fait venir de sa province.

Véri, qui sait la force de caractère et le génie économique de Turgot, intervient fréquemment pour défendre son protégé ; il le fait accepter par Maurepas : celui-ci, subjugué, l'impose au Roi, qui était lui-même réticent, car Turgot passait pour peu dévot.

Maurepas garde Véri auprès de lui comme conseil, mais en oubliant de lui offrir un ministère ; Véri ne l'aurait pas refusé, il ne s'en cache pas, mais insiste sur ce trait de son caractère qu'il acceptait les places mais ne les sollicitait pas. Il était assez philosophe pour penser qu'il est plus agréable de gouverner dans l'ombre qu'aux premiers rangs et qu'il n'est pas indispensable que le public sache le véritable nom de ceux qui le mènent ; les hommes s'usent vite quand ils se prodiguent et les sages sont ceux qui savent attendre leur heure, dût-elle ne jamais venir.

Pendant deux ans Véri joua dans la coulisse un rôle important. Mais montrer à Maurepas les qualités de Turgot, s'efforcer d'améliorer chaque jour les rapports entre les deux ministres, était une tâche aussi ingrate qu'elle était méritoire. Maurepas était suffisamment intelligent pour reconnaître les mérites de Turgot, mais il n'eut pas l'âme assez haute pour supporter l'écrasante supériorité de son Contrôleur des Finances ; aussi contribua-t-il à sa perte, et il le fit d'autant plus facilement que la franchise de Turgot avait vite déplu à Louis XVI.

En résignant ses fonctions, Turgot ne craignit pas de dire au Roi son sentiment ; en même temps qu'il lui jetait l'apostrophe fameuse : « N'oubliez jamais, Sire, que c'est la faiblesse qui a mis la tête de Charles Ier sur le billot », il stigmatisait les fautes de Maurepas et proposait au Roi l'abbé de Véri comme successeur de Malesherbes au ministère de la Maison du Roi.

Aucune recommandation ne pouvait être plus inopportune : non seulement Véri ne fut pas ministre, mais il en résulta un grand froid dans ses rapports avec Maurepas.

Véri avait assez d'expérience pour savoir que s'il convient parfois de se garder de ses amis, on ne peut cependant s'offrir toujours le luxe de s'en faire des ennemis. Il continua donc à évoluer dans les milieux du gouvernement et il s'y fit apprécier de telle manière qu'il reçut pendant les années qui suivirent les confidences des gens en place et il les nota sitôt qu'il les avait recueillies.

A cette modération il dut de regagner la faveur de Louis XVI qui, à défaut d'un ministère, lui confia l'organisation des Assemblées provinciales et le gratifia de nouvelles abbayes.

Immensément riche, libre de son temps, Véri connut d'agréables années, au cours desquelles il put, tout en tenant son journal chaque jour, se livrer à ses goûts littéraires et composer plusieurs traités (restés pour la plupart inédits), où se révèlent la clarté de son esprit, l'étendue de ses connaissances et la justesse générale de ses vues.

La Révolution bouleversa cette vie si bien organisée ; privé de ses abbayes, l'abbé

de Véri, pour éviter la misère, décida de cultiver ses terres ; il regagna la province qui l'avait vu naître et vint s'établir à Avignon en 1790.

Hormis l'aventure, commune à ce temps, que nous avons relatée au début et qui faillit détruire ses écrits, l'abbé de Véri connut une fin de vie paisible et il s'éteignit en 1799, *président de la Société des Philanthropes du Vaucluse.*

Son Journal, œuvre importante par tous les renseignements de première main qu'il fournit resta inédit, mais son existence ne fut pas ignorée : le premier, Michelet y fit allusion ; le marquis de Ségur en eut connaissance et en tira maints renseignements pour son livre Au Couchant de la Monarchie.

A la mort de M. de Ségur, l'historien Pierre de Nolhac exprima le regret que le document original n'ait pas été livré au public.

Le baron de Witte qui détenait le Journal de Véri *par héritage se rendit d'autant plus volontiers aux désirs de Pierre de Nolhac qu'il avait ainsi l'occasion de satisfaire un des ses amis les plus chers ; il assuma le travail considérable de faire transcrire lisiblement ce manuscrit, qui comprend plus de cinq mille pages de format « ministre », surchargées de renvois et de ratures.*

Puis M. de Witte, ayant recherché tous les éclaircissements convenables pour en faire des notes substantielles, entreprit l'édition intégrale du Journal de Véri, *en se bornant à supprimer quelques redites inévitables dans une œuvre de cette ampleur.*

Deux volumes, préfacés par Pierre de Nolhac, parurent chez Tallandier en 1928 *et* 1930. *Les souvenirs de l'année* 1778 *avaient été donnés en primeur à* la Revue de Paris *qui les publia le* 15 *décembre* 1929.

Dans un avant-propos qui épuise le sujet, M. de Witte traçait de l'abbé de Véri un admirable portrait qui mériterait d'être cité en entier car il établit de manière définitive la personnalité du mémorialiste, témoin lucide des catastrophes qui se préparaient, bien qu'il ait donné souvent dans les poncifs que Rousseau avait mis à la mode après que l'abbé de Saint-Pierre en eût eu l'illumination.

La mort interrompit malheureusement le travail d'érudition commencé par M. de Witte et prévu avec une étendue qui n'est plus en rapport avec les conditions actuelles de l'édition.

Si l'on songe que les quatre-vingts premiers cahiers conservés du Journal de Véri *(dont beaucoup sont abrégés et d'autres incomplets) ont déjà fourni deux volumes in-octavo de cinq cents pages chacun, on comprendra qu'il ne soit plus possible d'envisager la publication complète du document.*

D'autre part il convient d'ajouter qu'à partir de 1790 *le* Journal, *bien que relatant tous les événements, n'est plus un document de première main : il utilise le plus souvent des informations tirées de gazettes ou d'on-dit : les seuls détails originaux n'auraient de l'intérêt que pour une histoire du Comtat-Venaissin pendant la Révolution.*

Au contraire la partie inédite qui va de 1781 *à* 1790 *est fort riche et mérite que l'on y fasse un choix.*

En autorisant la publication que nous présentons aujourd'hui, la marquise de Bryas, fille unique de M. de Witte, complète l'œuvre commencée par son père et les historiens ne pourront que se réjouir de sa décision. CASTRIES

JOURNAL DE L'ABBÉ DE VÉRI

PORTRAIT DE LOUIS XVI.

Ce curieux portrait de Louis XVI se trouve dans le journal inédit de l'abbé de Véri en date du 15 *octobre* 1782. *L'abbé a noté les confidences que venait de lui faire M. de Miromesnil, garde des Sceaux, qui avait approché le Roi chaque jour pendant plusieurs années.*

Je n'ai jamais connu d'homme, me dit M. de Miromesnil, dont le fonds fût plus démenti par les apparences comme chez le Roi. Je sais que la contradiction avec soi-même se manifeste quelquefois chez tous les hommes. Quelques-uns sont faux et hypocrites. Ce n'est sûrement pas sur la fausseté qu'il peut exister le moindre soupçon à l'égard du Roi et cependant les apparences n'ont nul rapport à son intérieur. Son âme est bonne et compatissante ; on ne lui parle jamais de malheurs ou de blessures sans qu'on remarque sur sa physionomie un trait de sensibilité ; et cependant son ton est brusque, ses réponses sont souvent dures et son air n'a rien de sensible. Il est ferme et courageux dans tous les plans qu'il faut prendre dans le cabinet ; ses sentiments de crainte et de peur n'ont point de prise sur ses décisions ; et cependant, il ne résistera pas à sa femme, à ses frères, et à ses alentours même en les brusquant sur mille bagatelles auxquelles il ne voudrait pas céder. Il estime au fond les gens de mérite, moins peut-être qu'il ne méprise les mauvais sujets et cependant il parlera dans le public à ces derniers et ne dira rien aux autres. Il aime l'État, il aime le bien général pour l'État sans aucun retour sur lui-même ; il prend un intérêt de cœur aux événements publics ; et cependant il ne saura pas dire à propos un mot aux militaires de réputation, à de bons ambassadeurs, à des commandants de provinces et à des chefs qui se seront bien conduits dans des assemblées ou dans des tribunaux.

Je dois pourtant reconnaître que malgré cette maussaderie gauche qu'on a raison de lui reprocher, il m'a bien secondé pour l'enregistrement de l'édit du troisième vingtième (1). Je vis d'abord son bon cœur dans sa répugnance pour augmenter les impôts, et ensuite son bon sens dans la peine qu'il ressentait d'en demander au moment où, de tous côtés, on lui offrait généreusement des vaisseaux. Il ne voulut se décider qu'après un comité où je fus appelé. La fonction de M. Joly de Fleury (2) fut de nous en exposer la nécessité ce qui ne fut pas bien difficile et la décision en fut faite. La balle me vint alors pour faire enregistrer l'édit au Parlement. J'arrangeai mes discours, mes démarches en conséquence, mais je sentis que mes paroles les plus persuasives n'en vaudraient pas quelques-unes de celles qui sortiraient de la bouche du Roi. Je voulus m'en étayer et je lui persuadai de faire passer dans son cabinet le premier président du Parlement de Paris, à la première occasion qu'il viendrait à Versailles.

1. Le vingtième était un impôt sur le revenu égal à la vingtième partie de celui-ci soit 5 p. 100. Sous Louis XV les difficultés financières obligèrent à mettre en recouvrement un second vingtième soit 10 p. 100. Ce furent les protestations soulevées par cet impôt qui furent à l'origine des difficultés qui amenèrent la suppression des Parlements en 1771. Or après le départ de Necker en 1781 les difficultés de financement de la guerre d'Amérique obligèrent Joly de Fleury, nouveau contrôleur des Finances à prévoir un troisième vingtième soit 15 p. 100. Les Parlements s'insurgèrent et c'est à ces difficultés que Véri fait allusion.

2. Joly de Fleury, dont le père avait succédé à d'Aguesseau dans les fonctions de procureur général, était conseiller d'État pour le département des Finances depuis la démission de Necker ; il ne réussit pas dans cet emploi et y fut remplacé par Lefèvre d'Ormesson.

Je ne voulus pas le mander avec appareil ; et, un jour de dimanche qu'il devait s'y rendre, je lui dis de m'attendre dans la chambre du lever parce que, peut-être, j'y aurais besoin de sa présence. Lorsque le Roi fut passé dans son cabinet je vins simplement au premier président et je le priai de me suivre chez le Roi qui avait un mot à lui dire.

Le Roi joua parfaitement son rôle, et la peine qu'il sentait à lever un nouvel impôt étant sincère, il lui fut facile de la bien exprimer. Le premier président, attendri des sentiments qu'il lui montrait, répondit avec attendrissement, les mains jointes et la larme à l'œil, de son zèle et de celui du Parlement quand il lui rendrait compte des sentiments de bonté paternelle dont Sa Majesté était remplie. Nous fîmes bien tous les trois notre personnage, puisqu'il en est résulté que l'édit a passé comme nous l'avions arrangé.

BEAUMARCHAIS A SAINT-LAZARE

C'est devenu un exemple classique de l'inconscience des classes dirigeantes à la veille de la Révolution que de les représenter, riant de leurs tares, aux représentations des pièces de Beaumarchais. Le passage qui suit donne à penser que le gouvernement du roi Louis XVI s'était au contraire alarmé des hardiesses de Beaumarchais, mais que pour ne pas heurter de front l'opinion publique il avait cherché un biais (d'ailleurs assez vain), pour discréditer l'écrivain qu'il jugeait subversif.

25 *mars* 1785.

M. Caron de Beaumarchais, fils d'un horloger, est né avec les qualités qui font toujours jouer un rôle. Je ne puis pas fixer sa profession, puisqu'il a fait parler de lui dans toutes. Dans un procès qu'il eut devant le Parlement Maupeou [1] il fut avocat en faisant lui-même ses mémoires. On les lut avec avidité pour les tournures piquantes et gaies qu'il sut y donner. Il eut surtout ce talent de jeter un ridicule très plaisant sur quelques membres de ce tribunal dont il résulta un mépris général sur le corps entier. C'est à ce mépris dont Beaumarchais fut une principale source

1. Le Parlement Maupeou était le tribunal épuré par Maupeou en 1771 et on lui donnait ce nom par dérision. C'est au cours d'un procès qu'il eut avec les héritiers du banquier Pâris-Duverney que Beaumarchais présenta lui-même sa défense et rédigea son célèbre mémoire « contre les sieurs de Goëzman, Lablache et Marin d'Arnaud » (1774), où il livra à la risée de l'Europe le Parlement « Maupeou » ; cette affaire influença fortement l'opinion et c'est en partie à elle qu'est dû le rétablissement des anciens Parlements opéré par Maurepas et Miromesnil.

par ses mémoires que l'on peut attribuer en grande partie la réhabilitation du Parlement supprimé.

M. de Beaumarchais a fait ensuite des entreprises de commerce pour fournir les États-Unis pendant leur guerre avec l'Angleterre. Il sut s'y faire autoriser par le gouvernement. Il sut aussi s'introduire chez les ministres et se faire donner des commissions secrètes en Angleterre et en Allemagne. Il est intéressé dans plusieurs entreprises et nommément celle des pompes à feu qui doivent fournir de l'eau à tout Paris. Il s'est fait libraire par une édition considérable de toutes les œuvres de M. de Voltaire [1]. Il a fait plusieurs spéculations de terre et de mer. Il est auteur dramatique faisant pleurer par son drame d'*Eugénie* qui est très intéressant, et faisant rire par *le Barbier de Séville* et par le *Mariage de Figaro*, deux pièces d'une très grande gaieté. La dernière qui est récente n'a encore eu que soixante-treize représentations consécutives par la maladie de l'acteur principal qui en a interrompu la continuité. La salle a été remplie aux dernières comme aux premières représentations et le produit journalier a toujours été au niveau des pièces les plus courues.

Cette grande affluence des spectateurs n'était pas applaudie unanimement. L'auteur s'étant permis de publier les vices et les ridicules des classes les plus élevées ceux qui s'en sont offensés n'ont cessé de déclamer contre l'immoralité, l'indécence et le mauvais goût de plaisanterie de la pièce. Ces critiques ne sont pas sans fondement surtout pour le mauvais goût de certaines plaisanteries. Mais elles sont étouffées par la foule des traits d'esprit, par les vérités hardies que le public reconnaît justes, par une variété toujours piquante de situations inattendues, par un fonds inépuisable de gaieté et ensuite par un total qui soutient l'âme en bonne humeur pendant près de quatre heures consécutives sans qu'elle s'aperçoive de la durée du temps.

Quant à la morale et à l'indécence je la trouve au niveau et même plus décente que plusieurs pièces anciennes que l'on joue fréquemment. Si la comparaison peut justifier on doit être de l'avis de Beaumarchais qui, dans sa préface, justifie très bien par cet argument de comparaison. Mais, justifié ou non, il n'en aura pas moins toute sa vie des censeurs rigides, des détracteurs jaloux, et des amateurs qui le liront avec grand plaisir. Le sort de tout homme qui s'élève au-dessus de ses contemporains est d'être en butte à leur improbation.

Son tort est de la mériter par des traits d'insolence et par d'autres défauts qui se mêlent à l'exercice de ses talents. M. de Beaumarchais en a sa bonne part. On l'accuse d'effronterie non sans motif. Sa droiture n'est pas bien décidée. Son goût d'intrigue et d'agitation est susceptible de blâme. Des opérations de commerce et de librairie n'ont pas cette

1. C'est l'édition des œuvres de Voltaire connue sous le nom d' « édition de Kehl ».

bonne foi solide qui est la première base d'un négociant loyal. Sa morale personnelle ne peut pas être citée comme un modèle. Ses sarcasmes littéraires n'ont pas toujours la vérité pour base. Mais tous ces défauts ne font rien à ceux qui, comme moi, se bornent à la lecture de ses ouvrages et à la représentation de ses pièces.

Il sort aussi de sa plume des pièces fugitives, des plans de bienfaisance, des satires en plaisanterie dont quelques-unes sont de très mauvais goût. Son caractère d'effronterie y règne toujours. Une dernière, insérée dans le *Journal de Paris*, qu'on peut dire la plus mauvaise, a été son écueil, parce qu'elle a mis le comble à la patience du Roi qui a ordonné de l'enfermer à Saint-Lazare.

Jusqu'à présent la Bastille et Vincennes avaient été les prisons honorables où le Roi faisait enfermer pour des raisons d'État ou pour punir des gens considérables ou pour des écrits trop libres.

Saint-Lazare était destiné aux jeunes gens qui avaient besoin d'une correction passagère pour leur apprendre à mieux se conduire à l'avenir. Depuis que le baron de Breteuil [1] a fait supprimer les prisons de Vincennes, on a destiné, dit-on, Saint-Lazare pour les remplacer à l'égard de ceux qui ne sont pas assez importants pour être mis dans les secrètes prisons de la Bastille. Beaumarchais est le premier exemple de ce changement.

Les opinions précédentes sur la destination de Saint-Lazare n'étant pas encore détruites, il en est résulté sur sa personne une teinte de ridicule en ce qu'il était traité, à l'âge d'environ cinquante ans comme un jeune mauvais sujet, auquel il fallait infliger une correction salutaire.

Les uns ont ri de ce ridicule ; d'autres ont approuvé que son effronterie fût punie. Les grands qui se croient à l'abri de Saint-Lazare ont trouvé très bon d'y enfermer celui qui ose provoquer toutes les classes sur le théâtre. D'autres enfin, sans s'embarrasser de blâmer ou de justifier Beaumarchais ont trouvé très mauvais l'usage arbitraire de l'autorité publique. Ils ont dit que personne n'était à l'abri d'une délation et d'une impatience royale ou ministérielle ; ils ont dit que si Beaumarchais était coupable suivant les lois il fallait le punir par un jugement légal, et que si les lois ne le rendaient pas punissable, il ne fallait pas l'enfermer par un acte arbitraire et expéditif sans qu'il pût se justifier. Qu'il soit pilorié, blâmé, condamné aux galères, disaient-ils, par un jugement criminel, cela ne nous fait rien parce que notre conduite nous rassure contre un sort pareil ; mais rien n'assure le citoyen innocent contre un ordre arbitraire et imprévu.

Je suis de leur avis.

1. Louis-Auguste Le Tonnelier, baron de Breteuil (1733-1807), ambassadeur à Cologne en 1758, à la cour de Russie en 1760, en Suède en 1759, à Vienne en 1770, devint ministre de la Maison du Roi en 1783 et le resta jusqu'en 1788.

CONVERSATION AVEC MALESHERBES

Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, né à Paris en 1721 *était le fils du chancelier de Lamoignon. Il fit une brillante carrière dans la magistrature, et, en qualité de président de la Cour des Aides, il adressa en* 1770 *et* 1771 *de sévères remontrances au roi Louis XV, lors de la suppression des Parlements. Son attitude courageuse qui provoqua alors son exil lui valut l'accès au pouvoir lors de l'avènement de Louis XVI et, avec son ami Turgot, il tenta, sans succès de réformer l'Etat. N'étant pas suivi dans ses desseins, il préféra démissionner et il se retira à la campagne dès* 1776. *Il consacra ses loisirs à des ouvrages de lettres et de droit et, hors une présence obligée aux Assemblées de notables de* 1787 *et* 1788, *il se tint volontairement loin de la vie publique.*

Personne n'ignore qu'il crut devoir faire exception à sa règle de vie lorsque le roi Louis XVI fut mis en accusation par la Convention.

Malesherbes sortit alors de sa retraite et revendiqua le périlleux honneur de défendre son Roi devant les juges populaires. Cette défense, où il fut assisté par Tronchet et de Sèze, consacra sa réputation.

Mais on lui fit payer de sa vie le courage et l'indépendance dont il fit alors preuve ; arrêté, traduit à son tour devant le Tribunal Révolutionnaire, il fut guillotiné en 1794 *avec plusieurs de ses proches, dont son gendre, frère aîné de Chateaubriand.*

Le très émouvant passage qui va suivre prend une tragique résonance quand on songe au destin de ceux qui tinrent la conversation que Véri rapporte peu après qu'elle eut été prononcée.

5 *octobre* 1788.

La tournure des opinions tend à une révolution quelconque ; c'est un torrent toujours croissant qui renverse quelquefois les digues. Malesherbes a eu l'occasion d'en prévenir le Roi.

Après l'éloignement des deux ministres [1], après la rentrée des Parlements et lorsque la convocation des États-Généraux eut été décidée le Roi manda Malesherbes et eut avec lui une conversation de trois quarts d'heure ou d'une heure.

Malesherbes m'en rapporta quelques traits que je vais rendre en le faisant parler et sans prétendre atteindre à sa touche vive et éloquente.

« Je ne connais pas, lui dit-il, de position plus fâcheuse que celle d'un Roi dans votre situation présente. Vous avez fait, dites-vous, plusieurs fautes. Cela est vrai. Mais vous avez une consolation : c'est d'avoir toujours été dans l'opinion que vous faisiez bien et de n'avoir suivi que des conseils que vous deviez croire bons. Par exemple, la plus forte de toutes, qui sera la cause de vos grands embarras, est celle d'avoir assemblé les notables [2] et d'avoir mis au jour les secrets de votre finance

1. Loménie de Brienne et Miromesnil.

2. Les notables étaient choisis par le Roi pour tenir des Assemblées consultatives dont les avis étaient soumis au Parlement ; au contraire des États-Généraux ces Assemblées ne comprenaient pas de représentant du Tiers-État. L'Assemblée réunie en 1788 et à laquelle Malesherbes fait allusion fut celle qui décida de la réunion des États-Généraux pour 1789 tout en se prononçant pourtant contre la double représentation du Tiers-État.

que vous auriez dû réparer vous-même par des opérations lentes et sages. Mais cette erreur est excusable chez vous. Qui vous la conseillait? Un ministre (Calonne) [1] homme d'esprit qui mettait les affaires dans le jour le plus clair et que tout ce qui vous environne vous donnait comme un homme de grand talent. Un autre ministre (Vergennes) [2] que l'opinion publique vous annonçait comme un conseil bon à consulter et qui tempérait par un travail assidu et le renom d'une profonde réflexion le ton léger et trop peu réfléchi de l'autre.

— Ce ne sont pas ces deux-là, dit le Roi, qui m'y ont le plus décidé. C'est M. de Miromesnil; et qui, après ce conseil, a désavoué la chose pendant toute la tenue des Notables. Voilà ce qui m'a fait prendre le parti de me séparer de lui.

— Vous lisez beaucoup, Sire, et vous êtes plus instruit qu'on ne croit. Mais la lecture n'est rien sans l'accompagnement de la réflexion. J'ai revu dernièrement, dans l'histoire d'Angleterre de David Hume, le morceau de Charles Ier. Relisez-le avec réflexion. Vos positions se ressemblent. Ce prince était doux, vertueux, attaché aux lois, point dur, point entreprenant, juste et bienfaisant; cependant il a péri sur un échafaud. En voici, je crois la raison. Il arriva dans le moment où la dispute s'élevait entre les prérogatives de la couronne et celles de la nation. S'il eût cédé de ses prérogatives, il eût été vil aux yeux de ceux qui, par habitude de la jeunesse et par les avantages que la noblesse en retirait, les regardaient comme sacrées. Mais d'autre part, il fut le plus faible dans le cours de la dispute pendant laquelle on lui arrachait à chaque instant une nouvelle concession. S'il fût venu cinquante ans plus tôt, ses vertus en auraient fait le modèle d'un roi; s'il fût arrivé cinquante ans plus tard, lorsque les droits mutuels étaient établis sans obstacle, il ne les eût pas transgressés et son règne eût été long et heureux.

Votre position est la même. La question s'élève entre les usages précédents de l'autorité et les réclamations des citoyens! Heureusement les querelles de religion n'y sont pas mêlées.

— Oh! pour cela, oui, bien heureusement, me dit le Roi en me prenant par le bras. Ainsi l'atrocité ne sera pas la même.

— D'ailleurs les mœurs plus adoucies vous rassurent contre les excès de ce temps-là. Mais on vous arrachera par degrés plusieurs de vos prérogatives. C'est à vous à prendre en votre conseil un plan décidé sur les concessions que vous devez faire au bien général et sur ce que vous ne devez jamais céder. Votre seule fermeté peut décider de la réussite d'un tel plan. Sans elle on ne peut rien prévoir d'assuré. Je répondrais pour-

1. Charles-Alexandre, comte de Calonne (1734-1802), ministre des Finances de 1783 à 1787; ce fut lui qui eut l'idée de réunir une première fois les notables en 1787 pour faire approuver ses projets financiers; mis en minorité il se retira en Angleterre; il devait jouer un rôle important en émigration.

2. Charles Gravier, comte de Vergennes (1717-1787), diplomate distingué, occupa avec éclat le poste de ministre des Affaires Étrangères de 1776 à 1787.

tant que cela n'ira pas jusqu'au sort de Charles Ier, mais je ne répondrais pas de tout autre excès. Vous devez vous occuper à les prévenir.

— Voilà, dis-je à Malesherbes, des vérités bien placées, mais depuis ce jour-là vous n'avez pas été rappelé ; et qui décide maintenant ? Ce n'est pas Necker.

— Non, puisque déjà vous voyez qu'on change le choix qu'il avait fait de Castillon [1] et que la gronderie de la Reine et du Roi au sujet de M. Fretteau [2] transpire.

— Le comte d'Artois prend donc le titre de vouloir faire personnage ? Il me semble que Monsieur avait mieux pris dans les Assemblées des notables et dans les Parlements.

— Ne le croyez pas, me dit-il ; c'est peu de chose ; on n'en fait aucun cas.

— A quoi donc tout ceci peut-il aboutir ?

— Je vous le demande aussi, et je ne crois pas que personne puisse le deviner. Il n'y aura de centre à Versailles que lorsque quelqu'un à sceptre de fer aura la rage de pénétrer dans le sanctuaire de l'autorité dont tous ceux qui y sont voudraient être dehors.

— Fort bien. Mais sera-t-il assuré d'y persévérer ? On se souviendra de Strafford sous Charles Ier. Quel est l'homme doux et vertueux qui voudrait s'y hasarder ?

— Je le sens comme vous et nous voyons les gens même de la Cour, vivant de la Royauté, se tourner vers l'opposition. »

On voit par le précis de cette conversation que le Roi est instruit de sa position. Il n'a pas cependant été curieux de consulter de nouveau Malesherbes. Cela seul suffit pour expliquer la pente des gens, même de la Cour, pour le parti contraire à la Couronne.

LES DÉBUTS DE LA NAVIGATION AÉRIENNE

12 *novembre* 1783.

J'ai eu la satisfaction de voir naître une découverte singulière dont l'imagination peut former mille conjectures étonnantes et desquelles l'épreuve seule pourra constater la réalité : c'est l'art de voyager en l'air.

MM. de Montgolfier [3], habitants d'Annonay, dans le Vivarais, eurent

1. M. de Castillon, procureur général au Parlement d'Aix-en-Provence, avait été désigné comme commissaire associé pour les États-Généraux de 1789 ; le comte d'Artois fit annuler cette nomination sous prétexte que M. de Castillon avait des sentiments républicains.

2. M. Fretteau était un conseiller au Parlement de Paris qui avait été exilé ; désireux de rentrer à Paris pour assister aux derniers moments de son beau-frère M. Dupaty il avait fait demander la permission à Necker qui l'avait accordée sans en référer au Roi. Necker fut convoqué par le Roi et la Reine et si vivement tancé par eux qu'il sortit de l'audience en pleurant. (Abbé de Véri, cahier 164.)

3. Joseph-Michel de Montgolfier (1740-1810) et Jacques-Etienne de Montgolfier (1745-1799).

l'idée à l'occasion des batteries flottantes employées à Gibraltar (m'a dit un de leurs amis) qu'il serait possible de monter des hommes sur le rocher qui domine la place. Voilà l'idée, la chimère si l'on veut, qui donna naissance à diverses tentatives qu'ils firent pour élever en l'air des masses pesantes à l'aide de ballons plus légers que l'air.

Leurs différents essais les conduisirent à l'élévation d'un globe volumineux dans le printemps dernier. Ils furent bientôt appelés à la capitale et des globes aérostatiques ont été lancés dans les airs à Paris, à Versailles, à Lyon et dans d'autres endroits. Celui qui partait de Versailles portait un mouton qui arriva sain et sauf à l'endroit où le globe alla descendre.

Depuis cette époque plusieurs globes ont été élevés avec une galerie autour où des hommes étaient placés, mais pour aller prudemment les globes furent retenus par des cordes. Ceux qui les montaient se bornèrent à reconnaître qu'ils pouvaient monter et descendre dans la machine à leur volonté.

Vendredi 21 *novembre* 1783.

M. le marquis d'Arlandes et M. Pilastre de Rozier [1] voulurent risquer un voyage en l'air sans être attachés en l'air par aucune corde. M. de Montgolfier lui-même, auteur de la découverte, dirigea l'expérience. Son globe dont l'enveloppe était en toile avait quarante-six pieds de diamètre et soixante-dix pieds de haut. Le secret pour le soutenir en l'air se bornait à allumer de la paille sous un orifice inférieur et à renouveler fréquemment le feu de paille. Est-ce la fumée de la paille qui étant plus légère que l'air et remplissant le globe la force à s'élever? Est-ce la dilatation de l'air intérieur rendu plus léger par la chaleur? L'une et l'autre causes peuvent y concourir. Mais on croit que la dilatation occasionnée par la chaleur en est la véritable. M. de Montgolfier ayant envisagé d'autres matières combustibles dans d'autres expériences avait reconnu que la paille imbibée d'huile était la plus efficace. Mais sa durée est courte et il faut continuellement renouveler la paille si l'on veut monter ou se soutenir élevé.

Lorsque les deux voyageurs furent montés sur leur voiture aérienne qui partit du château de la Muette, M. de Montgolfier les munit d'une grande quantité de paille en leur recommandant bien de ne pas attendre la fin de leur provision pour descendre. Malgré ses instances et la promesse des voyageurs, son cœur se serra lorsqu'il les vit voguer en liberté, non qu'il craignît le succès de l'expérience : mais il tremblait qu'ils ne voulussent aller trop loin pour montrer un plus grand succès et que la paille leur manquât. La foule des spectateurs fut également saisie de terreur du sort de ces deux téméraires. Ce qui diminua les éclats des applau-

1. Jean-François Pilastre de Rozier (1756-1785) intendant du Cabinet de physique du comte de Provence fut la première victime de la navigation aérienne.

dissements qui avaient eu lieu dans les autres épreuves, où la masse seule du globe s'élevait majestueusement, sans danger pour personne.

Les yeux mêlés d'inquiétude virent la machine s'élever d'abord à cent pieds. A cette hauteur les voyageurs saluèrent de leurs chapeaux la compagnie qu'ils venaient de quitter et la compagnie rassurée répondit par des applaudissements. La machine s'éleva ensuite à trois cent cinquante toises environ, d'où, prenant une direction horizontale suivant que le vent la poussait, elle alla du côté de Paris. Elle traversa la rivière et l'on crut apercevoir que l'atmosphère de l'eau avait quelque influence sur elle. Passant entre l'Hôtel des Invalides et l'École Militaire, elle vint planer sur Paris. Les voyageurs s'aperçurent qu'elle descendait sur les maisons qu'ils voulaient éviter et ils la remontèrent par l'aliment du feu de paille.

Lorsqu'ils eurent dépassé la ville, M. Pilastre de Rozier, se voyant encore une bonne provision de paille voulait faire route ; M. d'Arlandes lui observa que leur entreprise avait trois objets : l'un de s'élever et de marcher horizontalement, le second de pouvoir remonter le globe pour ne pas tomber sur un endroit dangereux et le troisième de pouvoir descendre à leur gré ; qu'ils avaient déjà montré la possibilité des deux premiers, qu'ils ne devaient plus s'attacher qu'à prouver la possibilité de descendre à volonté, que cette preuve serait plus assurée à la vue de toute la ville que dans une campagne isolée et qu'enfin ils perdraient ces démonstrations si quelque hasard imprévu leur occasionnait un malheur.

Ces réflexions les déterminèrent à laisser descendre le globe auprès du château de Bicêtre, quoiqu'ils eussent encore les deux tiers de leur provision de paille. Ils approchèrent doucement de la terre et s'y reposèrent sans avoir éprouvé la plus légère incommodité. L'espace qu'ils parcoururent en vingt ou vingt-cinq minutes est d'environ quatre à cinq mille toises.

3 *décembre* 1783.

Avant-hier, 1er décembre, je fus témoin avec tout Paris rassemblé dans l'intérieur et dans les environs du Jardin des Tuileries, de l'ascension dans les airs d'un autre globe de vingt-six pieds de diamètre rempli d'air inflammable. L'enveloppe était de taffetas gommé ; un filet de soie couvrait toute la partie sphérique du haut et descendait jusqu'au-dessous du milieu. Un cercle de bois, couvert de peau était attaché à ce filet au-dessous de l'équateur du globe. C'est à ce cercle que l'on avait suspendu un char par vingt ou trente cordes. Le char immédiatement au-dessous du globe entier en était éloigné de quelques mètres. Deux hommes, MM. Charles [1] et Robert [2], amateurs de physique et de méca-

1. Jacques-Alexandre-César Charles (1746-1823), savant physicien membre de l'Académie des Sciences, eut l'idée de substituer dans les ballons l'hydrogène à l'air chaud. Il est célèbre pour une autre raison : sa femme née Françoise-Julie Bouchaud des Hérettes (1784-1817) qu'il épousa en 1804 n'est autre que la fameuse « Elvire » chantée par Lamartine.

2. Les frères Robert étaient de jeunes mécaniciens au service de M. Charles.

nique, qui avaient imaginé et construit la machine aérostatique, montèrent dans le char.

Le départ du globe majeur fut précédé par un petit ballon de cinq pieds de diamètre que ces messieurs envoyèrent à M. de Montgolfier par hommage pour couper la ficelle qui le retenait. On applaudit fort à leur honnêteté pour l'inventeur de la méthode aérostatique.

Ce petit ballon avait pour objet d'avertir les observateurs mathématiciens postés à différents endroits élevés et d'indiquer la direction du vent. Le ballon voyageant au hasard fut perdu de vue dans cinq ou six minutes. Il monta droit dans une atmosphère ou probablement la direction de l'air était différente de celui de l'atmosphère inférieure ; on l'a trouvé près de Vincennes à l'opposite du cours du grand ballon.

Celui-ci destiné à porter des voyageurs fut préparé de manière à n'être pas uniquement le jouet des vents et de l'air. On le rendit assez lourd à son départ pour qu'il n'eût que quelques livres de légèreté de plus que le volume d'air qu'il déplaçait. Mais comme le poids de l'air peut varier à différentes élévations, les voyageurs avaient du sable et de l'eau et d'autres attirails libres à pouvoir jeter. Leur premier objet judicieux fut de ne s'élever qu'à trois cents toises environ et de planer ensuite horizontalement suivant le cours du vent qui était assez léger et qui portait au Nord-Ouest. Ils parcoururent environ neuf lieues dans l'espace de deux heures cinq minutes. Leur descente paisible fut au-delà de l'Isle-Adam et de Beaumont dans la paroisse de Nesle. Plusieurs cavaliers, entre autres M. le duc de Chartres, les suivirent avec des relais et les joignirent dans la prairie où ils étaient. Après une demi-heure de repos, M. Charles voulut remonter seul et essayer l'ascension droite. Il allégea le char de manière à avoir de légèreté sur l'air atmosphérique cent vingt-cinq livres pesant. Son ascension fut plus rapide à raison de sa plus grande légèreté. Dans dix minutes (on dit même en deux) il parvint à une élévation à laquelle son baromètre qui, étant à terre, marquait vingt-huit pouces quatre lignes, descendit à dix-huit pouces et le thermomètre qui était à sept degrés et demi au-dessus de la glace, descendit cinq degrés en-dessous. Il n'y fut pourtant pas fort incommodé du froid. Après avoir plané suivant les directions variables de l'air pendant trente-cinq minutes, il descendit à terre. Il a calculé d'après les observations faites sur son baromètre que son élévation peut être évaluée à quinze cent quatre-vingt-quatre toises. D'autres physiciens ont calculé sur les mêmes données une élévation plus grande et l'ont portée à dix-sept cents toises.

La différence de cette épreuve avec la précédente n'est que dans la matière des globes et dans le gaz qui produit leur légèreté.

MM. de Montgolfier avaient imaginé plusieurs gaz dont ils avaient fait l'essai. Ils avaient reconnu que l'air inflammable était le plus léger de tous. Mais sa cherté, la longueur du temps qu'il exige pour remplir un globe et enfin l'incertitude de sa combinaison avec un air supérieur à

celui de la sphère terrestre, leur avait fait préférer la chaleur de la paille dans leurs premiers essais.

MM. Charles et Robert, l'un physicien de profession, et l'autre mécanicien, ont cru pouvoir risquer l'essai dont nous avons vu le succès. Une des craintes qu'on avait roulait sur la qualité inflammable de cet air qui lui fait prendre feu auprès d'une flamme et d'une étincelle électrique. La région des nuages pouvant produire du fluide électrique plus considérable, les physiciens de l'Académie craignaient une inflammation subite, ou une expansibilité trop grande de l'air inflammable renfermé dans le globe. Mais comme l'air inflammable ne prend feu qu'au contact de l'air atmosphérique, M. Charles avait pris des précautions pour éviter le danger des étincelles électriques et d'une trop grande dilatation de l'air inflammable.

La cherté et la longueur du temps sont un inconvénient de l'air inflammable. On a calculé que cette expérience leur avait coûté près de 15.000 francs qui leur ont été remboursés par les souscriptions des spectateurs.

La manière de remplir le ballon suffisait pour en montrer à tous les frais considérables.

Il était suspendu dans la grande allée des Tuileries ; on voyait sur terre plusieurs tonneaux remplis de limaille de fer et d'acide vitriolique. Chaque tonneau avait un tuyau de fer-blanc qui aboutissait à un plus grand tuyau qui, les réunissant tous, conduisait l'air dégagé dans le globe De temps en temps on débouchait un trou sur chaque tonneau et on remuait avec un bâton la matière qu'il contenait. On le refermait promptement avec un bouchon qu'on entourait de terre glaise. Je vis l'enflure du globe déjà avancée le dimanche matin 30 novembre et j'en revis encore continuer l'opération le lundi 1er décembre, jour du départ. Ce qui prouve la durée du temps qui fut nécessaire pour le remplir.

Personne ne doute que dans la suite on trouvera des moyens plus prompts, plus expéditifs et moins coûteux, qu'on trouvera peut-être des gaz différents qui concourront au même objet, et peut-être enfin qu'on retirera de cette découverte des utilités que nous ne devinons pas encore. Ce n'est pas que nos imaginations actuelles ne se forment mille possibilités. Le temps mettra tout à son point juste. Les écrits circulent déjà sur cet objet. Les érudits en trouvent des traces soit en projets, soit en essais, dans différents siècles et jusque dans la Chine ; d'autres affirment qu'on n'en retirera jamais aucune utilité. M. Franklin leur répondait dans le commencement de cette découverte que c'était un enfant qui venait de naître et qu'il fallait attendre sa croissance pour connaître sa valeur.

D'autre part des gens peu crédules de leur naturel commencent par ne plus traiter avec le même mépris les voyages de fées, les chars de Junon et de Vénus traînés par des oiseaux. Ce n'est pas qu'ils croient à ces fables dans leur totalité : mais ils ne trouvent pas improbable qu'elles eussent

pour bases des voyages aériens dont la trace historique ne nous serait pas parvenue.

Je me suis étendu sur les détails parce que l'origine des grandes découvertes qui ont occupé tous les esprits est du ressort d'un journal historique. Leur suite, leur perfectionnement, leur inutilité même et leurs différentes méthodes appartiennent à l'histoire des arts des sciences, et du commerce ; ainsi je n'en parlerai plus à moins que la singularité des événements ne l'exige ; on s'attend à des malheurs que des imprudents occasionneront ; c'est impossible à prévenir.

13 *janvier* 1785.

Traversée de la Manche par les airs.

Je cède avec tout Paris à l'enthousiasme, dont la postérité rira peut-être, que le sieur Blanchard vient d'inspirer en Angleterre et en France.

Après plusieurs voyages entrepris par lui dans son aérostat à Paris, à Rouen et à Londres, il a voulu tenter la traversée de la Manche sans être arrêté par la crainte d'un calme ou d'un changement de vent. L'annonce seule de son projet a suscité mille imputations d'imprudence, de folie, de bêtise et de ridicule. Le succès y substitue celle de courage. Le lecteur jugera par la copie de deux lettres arrivées de Douvres et de Calais de l'effet qu'il a produit sur une foule de spectateurs.

« *A Douvres, le* 7 *janvier* 1785. — Je suis chargé de vous avertir de l'ascension de M. Blanchard. Il faudrait une autre plume que la mienne pour vous rendre la joie universelle qu'elle a occasionnée... A une heure précise, les vents toujours Nord-Ouest, M. Blanchard ayant tout préparé et fait placer M. Jefferies son compagnon, donna l'ordre d'abandonner son ballon. On garda pendant les moments qui précédèrent le départ le silence le plus morne. Mais, à peine la machine eut-elle quitté la terre qu'on se livra aux acclamations les plus vives et à toutes les folies de l'enthousiasme... Le voyageur, témoin éloigné du délire qu'il excitait salua les spectateurs de son pavillon pour les rassurer et pour leur témoigner sa reconnaissance. Nous commencions à le perdre de vue lorsque tout à coup nous le vîmes descendre. Nous ne pûmes nous défendre du plus grand effroi. Mais nous fûmes rassurés en le voyant de nouveau s'élever dans les airs qu'il fendait avec rapidité. Nous augurâmes qu'il se trouvait au-dessus du continent à trois heures vingt-cinq minutes... Je ne veux pas passer sous silence les soins généreux de M. le Gouverneur et des officiers en chef pour établir l'ordre et pour concourir au succès de l'entreprise. »

« *De Calais, le* 8 *janvier* 1785. — M. Blanchard est arrivé le vendredi 7 du mois au-dessus des côtes de France entre Calais et Boulogne à trois heures trois quarts. Il a pris terre à deux lieues et demie du rivage, au-delà de la forêt de Guines, sur la pointe d'Ardres.

Il a été reçu par M. D'Honinctun fils qui l'a conduit dans son château. Le même soir, après souper, les voyageurs furent conduits à Calais dans

une voiture à six chevaux qui leur fut envoyée par les officiers municipaux lesquels avaient donné ordre que les portes de la ville leur fussent ouvertes à quelque heure qu'ils arrivassent. En entrant à la ville à deux heures après minuit ils y trouvèrent tous les habitants bordant les rues en criant : « Vive le Roi », « Vivent les voyageurs aériens ». Ils couchèrent chez M. Mouron, l'un des officiers municipaux. Le lendemain, le pavillon français fut hissé sur la porte de M. Mouron, le drapeau de la ville fut hissé sur les tours. On fit plusieurs décharges de canon et les cloches de toutes les paroisses furent sonnées en carillon. Le corps municipal et tous les officiers des régiments qui composent la garnison se rendirent le matin chez M. Mouron pour féliciter les voyageurs. A dix heures on leur apporta le vin de ville et on les invita à venir dîner le jour même à l'hôtel de ville.

Avant le dîner, le maire présenta à M. Blanchard une boîte d'or sur le médaillon de laquelle est gravé un aérostat ; elle contenait des lettres de citoyen de Calais. De pareilles lettres furent offertes au docteur Jefferies qui, en sa qualité d'étranger, ne crut pas devoir les accepter. Enfin le corps de ville leur demanda de laisser leur ballon pour être déposé dans l'église-cathédrale de Calais, ainsi que le fut autrefois en Espagne le vaisseau de Christophe Colomb. Et il fut arrêté qu'au lieu de descente il serait élevé une pyramide de marbre pour en perpétuer la mémoire.

Un ancien maire de la ville écrivit à M. Blanchard qu'à pareil jour, 7 janvier 1558, Calais rentra au pouvoir de la France et adressa ces quatre vers à son compagnon anglais et à lui :

Deux peuples divisés par l'Empire de mers
Ne sont qu'un aujourd'hui en franchissant les airs,
Présage fortuné de l'union sincère,
Qui va régner entre eux, pour le bien de la terre.

Le malheur du premier aéronaute. 26 *juillet* 1785.

Le Gouvernement avait donné des fonds à M. Pilastre de Rozier pour tenter le passage de la mer de France en Angleterre ; il s'était placé à Boulogne dans cette vue. Pendant ce temps-là M. Blanchard avait réalisé le projet de venir d'Angleterre en France. Les vents opposés à M. Pilastre pendant plusieurs mois favorisèrent au contraire M. Blanchard ainsi que nous l'avons vu.

Une longue attente par la contrariété du vent impatientait les curieux de Versailles, de Paris et de Boulogne. Dans l'impatience on se permettait des sarcasmes injustes sur l'aéronaute. M. Pilastre, plus impatient probablement que les curieux, avait fait souvent des tentatives pour enfler son ballon sur l'apparence d'un vent favorable qui changeait avant que les préparatifs fussent finis. Il est résulté de ces tentatives infructueuses

pendant les intempéries de l'hiver et du printemps que la matière qui formait l'enveloppe du ballon s'est détériorée.

En outre M. Pilastre voulut réunir les deux méthodes qu'on n'avait employées que séparément jusqu'à lui : il remplit un ballon supérieur d'air inflammable et voulut par le moyen du feu raréfier l'air d'un ballon inférieur, auquel son char était attaché. Les représentations furent inutiles sur la proximité d'un feu auprès du ballon d'air inflammable. Il partit le 15 juin de Boulogne avec M. Romain son compagnon. Son ascension fut d'abord heureuse. Mais, à une grande élévation on aperçut une flamme, on entendit une détonation, le ballon supérieur creva et toute la machine tomba rapidement à terre. On trouva M. Pilastre de Rozier, mort et brisé et M. Romain à l'agonie ; il expira dix minutes après.

Les raisonnements infinis sur les causes de ce triste événement n'ont pu produire que des conjectures. Celle qui m'a paru la plus vraisemblable est que M. Pilastre voulant conserver la possibilité d'évacuer une partie de l'air inflammable du ballon supérieur avait ménagé un conduit de toile depuis le ballon jusqu'à lui et que l'ayant ouvert le feu voisin y avait causé l'explosion qui avait brisé le ballon.

Quelle que soit la cause d'un pareil malheur, je ne vois pas que les physiciens en soient découragés. Ils se bornent à prendre de plus grandes précautions et à n'employer de nouvelles méthodes que sur des ballons retenus avant que de s'y exposer au gré des vents.

M. Blanchard vient de faire à La Haye son deuxième voyage aérien ; on est encore à la recherche des moyens de direction, et rien jusqu'à présent n'en assure la découverte malgré les espérances qu'on en conçoit : espérances fondées déjà sur quelques épreuves que MM. Alban et Vallet font à Javel près de l'Ecole Militaire ? Ils ont adapté des voiles et des rames à leur globe et par leurs moyens ils ont déjà le pouvoir de monter et de descendre. Ils ont même quelquefois dirigé contre le vent. La prudence conduit leurs épreuves et ils ne vont qu'en tâtonnant...

ABBÉ DE VÉRI

FAUT-IL REDÉCOUVRIR L'AMÉRIQUE ?

par Robert Lacour-Gayet

Qui n'a été frappé du contraste que présentent les opinions exprimées sur la politique américaine par les Français qui ne quittent pas notre continent et ceux qui, du fait de leurs travaux ou leurs fonctions, séjournent *aux Etats-Unis. Certes, tous nos compatriotes qui vivent en Amérique ne rapportent pas de là-bas les mêmes impressions mais quelques-uns d'entre eux, et particulièrement bien informés, ont des desseins et de l'opinion des Américains une vue assez nettement opposée à celle de beaucoup de nos commentateurs pour que nous ayons cru devoir demander à notre collaborateur Robert Lacour-Gayet de préciser la nature de ces contrastes. Robert Lacour-Gayet est bien placé pour faire cette mise au point : soit en poste officiel, soit comme professeur dans des universités américaines, il a vécu aux Etats-Unis une vingtaine d'années. Il y séjourne encore aujourd'hui.*

Notre temps est riche en Christophe Colombs. Mais pour découvrir l'Amérique, il n'est plus nécessaire d'y aller : c'est un sujet sur lequel peu de personnes s'abstiennent d'avoir une opinion. Si nos amis d'outre-Atlantique aiment à faire parler d'eux, ils y sont parvenus. Dans une classification certes un peu sommaire, on pourrait répartir les propos des Français à leur sujet en deux catégories. Les uns sont qualifiés de bienveillants et allient gratitude, respect pour l'ampleur de l'œuvre accomplie — politiquement et économiquement — et une certaine condescendance pour une psychologie jugée parfois trop simplificatrice. Mais les appréciations malveillantes ne sont pas rares — et,

— Au-dessus du titre la maison de Washington à Mount Vernon.

ce qui est étrange, on les entend formuler même dans des milieux qui devraient être bien informés.

Pour qui connaît ce grand pays, et croit un peu le deviner, ce genre de réactions est difficile à comprendre. Pourquoi cette sourde hostilité? A chacun de mes retours en France surgissent pour moi les mêmes points d'interrogation. Sans pousser l'étude à fond, je voudrais simplement tenter de mettre en lumière ici le contraste entre des propos fréquemment entendus et ce que je crois être la réalité.

De quelques opinions françaises sur la politique américaine.

Je laisse de côté, il va de soi, les manifestations publiques de la propagande communiste. Elles reflètent des dispositions systématiquement hostiles sur lesquelles il est vain d'insister.

On est surpris, par contre, d'entendre souvent et même dans des milieux modérés, exprimer la crainte de voir l'Amérique nous entraîner dans une guerre préventive. L'hostilité dont le général Mac Arthur fut entouré est significative. A peine se demanda-t-on si les solutions qu'il préconisait ne méritaient pas réflexion. Les exemples de la Grèce, de Berlin, du Pacte Nord-Atlantique, d'autres initiatives qui, tout aussi bien qu'un bombardement de la Mandchourie, auraient pu provoquer une réaction militaire des Soviets, furent systématiquement ignorés. Quand Mac Arthur fut écarté, beaucoup de Français respirèrent plus librement. Notre méfiance ne me paraît pas moins grande quand il s'agit de l'Europe que de l'Asie. Le général Eisenhower ose-t-il rappeler que le monde occidental ne pourra consentir indéfiniment à la mutilation de notre continent qu'il est aussitôt accusé de provoquer la Russie.

La position des États-Unis est vraiment difficile. S'ils refusent leur aide ce sont des égoïstes. S'ils réclament le remboursement de leurs prêts, des Shylocks. En fait ils donnent aujourd'hui sans espoir de retour : s'ils le font remarquer on trouve qu'ils manquent de tact.

Dans le domaine militaire leur situation n'est pas plus facile. S'ils abandonnaient l'Europe ce seraient des traîtres. (« Une fois de plus en cas de conflit « ils » arriveraient trop tard. ») Mais dès lors qu'ils s'installent en Allemagne et chez nous on juge qu'ils exagèrent : vous êtes en avance, vous êtes venus trop tôt. Et qui sait s'ils ne vont pas nous précipiter dans quelque aventure ? « Leur » armée européenne n'est-elle pas une machine qui va nous livrer à l'Allemagne?

En Indochine et en Afrique du Nord la politique américaine ne nous cause pas moins d'appréhensions. Au règlement du premier de ces problèmes l'Amérique, dit-on, apporte une contribution insuffisante ; quant au second, elle nous paraît le compliquer au lieu de le simplifier. Je ne serais pas éloigné de croire que bon nombre de Français soit convaincus de bonne foi que les États-Unis ambitionnent de nous sup-

planter, sinon au Viet-Nam du moins au Maroc. Crainte qui personnellement me paraît tout à fait déraisonnable.

Plus étrange encore est notre réaction en face de la politique intérieure américaine. Quelques postulats semblent guider la pensée d'une partie de l'opinion. Le premier (qui ne date pas d'aujourd'hui...) est qu'un succès des Démocrates est nécessairement favorable à nos intérêts. On le vit assez au moment des élections de novembre 1952. Mystérieusement conduite par quelque chef d'orchestre invisible, la presse française escompta jusqu'au bout la défaite d'Eisenhower. Le général une fois au pouvoir, on ne donna du succès républicain que des explications partielles en marquant quelque préférence pour celles qui pouvaient enlever à ce vaste mouvement d'opinion sa portée réelle. Stevenson est resté le favori de beaucoup d'entre nous. « Si les Français avaient eu le droit de voter pour le président des États-Unis ils auraient voté pour Adlaï Stevenson », affirme encore aujourd'hui avec un tact et une autorité discutables la maison d'éditions qui nous présente les discours électoraux de l'ancien gouverneur de l'Illinois. Sa visite à Paris fut récemment l'occasion de manifestations de sympathie, presque aussi significatives que celles dont fut entourée l'arrivée de Charles Chaplin.

Dans les deux cas on avait quelque tendance à opposer la « bonne » Amérique à la « mauvaise » ou, si l'on préfère, à protester contre les tendances qui, affirme-t-on, dominent les États-Unis de 1953. Car certains répètent que, dans le pays de Jefferson et de Roosevelt, se développe une « terreur blanche », où l'on distinguerait même des taches brunâtres... Et de le prouver, en invoquant les épurations de bibliothèques qui, laisse-t-on entendre, prennent les proportions de gigantesques autodafés (ce qui est inexact), en citant la loi Mac Carran sur l'immigration, du maintien ou de l'abrogation de laquelle dépend, nous assure un « expert », l'avenir des relations franco-américaines ; surtout en amplifiant les moindres paroles du sénateur McCarthy.

Ces opinions sont-elles justifiées ?

Ces assertions ne sont presque jamais contredites et leur diffusion est surprenante. Elles coïncident si étroitement avec les arguments dont se sert aux États-Unis certaine propagande qu'on reste saisi d'admiration devant la solidarité internationale des partis d'extrême gauche. Il n'en est pas moins curieux de constater que des milieux, naturellement anticommunistes, recueillent et répètent des appréciations dont le caractère tendancieux ne me paraît guère contestable.

La guerre préventive. — Reprenons l'une après l'autre les opinions que j'ai tenté de résumer. La guerre préventive, d'abord. Voilà, franchement, un souci que nous pourrions, je le crois, rayer de nos préoccupations. Il n'est pas invraisemblable que l'idée en soit caressée dans quelques cercles militaires. Mais s'imaginer que le grand état-major exerce aux

États-Unis une influence comparable à celle qu'il détenait en Allemagne, ou qu'il saisira peut-être en Russie, c'est faire un contresens. Quand il s'agit de l'Amérique, nous sommes sans cesse victimes de ce genre de comparaisons.

En réalité, l'Amérique fait les guerres comme elle construit les usines. C'est un « job » qu'il faut réussir : pas davantage. Témoin, son manque de rancune ; il serait piquant de relire aujourd'hui ce que la presse écrivait, il y a dix ans, sur l'Allemagne et le Japon. Une fois les hostilités finies les Américains redeviennent instinctivement antimilitaristes. Il faudrait bien des années et bien des transformations pour que leur corps d'officiers se transformât en caste, coupée de la nation.

Suppose-t-on vraiment que Mac Arthur souhaitait généraliser le conflit quand il rappelait certains impératifs stratégiques ? Ambitionnait-il le pouvoir quand il se faisait acclamer à son retour aux États-Unis ? Je ne le crois pas. Commandant en chef, il essayait de convaincre les Nations Unies que gagner la guerre avec les limitations qu'on lui imposait était une impossibilité : l'expérience lui donne-t-elle tort ? Révoqué peu courtoisement, il éprouvait un plaisir assez naturel à constater sa popularité. L'ombre de Boulanger, sinon de Bonaparte, flottait-elle autour de lui, comme notre presse l'a parfois insinué ? Nullement ! Les foules saluaient bien moins le général que le héros, ou plus exactement le champion de retour après quelque victoire olympique. Aucune trace ne subsiste aujourd'hui de cette hystérie, capable, nous avait-on dit, de compromettre la suprématie du pouvoir civil. Mac Arthur a joué un rôle insignifiant dans la campagne électorale ; il est presque oublié, et, s'il a toujours ses admirateurs, quel est celui d'entre eux qui voudrait faire de lui un chef politique ?

Les Américains en Europe. — N'est-il pas singulier aussi de voir tant de Français redouter à la fois que les Américains quittent l'Europe ou qu'ils s'y installent ? Cette double appréhension résulte de la fausse interprétation d'un mot. Nous continuons à craindre que l'isolationnisme redevienne une politique, alors qu'il n'est qu'un état d'âme. Certains Américains ont la nostalgie du temps où ils n'étaient pas engagés dans les affaires du monde. Mais pas un homme responsable n'accepterait aux États-Unis de laisser l'Europe occidentale tomber sous le contrôle des Soviets.

La discussion porte sur les méthodes, non sur le principe de la défense. Faut-il « contenir » ? Faut-il « libérer » ? Faut-il, en un mot, « attendre » ou « résister » ? Nous serions mal placés pour écarter systématiquement la seconde attitude. Si, en 1944, les Américains s'étaient bornés à « contenir » les Allemands, nous n'eussions guère apprécié cette reconnaissance du fait accompli.

Nous touchons ici au second aspect du débat qui divise les Américains. Convient-il de compter sur des armées de terre pour arrêter

l'expansion russe? N'est-il pas préférable de faire l'économie de ces gigantesques dépenses et de se limiter à des bases aériennes en Angleterre, en Afrique du Nord et en Espagne? Même si la vue de quelques uniformes étrangers choque notre susceptibilité, je suppose que le premier terme de cette alternative garde nos préférences. Encore ne devons-nous pas nous faire d'illusions sur ses conséquences. Qui dit armées de terre dit « armée européenne », solution que n'apprécient pas certains de nos compatriotes. Voilà, s'indignent-ils, la preuve que les États-Unis souhaitent l'hégémonie de l'Allemagne. En réalité, que pensent les Américains? D'abord, que les querelles franco-allemandes les ont amenés à traverser l'Atlantique et que, sans une réconciliation entre ces deux pays, la paix n'est pas concevable; puis, que défendre le continent sans une participation militaire allemande est une impossibilité. Allons-nous en conclure que les sympathies américaines sont acquises à l'Allemagne? Trente millions de Germano-Américains n'ont pas empêché en 1917 et en 1941 que les États-Unis se rangent à nos côtés. Si l'idée européenne exerce sur eux une telle fascination, c'est qu'intégrer l'Allemagne dans l'Europe occidentale leur paraît la seule solution pacifique du problème allemand. De cette Europe, ils souhaitent, j'allais écrire presque désespérément, que nous soyons le chef de file. Je doute qu'ils nous substitueraient l'Allemagne si nous nous dérobions. Mais ce qui me paraît infiniment probable, c'est qu'en ce cas, les avocats de la défense aérienne et périphérique de l'Europe l'emporteraient alors.

L'Extrême-Orient. — En vérité, nous éprouverions moins de soupçons à l'égard des États-Unis si nous doutions moins de nous-mêmes, surtout si nous savions plus exactement ce que nous voulons. Le problème indochinois est révélateur de ce complexe d'infériorité qui caractérise aujourd'hui la politique française. Que souhaitons-nous? Partir? Rester? Négocier? Vaincre? Combattre seuls? Internationaliser le conflit? Pour les lecteurs de journaux, en tout cas, notre politique est difficile à suivre. Nous attendons-nous, dans ces conditions, à ce que les Américains la comprennent?

Excuserez-vous, me dira-t-on, les insultes dont certains nous gratifient? Non certes, mais c'est vraiment faire beaucoup d'honneur au magazine *Life* que de lui consacrer, à quelques semaines de distance, une démarche diplomatique et un communiqué officiel. On ne voit pas le gouvernement britannique s'émouvant des calomnies dont la presse Hearst abreuve quotidiennement la Grande-Bretagne. Notre indignation est naturelle, mais ses manifestations nous font tort. Nous en arrivons aux yeux de beaucoup d'Américains à représenter un personnage de « femme incomprise », rôle toujours difficile à tenir, même dans les relations internationales. Cela ne signifie pas que les États-Unis aient le droit de nous donner des leçons. La politique qui, d'abandons en

abandons, leur a fait perdre la Chine et les a contraints d'accepter l'armistice de Pan-Mun-Jon leur interdit de se montrer sévères. Mais dans leurs propres hésitations, ne voyons que l'image des nôtres.

L'Afrique du Nord. — Savent-ils davantage ce qu' « ils » veulent en Afrique du Nord? Je me permets d'en douter un peu. Nous disons couramment : « *le State Department pense que...*, *le State Department s'efforce de...* ». L'expression est trompeuse. Dans une politique, par essence active et confuse, comme l'a toujours été la politique américaine, des contre-courants ne cessent de se heurter et la liaison n'est jamais parfaite entre la direction et l'exécution. Nous en subissons et nous en subirons les contre-coups. Les origines de « l'anticolonialisme » des États-Unis sont trop connues pour qu'il faille les rappeler : l'exemple des treize colonies, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, l'expérience comme la doctrine, les ont conduits à une conception stéréotypée du principe des nationalités. Faire du sultan du Maroc le fils spirituel de Washington ou de Jefferson est une gageure. « Le Maroc aux Marocains » est, cependant, une formule qui sonne agréablement à des millions d'oreilles américaines. Le diraient-ils autant, s'ils nous sentaient plus forts? Le vrai motif, à mon avis, des intrigues de certains de leurs représentants, c'est qu'ils ne nous croient pas capables de rester en Afrique du Nord et qu'ils cherchent avec qui traiter quand nous aurons été expulsés. Plus nous serons énergiques et plus ces manœuvres perdront leur raison d'être.

Démocrates et Républicains. — Importe-t-il beaucoup, de notre point de vue, que les Démocrates ou les Républicains soient au pouvoir? Je ne le pense pas. Comme toute politique étrangère, celle des États-Unis n'est pas déterminée par des mouvements affectifs. Si nous tenons une place importante dans leur échiquier diplomatique, nous le devons moins à nos attraits qu'à nos atouts. Si ceux-ci ne valent pas grand' chose, nos « meilleurs amis », fussent-ils démocrates, se lasseront de les jouer. Roosevelt n'envisagea-t-il pas, le plus simplement du monde, la liquidation de notre Empire colonial à l'heure où nous paraissions incapables de le conserver? Que nos cartes soient bonnes, et les Républicains — même « isolationnistes » — ne demanderont qu'à les utiliser. Personne ne s'est jamais posé la question de savoir si Coolidge ou si Hoover étaient des « amis » de la France; en fait, le premier se souciait peu de nous, et le second nous était plutôt hostile. L'œuvre de Poincaré nous valut cependant auprès d'eux une autorité infiniment plus grande que nous n'en avons jamais eu sous une administration démocrate.

Avons-nous, au surplus, exactement jaugé la signification du vote de novembre 1952? N'est-il réellement dû qu'à des causes passagères, l'excès de calomnies dont le président Truman entoura son concurrent,

trop de « manteaux de vison » sur trop d'épaules « démocrates », l'auréole d'un général victorieux, l'annonce du voyage d'Eisenhower en Corée ? Si tel était le cas, la dernière élection n'aurait pas, en effet, grande signification. Mais supposons que les électeurs aient voté pour les Républicains parce que, pour la première fois depuis 1936, ceux-ci ont osé monter à l'assaut bannières déployées ; supposons qu'ils aient été séduits par un programme conservateur, fondé sur les principes qui firent la grandeur de leur pays ; supposons qu'au *panem et circenses* de Harry ils aient préféré la « croisade » d'Ike, serait-il sage de nous conduire comme si rien n'était changé ?

Il est admis que les étrangers peuvent discuter avec franchise la politique intérieure des États-Unis et il est bon qu'il en soit ainsi, car ce pays cesserait d'être le symbole de la Liberté s'il dérobait ses actes au jugement de l'opinion mondiale. Peut-être, malgré tout, notre sollicitude dépasse-t-elle parfois les bornes. Je ne puis m'empêcher de me demander ce que nous aurions éprouvé si, lors d'un des procès d'après guerre, des écrivains avaient télégraphié au président de la République pour demander la grâce d'un condamné, si le cardinal Spellman et d'autres princes de l'Église s'étaient associés à cette manifestation, si, enfin, par l'entremise du secrétaire d'État, Mr Truman avait « fait savoir » à notre ambassadeur qu'il recevait de multiples lettres désapprouvant un verdict de nos tribunaux...

Les jugements hâtifs sont dangereux. J'ai mentionné plus haut la loi Mac Carran. De quoi s'agit-il ? De règlements d'immigration rigides qui, inévitablement, engendrent des injustices. Les contrôles auxquels durent se soumettre les équipages de la Transatlantique furent, certes, irritants. Là encore, cependant, quelle différence entre la réaction britannique et la nôtre ! Du côté anglais, aucune plainte, une affectation même à prétendre que nulle question ne se posait. Chez nous, de vaines et amères protestations. Si la loi Mac Carran affecte nos intérêts, appliquons des formalités analogues aux Américains quand ils veulent s'installer en France. Si, comme je le présume, elle ne nous concerne guère (l'immigration française est infime), cessons de nous indigner pour le plaisir de nous indigner.

Il n'est pas discutable, d'ailleurs, que l'entrée des étrangers aux États-Unis avait besoin d'être contrôlée. Le sénateur Mac Carran a peut-être dépassé la mesure (encore que, contrairement à tant de Français, je n'en sache rien), mais qui oserait nier l'ampleur des infiltrations communistes en Amérique au cours des vingt dernières années ? Voici le point névralgique du débat. « L'anticommunisme » américain est une expression péjorative, dont notre presse aime à se servir. Chose curieuse, on la rencontre même dans des journaux modérés qui semblent déplorer une attitude dont, à priori, on pourrait croire qu'ils seraient enclins à se féliciter. Il est vrai que par « anticommunisme » on entend oppression

de la pensée libre, et que, derrière ces mots, se profile la personnalité du sénateur McCarthy.

Soit. Qui est donc McCarthy? Un Irlandais, un catholique, et si je ne me trompe, un ancien « marine », trois raisons, aux États-Unis, d'être un peu fanatique à moins d'être exceptionnellement intelligent. Il ne semble pas que ce soit le cas, si l'on en juge par certains excès du sénateur. Mais faut-il prendre ses initiatives au tragique? L'Amérique est en pleine crise de croissance; comme les êtres jeunes, elle s'abandonne de temps à autre à des tendances extrêmes. L'a-t-elle jamais mieux prouvé que lors de la prohibition? Il y a trente ans, on parlait du Ku-Klux-Klan : qu'en reste-t-il en 1953? Aujourd'hui, le « maccarthysme » tient la vedette : je lui prédis le même sort qu'à ses prédécesseurs.

Est-il, d'ailleurs, certain que McCarthy ne fasse pas, de temps à autre, œuvre utile? Croit-on que le président, instinctivement hostile à la violence, ne romprait pas ouvertement avec lui s'il ne s'avouait pas à lui-même que le sénateur est peut-être un mal nécessaire? Les partis de gauche ont exercé aux États-Unis depuis vingt ans une domination sans conteste. Au cours de ces dernières années et surtout depuis quelques mois, une réaction se manifeste contre eux. Aussitôt les voici qui poussent les clameurs d'indignation habituelles à la seule perspective de perdre une partie de leurs positions. On est certes en droit de désapprouver certains des procédés de McCarthy, et je les désapprouve, mais je crois qu'il était temps d'agir. On ignore en France le noyautage systématique dont certains milieux intellectuels ont été l'objet. On parle de « brûleurs de livres », et l'exclusion de certains ouvrages est, sans aucun doute, choquante. Mais combien d'exemples pourrait-on citer sous le *New Deal* d'œuvres systématiquement étouffées parce qu'elles ne correspondaient pas aux vues d'alors! Même aujourd'hui, je mets en fait que, si l'on établissait une liste des écrivains, des savants, des professeurs d'universités, on trouverait une majorité écrasante d' « hommes de gauche » que la fameuse « terreur blanche » de McCarthy n'a nullement écartés de leur poste.

Puis-je espérer que mes lecteurs ne me croiront pas victime de préjugés? Est-ce avoir une opinion préconçue que d'être persuadé que, malgré leurs faiblesses et leurs défauts, les États-Unis représentent la grande espérance du monde occidental? Est-ce s'abandonner aux illusions que de considérer les relations franco-américaines comme un des problèmes essentiels de notre époque? Est-ce subir l'emprise de l'atmosphère américaine que de ne pas mettre, dans le débat actuel, tous les torts du côté de l'Amérique?

ROBERT LACOUR-GAYET

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

par PIERRE EMMANUEL

UNE tête ronde, au volume exagéré par la fraise ; le front aux proportions de coupole ; le cheveu rare mais très noir contrastant avec la barbe grise, le nez fort, aquilin, aux narines larges dont les ailes trahissent l'impatience d'un esprit fougueux ; la bouche mince, tenue serrée, où se concentre la parole cruelle ; une étonnante dissymétrie du visage, à gauche sévère et lointain comme celui d'un prédicant, à droite narquois, l'œil de biais qui surveille ; un pli d'ironie aux lèvres, mais quelque chose de triste aussi et de blasé qui s'étend au visage entier, tel est Aubigné septuagénaire, d'après un tableau conservé à Genève où l'auteur des *Tragiques* devait mourir en 1630, à soixante-dix-huit ans.

Le quatrième centenaire de sa naissance a passé presque inaperçu [1] : peu de figures, pourtant, lui sont comparables dans nos lettres. Son œuvre poétique le situe parmi les plus grands ; mémorialiste, il est l'égal de Montluc ; satiriste, il n'est pas indigne de Rabelais et de la *Satire Ménippée*. Mais si diverse que soit son œuvre, elle n'est que le reflet d'une nature singulière, comme seuls en voient surgir de pareils temps. Samuel Rocheblave, qui lui voua les efforts d'une vie, résume ainsi le portrait moral de l'homme : « *Il y a en lui du don Sanche et du Nicomède ; il y a aussi beaucoup de d'Artagnan, avec çà et là la pointe cruelle de Montluc.* » Au contraire, Mérimée, préfaçant le *Baron de Faeneste*, nous laisse entrevoir un Aubigné plus conforme au portrait physique que je rappelais tantôt. « *Il était naturellement hargneux, cassant et moqueur ; jamais il ne sut retenir un bon mot. Par son esprit vif et satirique, sa bravoure qui allait jusqu'à la témérité, son savoir immense et varié, il s'était fait craindre de tous ses contemporains. Poète mordant, spadassin dangereux, théologien plein de citations, on ne savait par où le prendre ; à se jouer à lui on n'avait à gagner qu'une épigramme ou un coup d'épée, quelquefois les deux. Aussi, redouté de tout le monde, estimé de quelques-uns, il eut fort peu d'amis, et je ne sais s'il aima personne.* »

Ce croquis-charge me plaît, une fois effacée la dernière phrase, dont

1. Le regretté Robert de Traz, qui devait lui consacrer un ouvrage, est mort l'ayant à peine ébauché.

l'ellipse est plus brillante que juste. Que reste-t-il alors? Que chez Aubigné, l'intolérance des idées se greffait sur celle du tempérament : certes, voilà de quoi soulever d'horreur un adversaire du fanatisme. Mais quand on songe à la vie d'Agrippa, qu'il eût été tolérant paraît ait illogique et même monstrueux. A huit ans, sous les fourches patibulaires d'Amboise, son père lui montre les têtes des martyrs huguenots et le voue à les venger; à dix ans, tandis qu'un inquisiteur le menace des flammes, il répond par cette gasconnade héroïque : *L'horreur de la messe m'ôte celle du feu* »; à quinze ans, le voilà sous les armes dans le camp des réformés; à dix-sept ans, blessé, se voyant à la mort, il se confesse à ses compagnons d'armes, qui n'en croient pas leurs oreilles de sa férocité; trois ans plus tard, il échappe de justesse à la Saint-Barthélemy, ayant fui Paris l'avant-veille à la suite d'une histoire de duel. Au lendemain du massacre, il est ravi en esprit pendant sept heures : « *Bien qu'impur, fut mené dans les régions pures...* », et reçoit de Dieu mission de servir à sa vengeance par la parole aussi bien que l'épée. Il n'a que vingt ans alors, mais toute une vie derrière lui, hantée de quelles images! Chez cet homme habitué si jeune à rendre coup pour coup, il serait peu concevable que les mécanismes de la cruauté ne se fussent développés jusqu'à devenir une seconde nature : et ce guerrier étant un grand esprit, son fanatisme spirituel renchérit sur ses actes.

Car Aubigné n'est pas de ces reîtres comme les guerres civiles les suscitent en série : âmes grossières, passionnées parfois, le plus souvent avides, et dont la force aveugle se porte à l'action, sans dessein moral, sans autre but que de brûler l'excès d'une vitalité chaotique; pures énergies détruisantes qui activent la combustion d'un monde révolu. Agrippa, lui, présente certains traits de l'homme universel tel que le rêvait la Renaissance, et que la Réformation ampute aussitôt. A six ans, il lit le grec, le latin et l'hébreu : à sept, il achève une traduction du *Criton*, et demande qu'on l'imprime. Tout l'intéresse également : les humanités, les mathématiques, les sciences, l'occultisme même. Mais à quinze ans, adieu les études! « *Il se dévala par la fenêtre par le moyen de ses linceuls, en chemise* », et rejoignit une compagnie huguenote. Pendant dix-huit mois, il servit dans la piétaille comme « arquebouzier ». La paix de Saint-Germain le rendit à ses livres. Toute sa vie sera ainsi partagée entre la guerre et l'art d'écrire, celui-ci n'étant dans son esprit que le prolongement de celle-là.

***

Grisé d'abord par la gloire de Ronsard (« *Je n'entends que Ronsard, Ronsard et sa louange* »), Aubigné rêve d'être l'émule du Vendômois. Comme Ronsard soupira pour Cassandre, Agrippa se meurt pour Diane, nièce de l'autre Salviati : le symbolisme de la rencontre l'inspire, pas assez toutefois pour faire de *l'Hécatombe à Diane* autre chose que l'œuvre d'un honnête « ronsardisant ». Pourtant, si les sonnets qui la composent

abusent du jargon de l'époque, il est rompu çà et là d'étranges images guerrières, qui nous rappellent que l'auteur a encore l'odeur de la poudre aux narines.

La différence de religion interdit à Aubigné la main de Diane : tombé malade de désespoir, il connaît toutes les fureurs romantiques, le désir de la mort, la folie de la solitude, la fuite au sein d'une nature déserte qu'il peuple de funèbres visions. Plus tard, guéri, Aubigné n'oubliera jamais Diane : elle mourra jeune, et son souvenir le poursuivra dans ses rêves, jusqu'à rendre jalouse sa femme, Suzanne de Lezay. Cette douleur effrénée d'abord, qui lentement s'atténue en mélancolie, nous en trouvons dans les *Stances* une expression qui annonce la grande voix des *Tragiques*. La Chasseresse, la « Tauroscytienne », sous les traits de laquelle il exalte sa Diane morte deux fois pour lui, règne sur un paysage où l'amant désolé ne veut voir que les signes du sépulcre.

Heureux quand je rencontre une tête séchée,
Un massacre de cerf, quand j'oy les cris des faons ;
Mais mon âme se meurt de dépit asséchée,
Voyant la biche folle aux sauts de ses enfants.

Ainsi, de la souffrance vraie du poète, naissent non plus les figures de convention, mais des symboles tout neufs, frais coupés de l'expérience, tel ce rameau qu'il évoque dans le quatrain qui suit le précédent :

J'aime à voir de beautés la branche déchargée,
A fouler le feuillage étendu par l'effort
D'automne, sans espoir leur couleur orangée
Me donne pour plaisir l'image de la mort...

Le ton de ces quelques vers, c'est déjà la *Tristesse d'Olympio*. Il faut attendre les romantiques pour retrouver pareille identité de l'émotion et de l'image. Qu'Aubigné, seul de son siècle avec du Bellay, en ait donné quelques surprenants exemples, est une illustration de son nom qui n'est que trop rarement rappelée.

Aubigné eût-il été flatté de l'éloge? Au contraire, si l'on en juge par ceci :

Mon Dieu, quelle cruelle injure
Cette petite créature
Trouva après un bon repas!
Saoule, ivre comme une chouette,
Elle dit que j'étais un poète...
Tu pouvais sans m'injurier
D'une si très piquante injure,
Me baptiser, petite ordure,
Argolet ou arquebouzier.

Ce qu'Aubigné veut que nul n'ignore, c'est qu'il est poète de loisir mais guerrier de profession. Au soir de sa vie, faisant le compte de ses actes, il rappelle qu'il fut soldat cinquante-quatre ans, capitaine cinquante, maître de camp quarante-quatre et maréchal de camp trente-deux, ajoutant qu'il eût été « *trop lâche ou trop malheureux s'il n'avait à répondre en*

son nom de plusieurs exploits ». Dans *Sa vie à ses enfants*, rédigée pour l'édification de sa famille, il rappellera ses hauts faits sans nul embarras de modestie. C'est au premier rang qu'il se peint, haut en couleurs et campé pour l'histoire ; point toujours faussement d'ailleurs, et sans trop d'excès.

A vingt-cinq ans, devant Casteljaloux, il est blessé, se croit derechef à l'agonie : son testament qu'il dicte au juge du lieu, ce sera l'ébauche des *Tragiques*. Le célèbre :

Nous avortons ces chants au milieu des armées,

s'il n'est pas vrai de tout le poème, s'applique du moins au premier livre *(Misères)* le plus cruellement réaliste parce qu'il naît de l'horreur vécue. Sept chants de détresse, de haine et d'espérance allaient succéder à ce brouillon griffonné sur un tambour en guise d'écritoire : écrits dans les intervalles de paix où continuent de couver guerre et colère, ils ne laissent pas refroidir l'inspiration originelle. Aubigné possédait d'ailleurs la qualité maîtresse du bon pamphlétaire : une faculté d'indignation que la rancœur maintient à vif.

Car il est loin d'être au-dessus des déceptions que son mauvais caractère lui vaut. Fanatique, tout compromis lui paraît trahison : autoritaire sans talent d'autorité, il s'aliène ses coreligionnaires eux-mêmes ; se croyant l'étoffe d'un diplomate, pour avoir « *fait son chevet au pied du lit des rois* », sa méfiance du vis-à-vis est telle qu'il envenime sous couleur de négocier. Mal vu dans les deux camps, de plus en plus esclave de sa bile, il est *le bouc du désert* dont chacun prudemment s'écarte. Sa « rude fidélité » ne se dément pourtant jamais : intransigeante, ignorant la bassesse, elle est de celles qui exigent une réciproque de la même trempe. Henri IV ne s'y trompait pas, qui plaisantait en le voyant venir : « Voilà monsieur Monseigneur d'Aubigné ! » Quand, au jugement d'Agrippa, le Roi déserte la Cause, le poète se retire en Poitou. La mort de sa femme le rapproche pour un temps de ses amis, et d'abord du roi. Celui-ci lui montrant sa lèvre percée par le couteau du fanatique Chatel, Aubigné fait cette étrange prophétie : « *Sire, vous n'avez encore renoncé à Dieu que des lèvres, il s'est contenté de les percer ; mais quand vous le renoncerez du cœur, il vous percera le cœur.* » Franchise de langage toute « rustique », il le dit lui-même, et déplacée à la cour. Aussi ne l'y voit-on guère, et seulement pour protester, voire s'affronter aux volontés du monarque. A visage découvert au surplus, avec une noblesse de ton qui rehausse la bonhomie foncière : « *Sire, en regardant votre visage, il me donne les anciennes hardiesses suivant lesquelles j'ose demander à mon maître ce que l'ami demande à l'ami : défaites trois boutons de votre estomac, et me dites pourquoi vous m'avez pu haïr.* »

Tel est le ton de la dernière entrevue, cinq ans avant la mort du Roi. Celui-ci poignardé, le parti protestant s'agite. En 1620, lors d'un complot contre la Reine-Mère et Luynes, l'amitié qu'Agrippa voue à Rohan lui

vaut d'être traité en rebelle. Obligé de fuir, il rallie la Sion Calviniste, Genève. Il y mourra dix ans plus tard, laissant en France deux filles et ce Constant qui fut la honte de son nom : renégat, débauché, voleur, assassin de sa première femme, Constant d'Aubigné vécut de prison en prison, épousa la fille de son geôlier, laquelle partagea son destin, de sorte que la future Maintenon, leur fille, vit le jour à la prison de Niort. Disgrâce suprême et posthume : la quasi-reine dont Agrippa fut l'aïeul allait être, pour parler le patois de Chanaan, la nouvelle « Jézabel impie et carnassière » qui ne trouverait aucun Aubigné pour prophétiser contre elle, comme le poète contre Catherine de Médicis.

***

« *De son lit il crachait jusqu'au milieu de la chambre et chacun disait qu'une personne mourante ne pouvait avoir cette force* », écrit sa femme dans le récit qu'elle nous a laissé de sa mort. C'est preuve de souffle jusqu'au bout, et qui n'étonnera pas les admirateurs des *Tragiques*. Tout poème est une façon de respirer : le souffle soutenu permet le déroulement de la période avec les inflexions qu'exige le sens. Il n'est que les poètes à souffle court pour avoir honte de la rhétorique, inépuisable nourrice de notre poésie d'Eustache Deschamps à Claudel. Avec les Renaissants, le nombre d'or régit le souffle même : portant la forme du sonnet à son point de perfection, ils fixent à la rhétorique les limites à l'intérieur desquelles se concentrer, ils précisent *l'énergie de coulée* qui donne à la phrase poétique le maximum de souplesse et de rigueur, qualités qui ne sont qu'en apparence contradictoires et que le souffle concilie en articulant la phrase exacte par tout un jeu de nuances et de pauses. C'est la leçon qu'Aubigné retient de la Pléiade : il n'aura pas écrit en vain *l'Hécatombe à Diane*. Cependant, si le sonnet lui apprend à *phraser* sa période, il lui révèle aussi, par la gêne qu'il lui impose, la puissance d'expansion de ses images, que l'étroitesse du genre fait paraître disproportionnée. Les sonnets d'Agrippa craquent de toutes parts, en raison de leur excès de sève : dans les *Stances*, la coulée plus libre, mais régie par ces lois internes dont la maîtrise vint à Aubigné par le sonnet, permet à l'image d'atteindre son plein développement sans nuire au dessein d'ensemble, ni presser sur les images contiguës. Le poète a forgé sa technique avant d'être asservi par l'inspiration : quand celle-ci viendra, tyrannique, il n'aura qu'à se laisser guider par elle ; instrument docile, sa voix n'est pas informe ; tout naturellement la passion s'exprime par le langage le plus efficace, c'est-à-dire le plus juste dans l'art. D'où l'écriture sans repentir des *Tragiques*, leur évidence de phénomène naturel : signe commun aux grandes œuvres.

« *Puisqu'il faut s'attaquer aux légions de Rome* », c'est ainsi, par un vaste accord plaqué à l'orgue, que débute le chef-d'œuvre d'Agrippa. Et le poète nous conduit, l'épée aux reins, à travers les sept cercles de

l'horreur, jusqu'aux visions finales du Jugement, qui sont parmi les plus beaux morceaux d'apocalypse de notre littérature. Pendant la guerre, alors que nous cherchions dans le passé des textes capables d'enflammer notre génie national, Pierre Seghers, cet éditeur clandestin à ciel ouvert, publia *Jugement* et le sens de son geste n'échappa à personne. Je relus alors les *Tragiques*, en même temps que la *Satire Ménippée* : j'en voulais tirer, sous prétexte d'anthologie, matière à satire actuelle. Inutile de dire que leur force accusatrice appliquée à une situation qui n'était pas sans analogie avec la nôtre en ce temps-là, demeurait prodigieusement vivante. Les textes furent choisis, préfacés ; juin 1944 rendit leur publication inutile. Seul mon choix des *Tragiques*, illustré par Léon Zack, vit le jour dans une édition pour bibliophiles, lesquels, comme chacun le sait, laissent les livres non coupés : mon choix ne profita donc qu'à moi-même. J'y gagnai de mesurer la juste grandeur d'Agrippa d'Aubigné. Presque tous les poètes, en somme, ne passent l'oubli qu'en anthologie : une anthologie tirée des seuls *Tragiques* fournirait un volume entier, non de fragments, mais de poèmes plus fermes que le meilleur Ronsard, d'une énergie visionnaire plus sûre que le meilleur Hugo. On y lirait avec surprise, — tant il est vrai que la gloire d'Aubigné ne vit plus que par ouï-dire —, cette évocation de la mort de Jézabel qui peut-être inspira *le Songe d'Athalie*. Tout y est, jusqu'à *l'éclat emprunté* du maquillage, qu'Aubigné rend par ces mots : *le dernier appareil de ta feinte beauté*. Il est permis de trouver dans ce texte de *Vengeances* une vigueur de l'antithèse et comme une majesté barbare de l'horreur que Racine a cru devoir polir. Voici comment les chiens se partagent le cœur de la reine :

De ton sein sans pitié de chaud cœur fut ravi,
Lui qui n'avait été de meurtres assouvi
A fait crever les chiens : de ton fiel le carnage
Aux chiens ôta la faim et leur donna la rage ;
Vivante, tu n'avais aimé que le combat,
Morte, tu attisais encore du débat
Entre les chiens grondants qui donnaient des batailles
Aux butins dissipés de tes vives entrailles.

***

Dans l'avis au lecteur qui précède les *Tragiques*, Aubigné rappelle la leçon de Ronsard : « *Mes enfants, défendez votre mère de ceux qui veulent faire servante une Demoiselle de bonne maison. Il y a des vocables qui sont français naturellement, qui sentent le vieux, mais le libre français, comme* dougé, tenue, empour, dorne, bauger, bouge, *et autres de telle sorte. Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes, que vous les employiez et défendiez hardiment contre des marauds qui ne tiennent pas élégant ce qui n'est point écorché du latin et de l'italien...* » Cette défense du parler français dans sa verdeur native et rustique, Aubigné s'en fait le champion en prose plus encore qu'en vers. Toute proche

de Rabelais, la langue du *Baron de Faeneste* tient autant au dialecte qu'à la terminologie des métiers. C'est *matrouiller*, pour bredouiller ; *sandrille*, pour mésange, *talbot*, l'entrave au cou d'un taureau. C'est encore, dans *l'Histoire Universelle* cette fois, *égrigner*, pour écorner un rempart, *grattis*, pour tranchée peu profonde, *corneguerre*, pour soudard, *esgouillés*, pour égorgés à coups de *gouille*. Les métaphores où le poète est maître, le prosateur n'en use pas moins : et toujours pour faire voir, pour saisir toute une situation en une seule image. N'en citons qu'une, étonnante d'humour cruel, forgée pour peindre la lâcheté de certains gentilshommes tournant bride au lieu de dégager le roi d'une mêlée : « *Quelques-uns se rallièrent à lui. Les chevaux des autres eurent la bouche forte.* »

Mais ne quittons pas sitôt *Faeneste* : c'est là lecture bien assaisonnée, bien que parfois d'une main un peu lourde — du moins la sauce en est-elle franche, et ne gâte pas le goût. La meilleure façon de fouailler les vices à la mode est de les tourner en ridicule dans leur langage même : cette tradition, des fabliaux à Molière, passe par Rabelais et d'Aubigné. Une gaîté libre et même sans vergogne, un sens de l'humour qui dès le siècle suivant fait place dans nos lettres à l'ironie — et si la subtilité du langage y gagne alors, son pittoresque naturel en meurt — ; une verve, une goguenardise populaires, dont la saillie est toujours trait de comédie ; l'art du dialogue, la faculté, inattendue chez ce prophète, d'animer des personnages chacun selon sa vérité ; tout cela rapide, bien lié, comme éperonné par un style cavalier qui sait où il va et dont l'auteur soutient bien le rythme ; telles sont les qualités maîtresses de ce débat entre le paraître et l'être, le baron de Faeneste et le seigneur d'Enay. Celui-là, n'importe quel jeune « *éventé, demi-courtisan, demi-soldat* », comme l'époque en a tant vu se pousser à la cour d'Henri III, comptant moins sur leurs talents que sur leurs grâces physiques : celui-ci, Aubigné aux champs, qui sait faire valoir ses terres, se sert des vocables paysans, se vante d'être « *homme de village* », de se tenir « *assez loin du soleil pour n'en être pas ébloui* », mais n'oublie point son ancien état de guerrier et de politique, pas davantage qu'il est « *consommé aux lettres* » et rompu aux exercices de la théologie. Fort heureusement chez Aubigné, l'helléniste et le théologien savent parler de source, n'être ni pédants ni bavards à l'excès. Non moins heureusement, ce Gascon de Faeneste déraisonne d'abondance : Enay-Aubigné l'écoute divaguer, le pousse au bon moment à quelque extravagance nouvelle, comme plus tard, sur de tout autres sujets, le *Provincial* en agira avec les bons pères. Il y a déjà quelque chose de l'*honnête homme* chez notre disciple de Rabelais.

C'est un plaisir de citer, en exemple de ce dialogue, l'arrivée, décrite par Faeneste, d'un gentilhomme à la cour : à la lire, comment ne point penser à Molière ?

FAENESTE. — *Bous commencez à rire au premier que bous rencontrez : bous saluez l'un, bous dites le mot à l'autre : « Fraire, que tu es vrave, épanoui comme une rose ! Tu es vien traité de ta maîtresse ! Cette cruelle,*

cette revelle, rend-elle point les armes à ce veau front, à cette moustache vien troussée, et puis cette velle grève... c'est pour en mourir ! » *Il faut dire cela en démenant les vras, vranlant la tête, changeant de pied, peignant d'une main la moustache, et d'aucunes fois les chebus. Abez-bous gagné l'antichambre, bous accoustez quelque galant homme et discourez de la bertu.*

ENAY. — *Vraiment, monsieur, vous me ravissez, et je crois qu'il n'y a guères de courtisans qui en sachent autant. Mais encore, les vertus desquelles vous discourez sont-elles morales ou intellectuelles ?*

FAENESTE. — *J'ai vien ouï-dire ces mots-là ; bous boulez savoir de quoi sont nos discours ; ils sont des duels, où il se faut vien garder d'admirer la balur d'aucun, mais dire fredement : il a, ou il aboit, quelque peu de courage... et puis des vonnes fortunes embers les dames... et voilà le compagnon qui n'en est pas dépourbu.*

ENAY. — *Et faudrait qu'elles fussent aveugles...*

Jugez par là du ton de l'ouvrage : à ceci près que celui-ci contient maints endroits gaillards peu goûtés des palais délicats. Mérimée d'un clin d'œil entendu, l'interdisait aux femmes, et rappelait à ce propos « *les détours de fausse délicatesse au moyen desquels on parvient aujourd'hui à dire décemment des choses indécentes* ». Que la délicatesse du goût ne soit souvent qu'hypocrisie de mœurs, Aubigné devait l'apprendre à ses dépens, quand les scholarques de Genève, plus étroits que la chaise de Calvin, ordonnèrent que le livre fût brûlé et l'auteur traîné devant leur aréopage. La mort lui évita ce genre d'ennuis, qui affligent les hommes libres, périodiquement.

Je ne sais s'il eût admis la compétence de cette caricature d'inquisition : il est homme de la Renaissance en ceci qu'il n'accepte jamais de relever que de sa propre conscience. Ce parti pris de loyauté envers soi-même n'était dans son esprit que le corollaire de sa loyauté envers Dieu. Reconnaissons-y, quant à nous, l'une des marques de l'esprit libertaire, moins rare peut-être qu'en tout autre temps aux époques de tyrannie. Le fanatisme d'Aubigné fut son affaire personnelle, et par accident seulement celle de son parti. Toutefois, cet homme assurément libre ne fut pas libéral pour autant. La liberté n'était pas de principe en ce temps-là, c'était une acquisition individuelle, un don du tempérament développé par le caractère et défendu du dedans et du dehors, car les attaques contre la liberté sont comme les tranchées du brave La Noue, qui « *grattent les pieds de l'assiégé par le dehors et par le dedans* ». En est-il autrement de nos jours ? En paroles oui, peut-être...

Une telle liberté, faut-il le dire ? n'a rien de la liberté républicaine, bien que d'aucuns se soient avisés de faire passer Aubigné pour républicain. Il se peut que tels extraits de la *Confession de Sancy*, du *Caducée ou l'Ange de la Paix*, des *Devoirs des Rois et des Sujets*, le donnent vaguement à penser. Mais s'il est réputé tel de son temps, c'est qu'alors républicain signifie qui veut agir sur la chose publique. Il doit ce renom à son franc parler, dont les exemples surabondent : à ses préférences aussi,

peu conformes à l'esprit de cet âge et qui vont toutes à la monarchie représentative. Dans une lettre à Marie de Médicis, il ose écrire : « *Le peuple portera plus doucement le joug qu'il aura lié. Il verra lui-même aux moyens de soulagement.* » Ceci dit, Agrippa confond souvent l'intérêt du peuple et celui de la cause : et celle-ci n'admet qu'un parti pris absolu.

Pour Aubigné, l'heure de la modération sonne toujours trop tôt : toute trêve lui paraît inopportune ; même entre amis, il reste prêt à dégainer. « *Demeurons capables de servir le Roi à son besoin et de nous servir au nôtre, et puis ployer devant lui, quand il sera temps, nos genoux tout armés, lui prêter le serment en tirant la main du gantelet, porter à ses pieds nos victoires et non pas nos étonnements.* » Sous l'argument raisonnable, c'est l'instinct qui parle, n'en doutons pas. Né dans la guerre, nourri par elle, par elle formé au physique et au moral, c'est en elle qu'Aubigné reconnaît sa vocation la plus haute. La paix pour lui, c'est le désarroi : il feint qu'elle n'est jamais assurée, ce qui le justifie de vivre toujours sous les armes — comme en son château du Dongnon, qu'il tient en état de siège à toutes fins.

Quels que soient les défauts d'un homme, il est toujours supérieur à son propre mythe. L'auteur des *Tragiques*, si nous ne le connaissions que par ce poème, nous apparaîtrait sans doute sous les traits d'un prophète, comme le juge de Moncontour, « *grand vieillard sec, le visage long, très ridé, les yeux caves, la barbe blanche et longue* », haranguant les troupes royales et leur rappelant que « *les grands vont rarement la gorge sèche au tombeau* ». Mieux vaut pourtant prendre Aubigné tel qu'il est, plutôt abrupt, avec des côtés qui découragent l'escalade. S'il n'est guère aimable, n'en concluons pas qu'il n'est point humain. C'est un homme à la sève drue, brutal, oui, mais pas plus que la moyenne à son époque : en revanche courageux et plein d'honneur, pitoyable aux faibles et paternel à la souffrance des humbles. Au fond, un paysan, qui crie quand on écorche la terre. Il suffit de le comparer au Ronsard du *Discours des Misères de ce Temps*, pour savoir lequel en l'espèce, est le plus sincère et le plus grand.

PIERRE EMMANUEL

ISSAS ET DANAKIL,

FRÈRES ENNEMIS

par ALPHONSE LIPPMANN

Au début de cette année, un entrefilet publié par le journal *Ce Matin-Le Pays* annonçait qu'une bataille sanglante venait de se dérouler sur la frontière Franco-Éthiopienne de notre Somalie [1], entre les tribus Issas et Danakil. L'information se terminait par un bref dénombrement des pertes : deux cents tués du côté des Danakil, une centaine du côté des Issas.

1. Notre colonie, improprement appelée Côte Française des Somalis, est une parcelle de l'antique royaume d'Adal dont la capitale était Zeïlah. Ce royaume, dont les populations n'étaient unies par aucun lien racial, occupait la région côtière de la mer Rouge comprise entre le port de Thio (Erythrée) et les confins du Somaliland actuel, et s'enfonçait profondément en Ethiopie vers des limites incertaines.

Aux environs de l'an 2500 avant Jésus-Christ, Yaafar, roi de l'Arabie, administre mal son vaste empire. De nombreuses tribus émigrent pour échapper aux discordes. L'une d'entre elles, les Ablés, venue de l'Hadramaouth, envahit la région de Tadjourah et coupe en deux le royaume Adal. La partie nord prend le nom de pays des Ankali ou Ankala, tandis que le sud conserve l'appellation de pays Adal. Pendant plusieurs siècles, les deux Etats Ankali et Adal paient tribut aux Ablés. A la suite de la migration des tribus de Yaafar, les Ankali se désignent par le nom de « Afar », qui signifie « Bédouins nomades ». Au moyen âge, l'adjonction d'un « D » transforme Ankali en Dankali. (Ces Danakil sont des noirs.)

Adal et Ankali deviennent vers le VIe siècle les vassaux des Abyssins, et l'hégémonie des Ablés prend fin. En 622 (hégire), l'Islam se répand rapidement à travers l'Ethiopie. Les pays « occupés » secouent le joug abyssin, et bientôt surgissent des Etats musulmans. Le pays Adal devient l'émirat d'Adal, qui peu à peu annexe une partie du pays Ankali, notamment le nord du golfe de Tadjourah.

Le reste du pays Ankali se divise en trois sultanats : Bidou, Bori et Terou.

Vers 1200, l'Abyssinie reprend la lutte qui se poursuivra jusqu'à ce que, au début du XVIIe siècle, de nouveaux envahisseurs, les Galla, venus du Sud, mettent en péril l'émirat d'Adal. Les tribus Adal, pour éviter l'anéantissement, se retirent et se fixent à Aoussa vers 1660. Les tribus du nord du golfe de Tadjourah pro-

La lecture de cette nouvelle a ravivé en moi des souvenirs vieux de vingt-cinq ans. A l'époque, j'étais chargé d'organiser le Cercle de Dikhil-Gobad, à la limite des territoires occupés par les tribus Issas et Danakil, ennemis de toujours.

Je ne pouvais m'empêcher de penser que sur la terre sévère de notre Côte des Somalis, où seuls quelques maigres épineux forcent, çà et là, l'aridité des pierres, rien n'avait changé... Les deux tribus rivales, aussi rudes que le paysage, farouchement attachées à leurs coutumes barbares, se livraient encore des combats sans merci.

En effet, avant chaque rezzou, les Issas égorgent des chamelles et, les lèvres collées à la plaie, ils s'abreuvent à pleine bouche de leur sang. Le sang les enivre. Son odeur et sa vue les exaltent. Ils sont comme fous. Ils tuent, ils tuent sauvagement. Ils tranchent la gorge de leurs ennemis et sucent le sang avidement. Les Danakil procèdent de même. D'ailleurs, suivant la coutume dankalie, le vainqueur, non seulement, boit le sang, mais mange les organes vitaux du vaincu.

***

En 1927, alors que je m'occupe de tracer chez les Issas les futures rues du village de Dikhil, une alerte vient interrompre mes travaux. Dans le lointain, à l'ouest du poste, dans la direction de Cheikh-Heiti, la fusillade crépite, suivie de longs silences.

Je pars aussitôt, accompagné de quinze tirailleurs et de quelques coolies issas. Les coolies nous devancent pour repérer le lieu où a dû se produire une razzia et, le cas échéant, retenir le rezzou s'il s'est attardé à l'œuvre.

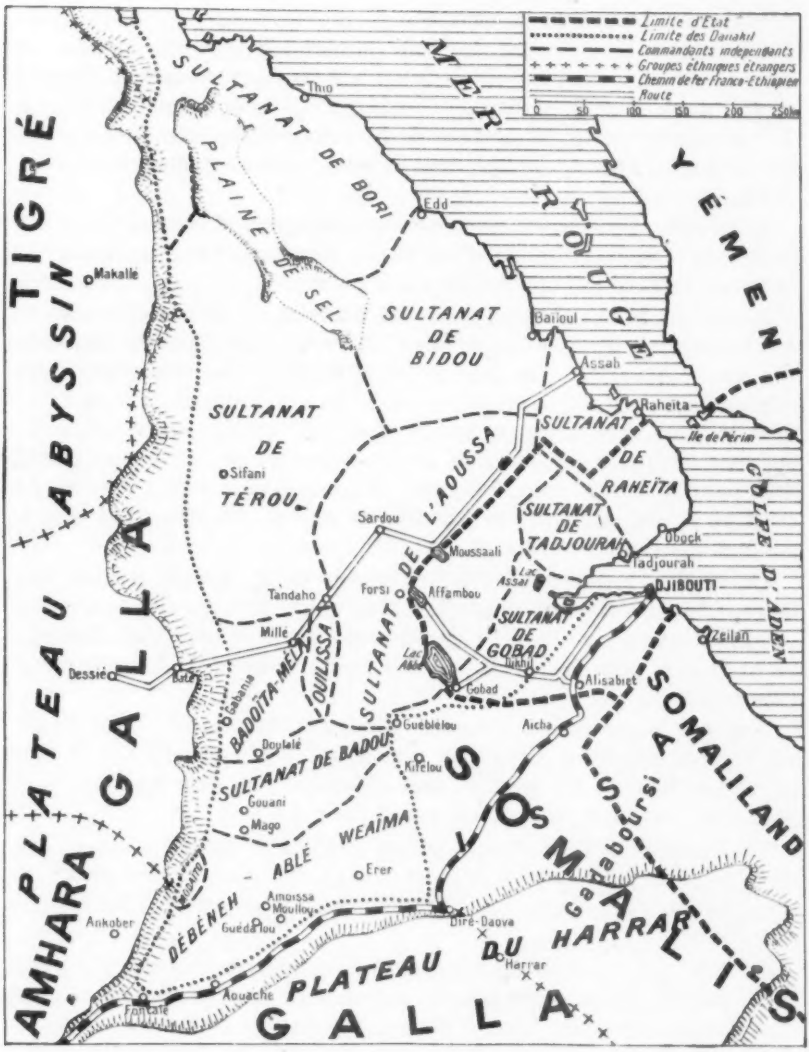
Avant d'atteindre les rives si vertes de Cheikh-Heiti, je trouve mes coolies rassemblant des femmes issas empêtrées d'enfants qui pleurent.

clament alors leur indépendance et se divisent en trois sultanats : Raheïta, Tadjourah et Gobad. Les Galla sont refoulés.

Le XIXe siècle est marqué par l'expansion Dankalie, et c'est à cette époque que le terme Danakil (pluriel de Dankali) apparaît pour la première fois. Mais les intrigues des sultans Débénehs, de Gobad, provoquent de nouvelles luttes entre Danakil, puis entre Danakil et Issas, venus de l'Est. Ces luttes mettent en péril l'intégrité des territoires des sultanats de Raheïta, de Tadjourah et de Gobad, qui, dans le même temps, se voient dépouillés d'importants territoires par le sultan de l'Aoussa.

Alarmés, les sultans de Raheïta, de Tadjourah et de Gobad font appel à la France. Le 11 mars 1862, l'empereur Napoléon III signait un traité avec les trois sultans. Mais la France ne prend possession d'Obock qu'au début de 1884. De cette année à 1890, tout le pays se place sous la protection de la France.

Le 25 mars 1885, les tribus Issas et celle des Gadaboursis se plaçaient également sous notre protection. En 1917, les Issas faisaient cession à la France de l'ensemble de leur territoire qui s'étend jusqu'à Dire-Daoua en Ethiopie. Les Issas, « venus de l'Est », sont des émigrés de l'Inde. Ils seraient originaires de l'Oxus, et seraient donc de souche aryenne. On a peu de renseignements à ce sujet.



Côte française des Somalis.

Les uns sont à califourchon sur le dos de leur mère, les autres sont cramponnés à ses mains, ou accrochés à ses vêtements. Tous ont cet air hébété qui accompagne le malheur.

Cependant, dans le flot de leurs paroles incohérentes, je finis par comprendre que ces êtres ont échappé à la razzia en se cachant dans les replis du sol, et qu'ils se dirigent vers le poste pour demander du secours. Il y aurait beaucoup de morts et de blessés chez les Issas. Les Danakil auraient également des pertes, mais ils sont partis en emmenant les troupeaux.

Nous nous élançons en direction des campements. Nous arrivons sur le lieu de la razzia en moins d'une heure. Aucun mot ne peut dépeindre la vision d'épouvante qui s'offre à nos yeux.

Toutes les huttes du village ont été bouleversées et seuls demeurent, fichés en terre, des piquets en forme de crosse. Les tapis de chameaux qui les recouvraient sont lacérés et éparpillés. Plus de trente corps affreusement mutilés gisent sur le sol : certains, vidés de leur sang, ont déjà le teint cendré des cadavres, d'autres s'agitent encore dans les spasmes effroyables d'une lente agonie. Hommes et jeunes gens gisent, tous mutilés, le sexe dans la bouche, la poitrine et le ventre ouverts. Le cœur et le foie arrachés ont été dévorés crus et des restes jonchent le sol près des intestins épars.

Un vieillard repose sur le dos, les bras en croix, cloué au sol avec une lance. L'arme a traversé l'abdomen avec une telle force que le fer s'est coudé sur une pierre et que l'agresseur n'a pu la retirer. Mais l'homme vit encore et, pour le délivrer, je dois retirer la lance. Il meurt pendant l'opération.

Non loin, deux petites éventrées gémissent doucement et me jettent des regards implorants. Pourquoi ces victimes ? L'usage interdit de tuer les petites filles et les femmes, sauf celles qui sont enceintes, car elles pourraient mettre au monde un enfant mâle qui sera un ennemi.

Voici justement trois futures mères sciemment immolées qui étalent au soleil l'effroyable magma de leurs pauvres entrailles où déjà grouillent les mouches. Elles râlent, et je suis impuissant à les sauver. Elles expireront bientôt.

Pendant que je déplie mes trousses, les tirailleurs m'apportent deux petits garçons blessés, qui avaient rampé vers un abri d'épineux pour échapper au massacre. L'un d'eux est mourant et condamné. Aidé du tirailleur-infirmier, je panse le second, ainsi que les deux petites filles. Nul cri, nulle plainte ne sort de ces petites bouches malgré la maladresse de mes gestes, tant est puissante chez la bête humaine la volonté de vivre. J'ai fini en une demi-heure. Je pars à la poursuite des meurtriers. Malgré une course échevelée, je ne peux les rejoindre. Seul, leur butin, qu'ils abandonnent à ma vue, me reste. J'attendrai une occasion, qui ne saurait manquer de se présenter bientôt, pour les châtier.

De razzias aussi féroces, j'ai été le témoin, alors, à plusieurs reprises. Elles attestent une cruauté qui se manifeste aussi dans le « Bileh ».

Le « Bileh », c'est le talion : rendre une mort pour une mort. L'honneur de la tribu y est engagé. Un tué chez les uns appelle le sang d'un guerrier du clan adverse. Cette réciprocité rend l'assassinat permanent. Le « Bileh » ne sera interrompu que lorsqu'il ne restera plus, dans la tribu, que le nombre de vivants que peut rassembler un tapis de prière.

Ce « Bileh » n'est pas seulement pratiqué chez les Danakil contre leurs ennemis. Il l'est aussi entre familles. Quand un meutre a été commis, les parents de la victime frappent un membre de l'entourage de l'assassin, boivent son sang et mangent ses organes vitaux.

Les Issas, eux, font de même à l'égard des Danakil, mais ils ne pratiquent pas le « Bileh » entre eux ; ils acceptent le jugement de leur roi, l'Ougaz, et consentent à payer le prix du sang : cent chamelles pour un homme, cinquante pour une femme.

***

S'il est vrai que les Issas et les Danakil ont pour origine commune « Celui qui apparut un matin sur un arbre », le père des Issas, Wardick (Messager), a fait de ses tribus un bloc uni, obéissant au roi issu de Wardick, tandis que Had-al-Mahis, père des Danakil, a engendré une mosaïque de petites tribus que ne groupe aucun lien du sang.

Ce manque de chef est la cause de la turbulence et de la faiblesse des Danakil. Il les pousse à recourir à la sorcellerie et au poison. La magie a en eux de fidèles adeptes.

J'ai assisté maintes fois aux effets de « mauvais sorts ». J'ai même failli en être une fois la victime. Mais ma « baraka » veillait. Voici ce qui m'est arrivé :

En octobre 1929, une plainte déposée par les Issas m'apprend que quinze des leurs, qui sont mes ressortissants, ont été massacrés à Guéblélou (Ethiopie) par un rezzou dankali parti de Gobad. La paix entre Issas et Danakil, que j'avais réussi alors — mais non sans peine — à établir, est compromise, les engagements solennels rompus...

Je décide d'agir avec sévérité. J'exige d'un okal (chef) dankali, Ibrahim Ampha é, resté à Dikhil, la livraison immédiate des coupables.

Ibrahim Ampharé revient avec quatorze okals danakil, mais sans aucun meurtrier. Tous me supplient de substituer une forte amende, même si elle s'élève au double du prix du sang, à la remise entre mes mains des quinze coupables.

Pour seule réponse, je les emprisonne immédiatement tous les quinze.

Trois jours après, je relâche Ibrahim Ampharé et lui pose un nouvel ultimatum : ou il me ramène les coupables, ou je vais me montrer impitoyable.

Il repart vers les tribus qui se sont installées à deux jours de marche de mon poste. Il revient. Cette fois, il me rapporte cinq cents fusils, mais toujours pas de meurtriers.

Je me fâche, et devant tous les okals, je fais briser les cinq cents fusils. Je le renvoie de nouveau, le menaçant de punir d'un châtiment exemplaire les quatorze okals maintenus en prison et les tribus. Il part...

Sur ces entrefaites, des agents de renseignements qui surveillent les tribus m'avisent que les Danakil se replient, avec Ibrahim Ampharé, hors de portée. Ils me fournissent également les noms des quinze coupables.

Le temps des tergiversations est passé. Je décide d'agir d'urgence et sans faiblesse.

J'alerte le peloton méhariste. Les préparatifs s'effectuent rapidement. L'heure du départ est fixée pour le soir même.

Deux heures avant le rassemblement, un sorcier Issa, Darar Aoulé, pénètre chez moi. « Je sais, me dit-il, que les Danakil, pour se défendre contre toi, doivent te jeter un mauvais sort. Leur sorcier les a prévenus de ton arrivée prochaine. Il leur a donné le conseil d'envoyer au-devant de toi, au moment où tu cerneras les campements, deux moutons aux yeux crevés et pendants. Il a prédit que ces moutons passeront à côté de toi. A leur vue, tu perdras la tête et tu tourneras sur place comme un fou. Alors, d'habiles tireurs dissimulés dans les rochers te tueront... Mais ne crains rien, je t'ai apporté de quoi conjurer ce mauvais sort et sortir vainqueur de ta rencontre avec eux. »

Darar extrait alors du pli de son pagne, deux petits paquets.

« Dès que tu verras arriver sur toi les deux moutons, tu prendras dans la main gauche ce petit sachet de cendre et, dans l'autre, ces petits bâtonnets. Lorsqu'ils seront à deux ou trois mètres de toi, tu lanceras dans leur direction d'abord le sachet de cendre, ensuite les bâtonnets. Tu verras alors les moutons faire demi-tour et se précipiter sur les Danakil, qui, saisis de peur, prendront la fuite, abandonnant femmes, enfants et troupeaux. »

Sceptique, je me tais. Je prends les deux paquets que je mets dans ma ceinture. Je remercie Darar Aoualé, et nous partons.

En cours de route, je fais part à Constantin, qui commande le peloton méhariste, de la visite de Darar Aoualé et de ce qu'il m'a dit.

« Si nous voyons des moutons, c'est que ses renseignements sont exacts, et il faudra vous servir de ce qu'il vous a donné, réplique-t-il, sinon nous serons massacrés. »

Notre colonne est forte de cent soixante hommes. Cent chameaux suivent avec munitions et vivres. Trente auxiliaires Issas dépistent les campements danakil comme de vrais chiens de chasse. Leur emplacement ne tarde pas à m'être signalé.

Un matin, à la petite aube, au moment où le muezzin appelle à la prière, je rattrape l'ennemi. Très habilement, Constantin a cerné une

partie des campements tandis que mes tirailleurs escaladent un mamelon pour pénétrer dans les autres.

A la vue des tirailleurs, l'alerte est donnée, et des coups de feu claquent de toute part. Tirailleurs et peloton méhariste opèrent leur jonction.

A ma surprise, deux moutons aux yeux crevés et pendants arrivent droit sur moi... Darar Aoualé a dit vrai : pariant alors pour la magie, je saisis cendre et bâtonnets. Constantin qui, non loin de là, assiste à la scène, est médusé.

Je laisse approcher les moutons. Les coups de feu redoublent. Lorsque les moutons sont à deux mètres, je lance cendre et bâtonnets. J'hésite à l'écrire, craignant de passer pour un imposteur : les moutons se retournent et foncent vers les Danakil, qui cessent de tirer, poussent des clameurs et prennent la fuite, abandonnant femmes, enfants et troupeaux. Le tout se passe si rapidement qu'instinctivement nous cessons le tir.

Je ne commente pas cet incident et me contente de le relater.

***

Veut-on en savoir davantage sur les mœurs de ces tribus ?

Un jour que je me trouvais près du Lac Abbé, l'attention d'une sentinelle est attirée par l'attitude insolite de cynocéphales qui s'amusent sous bois. En effet, avec de petits cris d'effroi, ils grimpent au sommet des arbres où ils se tiennent blottis et silencieux. Une fois le danger passé, ils reprennent leurs jeux. Il semble qu'une bête ou un homme circule sous les arbres. Accompagné du sergent indigène et de cinq tirailleurs, je cherche celui qui répand la terreur.

Le sergent me pousse du coude et me montre au pied d'un arbre une masse informe recouverte de haillons. C'est un jeune Issa. Dix ans à peine. Décharné, le visage défiguré par des pustules suppurantes, tremblant de fièvre, replié sur lui-même, il est à bout de souffle. C'est un varioleux. Je le relève ; il titube. Je l'emporte dans mes bras au blockhaus. Les Issas s'en écartent avec crainte, ils ont peur. Du thé chaud, de l'aspirine, de bonnes couvertures, et il renaît à la vie.

Doucement, je l'interroge. A mots hachés, il m'explique que sa tribu, les rer Gouléné, l'a abandonné sur les Monts Gobad, à quelques kilomètres d'ici. Sachant que j'étais parti pour le Lac Abbé, il avait tenté de m'y rejoindre ; ses forces l'avaient trahi. D'autres varioleux, femmes, enfants, étaient également abandonnés au même endroit.

Indigné, je prends les chefs violemment à partie.

« C'est la coutume, répond l'un d'eux. Tous ceux qui sont atteints de maladies contagieuses doivent être abandonnés. Sinon comment veux-tu que nous protégions les autres ? » conclut le chef.

Je demande au sergent de préparer un emplacement pour accueillir les

varioleux que je suis décidé à chercher. Dix tirailleurs et quelques Issas m'accompagnent.

En moins d'une heure, guidés par des appels, nous atteignons le sommet où les contagieux se sont réunis. De pauvres êtres, le visage et le corps pustuleux, accroupis sous des rochers, laissent voir une nudité grêle et difforme. Quelques chiffons, sales et déchirés, couvrent une partie de ces squelettes. Le visage figé, ils attendent le destin marqué par la fatalité. Je leur dis, que prévenu par Soussié (c'est le nom de mon premier malade), je suis venu les chercher. Ils sourient à travers leurs larmes. La vigueur semble renaître dans ces êtres misérables. L'espoir de vivre les fouette.

Sept enfants et quatre femmes sont là. L'une d'entre elles, vieille et toute défigurée, courbée, honteuse, se suspend d'une main à mon bras, de l'autre, elle s'appuie sur ma canne. Sur mon autre bras, je porte une petite fille. Notre sinistre cortège s'avance cahin-caha. Je constate avec plaisir que tirailleurs et Issas ne ménagent pas leur peine pour aider ces malheureux.

Mon sergent s'est surpassé. Il a préparé du thé et même du bouillon pour les varioleux. Tout le monde a donné sa couverture. Emmaillotés comme des nouveau-nés, mes douze malades s'endorment, non sans avoir adressé au Ciel mille bénédictions pour ce secours inespéré.

Plus tard, d'autres contagieux, Issas et Danakil sont ramassés dans la montagne et échappent à la mort atroce que la coutume leur réservait.

On reste étonné de l'impassibilité de ces êtres en face du malheur. Leur visage ne trahit aucune impression de révolte. Il semble qu'il n'y ait de place en eux pour aucune sensibilité. Je ne vois qu'une seule explication à cela : dès leur enfance, on les a terrorisés. La cruauté des mœurs indigènes l'explique : on va s'en convaincre.

***

Au moment de la transhumance des tribus Issas, qui a lieu une fois dans l'année, je fus avisé un jour que quelques gourbis avaient surgi dans la palmeraie de Dikhil. Le chef, Bœuh Robleh, m'informe qu'ils abritent des femmes Issas prêtes à accoucher.

« Oh! elles ne te donneront pas de mal, dit-il. Tu n'auras pas à intervenir. La mise au monde est facile. Mais il y a nos rites à observer, et nos femmes sont très superstitieuses. Nous sommes obligés de nous y soumettre pour ne pas avoir d'ennuis.

— Et ces rites, tu les connais?

— J'ai été marié quinze fois. Quelque temps avant la délivrance, nos femmes s'attachent autour du ventre et des cuisses un peu d'encens enveloppé d'une prière : « Dieu généreux, faites que mon accouchement soit

rapide et facile ». Puis, lorsque les douleurs se font sentir, elles conjurent les démons en plaçant un sachet de cendre et de bâtonnets, préparé par nos sorciers, devant l'orifice par où l'enfant va sortir... Et il y a tant de choses que les femmes nous cachent!

» Les hommes n'assistent jamais à ces rites. C'est défendu. Cependant, je sais encore que le cordon ombilical est sectionné tout de suite pour une fille. Pour les garçons, il faut attendre qu'il ait uriné ou crié. C'est pour qu'il soit fort. Un garçon, c'est plus important qu'une fille.

— Mais avec quoi le coupent-elles, ce cordon? Avec un couteau?

— Oh! jamais avec du fer. C'est de mauvais augure. L'enfant serait la proie des démons. On le coupe avec un morceau de verre, ou de bois, et quelquefois entre deux pierres.

Quelques jours après, une vingtaine de nouveau-nés, filles et garçons, portés par leur mère, sont réunis dans la palmeraie où va se dérouler la cérémonie de la « Fête des naissances ».

Le sommet de la tête est enduit d'une pâte de beurre et d'antimoine, tandis que le corps, couvert d'amulettes, est luisant de graisse. « Le beurre, à quoi sert-il?

— Il protège tout le corps des maléfices possibles. C'est la lune qui régit le développement de l'enfant, et, pour cette raison, son corps est plein de faiblesse, de mollesse, d'humidité. On ne sait pas à l'avance la région que le démon peut attaquer.

— Que contiennent ces sachets de cuir attachés au cou, aux bras, à la taille, aux jambes?

— De petits papiers couverts de versets du Coran et de signes cabalistiques. Les versets sont adressés à Dieu, et les signes barrent la route au démon.

Bientôt les mères disparaissent, emportant leur enfant, pendant que les hommes forment un large cercle. Un chef, à la fois sorcier et marabout sort le livre des prières. A chacun des pères, le marabout demande le prénom qu'il a donné à son fils. Les filles sont exclues de la cérémonie. Ce prénom, suivi du nom du père, sera chanté dans la prière, afin que la bénédiction de Dieu soit implorée personnellement pour chaque enfant.

C'est l'heure, la saison, la pluie, le soleil, ou le temps du jour de la naissance qui dictent le choix. Plus tard, un surnom est ajouté : « l'astucieux », « le malin », « le fouineur », « le brave », etc., qu'on n'oubliera pas dans la tribu, si l'enfant devient un grand guerrier. Devenir un grand guerrier, c'est tuer... C'est tuer pour se marier, tuer pour manger, tuer pour boire...

Tout Issa, tout Dankali qui ne compte pas de victime, est la risée des femmes. Il trouve difficilement à se marier.

***

Au cours d'une de mes longues randonnées, j'établis, un jour, mon camp à proximité de nomades Issas. A la tombée de la nuit, retentit un chant lointain. Les chiens aboient. Les chameaux cessent de ruminer. Des hommes sortent des abris. Ils tendent l'oreille. Bientôt leurs visages s'illuminent. Les femmes attisent les braises des feux qui commençaient à s'éteindre. Le chant se rapproche.

C'est un Issa qui a tué un Dankali, et qui annonce sa victoire. Il célèbre, dans son chant, les mérites de sa tribu et les siens :

« Je suis Samouth, frère de Hassen Farah Had, Chef des Issas Fourlabas. Je suis jeune. Je suis fort. J'ai suivi des Danakil. Leurs campements sont à Gagadé. J'ai veillé toute la nuit. Je suis resté à l'affût. Hummed Moussa, ce chien de Débéneh, est sorti de sa zériba. Je l'ai suivi. J'ai rampé. Je l'ai tué de ma lance. J'ai ouvert son ventre. Voici son couteau. Voici son fusil. Voici ses vêtements. Voici ses bracelets. Il a tué quinze Issas. Je l'ai tué. Je suis le plus fort. Ma tribu est la plus grande. Les hommes de ma tribu sont des guerriers. Le lait de mes troupeaux m'a donné le courage et la force... », et il répète ces paroles indéfiniment.

Femmes et jeunes filles poussent des « yous-yous » de joie. Le vainqueur apparaît. Il est jeune, vigoureux, resplendissant de bonheur. Les femmes l'entourent, le poussent vers les huttes. Elles l'enduisent de beurre. Impassible, Samouth se laisse honorer. Puis un vieillard lui plante dans les cheveux une plume noire de coq-autruche.

« On a choisi une plume foncée, me dit un Issa, parce que la victime était de race noire. Elle eût été blanche pour un Européen ou pour un Éthiopien, car les Coptes sont assimilés aux chrétiens. »

Des hommes attachent des lanières de peau brute de mouton autour du cou, des poignets et des chevilles de Samouth.

« Il les conservera jusqu'à ses deux prochains exploits, m'explique l'Issa. A sa troisième victime, la plume et les lanières seront remplacées par un bracelet de cuivre au poignet droit. A sept, il mettra un second bracelet de cuivre à son poignet gauche. Un bracelet d'ivoire ornera son avant-bras droit s'il arrive à dix. A partir de quinze, il portera un second bracelet d'ivoire à son avant-bras gauche. »

Mort, le guerrier continue à être honoré. Le passant appréciera sa valeur d'après le nombre de pierres placées dans le prolongement de sa tombe. Chaque pierre correspond à un adversaire abattu.

On peut couramment en compter de dix à trente, et parfois plus, tant chez les Issas que chez les Danakil.

Mais si les hommes subissent les pénibles effets de coutumes impitoyables, le sort des femmes, que la maternité elle-même ne dispense

pas des plus rudes labeurs, est encore plus digne de pitié. Vêtues de haillons et de peaux, elles sont traitées comme des bêtes, et elles servent.

A l'âge de sept ans, elles subissent la plus affreuse des opérations pour demeurer une « marchandise » ; femmes, elles restent un « objet ».

***

Quand j'assurais la sécurité de la transhumance des Issas, à travers le territoire Dankali, je fus invité par leur plus grand chef, Boeuh Robleh, à participer à toutes leurs réjouissances.

« Ce soir, tu vas assister aux danses des vierges de chez nous, me dit-il, en clignant de l'œil. Demain ce sera un mariage.

— Pourquoi dis-tu les « vierges de chez nous ? » Penses-tu qu'il n'y en ait pas ailleurs ?

— Certes, oui, il y a des vierges partout. Mais les Issas, comme les Danakil, garantissent les leurs.

— Comment cela ?

— Les filles représentent une valeur marchande, et leur virginité en fait tout le prix. Nous les marions contre le paiement d'une « dot ». Si elles restent vierges, elles sont un bon placement. Mais si elles sont déflorées avant le mariage, elles sont dépréciées. Aussi nous les infibulons... Les tentations sont si grandes dans la brousse et les bergers si entreprenants !

— Mais c'est une véritable opération que vous faites ?

— Oh ! non. C'est très simple. Les femmes font ça très bien. Elles ne se servent que d'un morceau de verre et d'épines de mimosas. La jeune fille reste les jambes attachées. Après cinq jours, on la délivre, et on enlève les épines : elle est « cousue » !

A ce moment, les danseuses pénètrent dans la zériba. Elles sont minces, élancées, souples. Leurs yeux, très grands, brillent entre des paupières lourdes. Des nattes tressées finement recouvrent la tête. Des disques de métal allongent les oreilles. La peau, d'un brun clair, fait ressortir davantage la blancheur du costume. Toutes sont vêtues d'un long et large jupon de cotonnade, tombant en plis fins jusqu'aux chevilles, qu'elles ont très minces. Elles portent un corsage blanc ceint à la taille et attaché sur une épaule, cependant que l'autre demeure complètement nue. Le buste est parfait, mais, des hanches aux pieds, les membres trop grêles sont disgracieux.

Des femmes viennent ensuite portant, les unes un tambourin, les autres un tam-tam. L'une d'entre elles, d'un geste brusque et saccadé, frappe sur son tambourin à intervalles réguliers, réglant le rythme de la danse ; les autres reprennent en mesure. Aussitôt les danseuses, frappant dans leurs mains, exécutent quelques pas d'une grâce langoureuse ; puis,

suivant la cadence toujours accélérée des tambourins, dansent de plus en plus rapidement : tantôt sur une ligne, tantôt sur deux rangs face à face, tantôt en cercle.

Le lendemain, c'est le mariage de Dirané Moussa, chef des Issas Arla, auquel j'assiste.

Dirané Moussa, doué d'une force herculéenne, a la réputation d'être un guerrier hardi et valeureux. Ses poignets et ses bras attestent ses exploits. Son aspect est bestial et redoutable. Dirané Moussa a quarante ans : il s'apprête à épouser une fillette de douze ans!

Dirané se marie pour la dixième fois. Sept de ses femmes sont mortes. A le voir, on devine aisément ce qu'a pu être l'existence de ces malheureuses. Il n'aime que ses fils.

Il vient prendre congé de moi. Accompagné d'amis fidèles, il part pour « enlever » sa fiancée qui se trouve dans un campement éloigné. Ils seront de retour avant la nuit. Un chameau recouvert d'un grand drap blanc, ramènera la « captive ». Tandis qu'ils s'éloignent, la tribu prépare les festins de la noce.

J'en profite pour rendre visite aux différentes tribus rassemblées pour la fête. Elles sont nettement séparées les unes des autres. Dans les harems, chaque femme a son gynécée. Il est réduit, ici, à un simple gourbi. L'intérieur est tapissé de fines vanneries, le sol est recouvert de tapis de chameaux. Pour accueillir une nouvelle mariée, l'époux doit lui préparer un gynécée semblable à celui de ses autres femmes.

Je visite celui de la future épouse. Il faut se courber pour y pénétrer, et on ne peut s'y tenir debout tant il est bas. C'est une hutte de six tapis soutenus par une dizaine de bâtons, fichés au sol, terminés en forme de crosse et reliés par des lianes. De l'encens y brûle en permanence, l'atmosphère est suffocante. Je remarque dans un coin des jarres d'eau et deux calebasses pleines de beurre.

— A quoi sert ce beurre?

— Lorsque les invités partiront, les deux époux s'enduiront le corps de ce beurre avant de se coucher. Lorsque le beurre est en quantité insuffisante, la vieille qui reste avec eux leur en apporte d'autre.

— Il y a une vieille avec eux?

— Mais oui! N'oublie pas que nos filles sont infibulées... c'est la vieille qui avec un petit couteau « découd l'épousée ».

Au loin éclatent des « yous-yous » dont la rumeur s'enfle et se rapproche. « C'est le cortège des ravisseurs qui arrive. Ecartons-nous. »

Bientôt après, la foule se rassemble autour du gynécée que l'on a entouré d'une ceinture d'épineux. Le tumulte augmente. Dans un tourbillon de poussière débouchent des guerriers sautant, dansant et chantant, brandissant lances et poignards. Derrière, Dirané Moussa marche à pas lents, précédant un chameau sur lequel une masse blanche est ballottée comme une épave à la dérive. C'est la « captive ».

Empêtrée dans un flot de linge blanc, elle est enlevée et déposée à l'intérieur de son futur gynécée. Elle n'a pas encore le droit de fouler le sol de la tribu de son futur époux, elle n'obtiendra ce droit qu'après la consommation du mariage. Les femmes s'affairent, décorent le gynécée du trousseau apporté par la future mariée, préparent la « captive ».

Un groupe bruyant d'hommes et de femmes se fraie un passage parmi les spectateurs. Ce sont les parents et les amis de la « captive » qui poursuivent les ravisseurs. Après un simulacre de combat, tout s'apaise. Les chefs entourent les derniers arrivés. Un conciliabule s'engage. Dirané Moussa atteste avoir payé la « dot » fixée par les parents, s'engage à prendre la « captive » pour femme et à la traiter comme ses autres épouses.

Autrefois, l'homme allait réellement ravir sa femme, souvent en combattant. Alors, un cri de triomphe célébrait son succès ou un cri d'épouvante annonçait sa mort. Aujourd'hui tout commence et se termine par un marché.

Dirané Moussa offre à tous l'hospitalité la plus large. Au repas succèdent les chants, les danses, les jeux.

Lorsque la nuit tombe, Dirané Moussa pénètre dans le gynécée de sa nouvelle femme. Les « yous-yous » se multiplient, la joie éclate débordante. Je veux partir, mais Boeuh Robleh m'arrête. « Ne t'en va pas encore. »

Une femme s'avance portant un plateau et le remet à Dirané Moussa, qui vient d'écarter un tapis pour s'en saisir.

— Qu'y a-t-il sur ce plateau ?

— De l'argent et une courbache (cravache de cuir). Pour que sa femme lui montre son visage, Dirané lui remettra une ou deux roupies. Puis il fera de même pour lui faire ôter chaque partie des vêtements. Enfin, avant de s'enduire de beurre, pour affirmer qu'il est le maître, il la frappera fortement de deux ou trois coups de courbache.

— La femme ne se plaint pas ?

— Au contraire. Si son mari ne la frappe pas, elle le méprise.

Le lendemain, les fêtes du mariage de Dirané Moussa continuent. En arrivant près du gynécée, je l'aperçois : la courbache à la main, le timbre haut, il discourt.

De temps à autre, Dirané Moussa se lève et pénètre dans le gynécée. Femmes et jeunes filles entourent alors le gourbi, poussent des « yous-yous », claquent des mains en cadence et chantent une mélopée aux louanges de l'époux.

***

Chaque tribu Dankalie a « son possédé du diable », c'est le Djinellé. A la nouvelle lune, la tribu fait appel au don de voyance du sorcier, afin de connaître l'avenir.

Dans une de ces nuits d'Orient qui n'ont rien d'obscur, le Djinellé, couvert d'un drap noir, sort du campement. Hommes et femmes le suivent en dansant et en frappant dans leurs mains.

Sur l'emplacement réservé, le Djinellé s'accroupit, face au levant. Un grand cercle se forme autour de lui, les hommes au premier rang, les femmes derrière. Tous se taisent.

Hassen Ampharé dirige la cérémonie. Une atmosphère d'anxiété pèse sur l'assemblée. Un profond silence règne, et les femmes se serrent les unes contre les autres.

Hassen interroge le Djinellé : « Dis-nous ce que tu vois ? Dis-nous ce qui va nous arriver ? »

Mais le Djinellé reste muet, et son silence accroît l'inquiétude qui gagne les hommes. Hassen, alors, entonne une mélopée pleine de nostalgie. La tribu entière reprend en chœur le refrain, orchestré par le bruit sourd des pieds frappant le sol, et que domine le claquement des mains.

La mélopée s'enfle et monte, toujours semblable dans sa monotonie. C'est la louange du Djinellé qu'elle chante ; c'est le passé glorieux et les fastes d'antan de la tribu qu'elle rappelle. Le rythme s'accélère, le chant s'élève. Brusquement, le drap noir s'agite. Le Djinellé entre en transe. Quelques minutes d'attente et de chant, puis un cri : « Je vois. » Tout se tait. Dans l'obscurité, une grande forme noire monte. C'est le Djinellé qui se lève. Il parle. Sa voix filtrée par le drap qui le cache, d'abord imperceptible, s'affermit progressivement.

Il annonce ce qu'il voit, puis se tait. Hassen l'interroge. Le Djinellé persiste dans son mutisme. Hassen entonne une fois encore la mélopée dont la foule à son tour reprend le refrain. Resté debout, le Djinellé retombe en transe. « Je vois » crie-t-il. Il parle. Questions et réponses s'entrecroisent, puis, brusquement, il s'interrompt. A cet instant, deux hommes s'avancent vers lui et lui font boire un breuvage.

Je m'informe auprès d'Hassen.

— Ce sont deux sorciers qui lui font prendre la boisson de la révélation, dont la composition n'est connue que des initiés.

Je le questionne encore.

— Pour affaiblir nos ennemis, nous semons chez eux la discorde.

— Comment faites-vous ?

— Nous leur jetons un sort. Nos sorciers malaxent un peu de terre imbibée de l'urine de nos adversaires avec de la viande. Ils jettent les boulettes en l'air sur le passage d'éperviers et prononcent en même temps des paroles cabalistiques. Dès que les éperviers se saisissent des boulettes, le sort est jeté.

— Le plus difficile, poursuit-il, est de nous procurer de la terre imprégnée de l'urine de nos ennemis. Dès que nous apprenons qu'un rezzou se prépare contre nous, nos guerriers partent, épient sans arrêt les campe-

ments adverses pour tenter de ramener de la terre dont nous avons besoin.

— Pourquoi de l'urine?

— Elle est souveraine en magie.

A la pratique de la sorcellerie, les Danakil ajoutent l'usage du poison. Pour avoir absorbé du lait dans une tribu Assahyamara, que je venais de combattre, j'ai fait plus d'un mois d'hôpital à Djibouti.

Moins chanceux, Hassen Ampharé, dont je viens de parler, mourait, empoisonné par le Sultan de l'Aoussa. La mort, dans ce pays, ne compte pas.

***

Depuis des siècles, en une poussée lente, mais continue, les Issas ont rejeté de l'est vers ouest, d'abord les Ankalis, puis les Gallas, et maintenant les Danakil. C'est pour eux une question de vie ou de mort. La sécheresse a détruit leurs pâturages.

Les Danakil, moins nombreux que les Issas, possèdent de vastes étendues verdoyantes où les puits abondent. Ils refusent le partage de ces terres qui sont parfois abandonnées. Alors...

Alors les Issas se ruent à l'assaut, et les Danakil pour se défendre emploient la ruse, l'intrigue et le poison...

De temps à autre, surtout à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, Issas et Danakil élèvent des protestations au sujet du droit de propriété des terrains de parcours, et s'accusent réciproquement de tous les méfaits. L'administration, impartiale et soucieuse d'améliorer leur sort, s'occupe des Issas comme des Danakil, recrute chez eux de la main-d'œuvre, et s'efforce de développer l'instruction. Il faut le reconnaître, les résultats obtenus n'ont jamais été brillants. Issas et Danakil ne comprennent pas la nécessité des études. Rares parmi eux sont ceux qui fréquentent les écoles, ceux qui se fixent au chef-lieu, ou conservent une situation fixe. La nostalgie de la brousse les reprend... et la hantise de tuer!

Elle les reprend si bien que, cinq ans avant la dernière guerre, un jeune administrateur des colonies, ayant été pris par des guerriers indigènes, ils lui arrachèrent à vif la peau de la poitrine et mangèrent son foie et son cœur.

C'étaient des Danakil de chez nous, de la tribu Débéneh.

De ces buveurs de sang, de ces femmes « cousues », on a fait récemment des électeurs. L'intention est louable, mais avant d'en venir là, n'eût-il pas été sage de s'assurer que les mœurs Issas et Danakil avaient évolué.

C'est dans un journal de 1953 que nous avons lu le laconique récit de la dernière tuerie qui décima Issas et Danakil.

ALPHONSE LIPPMANN

BEATRIX BECK

par PAUL GUTH

A l'angle de la rue Bonaparte et de la place Saint-Germain-des-Prés, Sartre habite cette maison. Il en a fait un des immeubles les plus glorieusement hantés de Paris.

— Quand j'ai eu le Prix Goncourt, des journalistes m'ont demandé : *Qu'est-ce que vous allez faire de tout cet argent ?* J'ai répondu : *M'installer.* Cette réponse a frappé un lecteur. Il m'a vendu son appartement.

C'est ainsi que Béatrix Beck m'explique sa présence ici. Lorsque notre amie Denise Bourdet rencontra la romancière, elle n'habitait pas encore cet immeuble.

Béatrix Beck a l'air d'une Vierge flamande dépeignée. Inquiète, frileuse, la tête inclinée, comme dans les miniatures. Et malgré l'élégance, toute nouvelle, de la robe de tricot noir, un air de pauvreté souffrante et d'humilité de campagne.

A son cou un médaillon représente Louis XI.

— Paulhan a dit que je n'étais pas méchante, mais mauvaise. Dans ces moments-là, je regarde Louis XI. Et, de l'autre côté de la médaille, quand on se sent gentil : Saint-Louis.

L'appartement vacille encore dans le tohu-bohu de l'emménagement. Sur une longue table de ferme des paperasses se chevauchent. Un cabas déverse, non des poireaux, mais un flot de photographies.

Dehors gronde une des places les plus tumultueuses de Paris. Tous les bruits que peuvent produire les autos, et que les règlements interdisent : rugissements de klaxons, pa-pou! des vieilles trompes, claquements de portières, ronflements des démarrages, crissements des changements de vitesse, gémissements des pneus.

Nous ouvrons la fenêtre. Le vacarme se rue.

Quelle variété de spectacle! Autant qu'à Séville ou à Venise, où le théâtre est sur le trottoir.

Tout le monde ici joue un rôle. L'église de Saint-Germain-des-Prés joue à l'église de chef-lieu de canton. Le café des Deux-Magots joue au café de village. Les pigeons et les cloches s'en mêlent. Et une statue qui tient une cithare, sur une maison que je n'avais jamais vue. Plus un pavil-

lon bleu outremer, juché sur un toit, que Béatrix Beck découvre avec moi.

— Tout ici est bizarre. Le propriétaire de mon appartement, je l'ai vu l'autre jour rue de Buci. Il est garçon boucher, et sa femme médecin.

La place pullule d'étrangetés, comme au temps des originaux, au XIXe siècle. L'autre soir, au café d'en-bas, un consommateur avait amené un renard. Un clochard traînait derrière lui une peau de bête.

— Dans le bruit, ici, ce qui est le plus pénible c'est quand on comprend des phrases. Un soir, au café, là-dessous, un garçon criait toutes les cinq minutes : *On rit, on rit au bal des Anglais.*

La musique s'infiltre, la nuit, par les caves. Parfois elle s'installe.

— A deux heures du matin, l'autre jour, trois types jouaient, en plein air, de la mandoline.

***

La voix de Béatrix Beck se traîne en une mélopée terrienne, remonte, s'affaisse encore. Elle attend que l'interlocuteur l'encourage. Alors, de tout son influx nerveux, elle se lance. Sinon elle se contracte et gargouille, pendant que la main, pour se donner une contenance, noue un fil électrique ou fait claquer un élastique.

— Oui, je suis née en Suisse... le 30 juillet 1914.

Elle dit cela comme les collégiennes de troisième récitent :

Oui je viens dans son temple adorer l'Éternel.

— ... A Villars-sur-Ollon... Oh! c'est un tout petit hameau!... Mon père était de nationalité belge. Et moi aussi. Je suis toujours une étrangère.

Bien des sangs se mêlent dans ses veines et contribuent à l'aspect changeant de ses traits. Des origines belges, irlandaises, italiennes, lettonnes...

On l'a séparée de son père, Christian Beck, quand elle avait six mois. Il est mort à Menton, à trente-sept ans, de phtisie galopante, quand elle avait deux ans. Il avait trois ans, lui, quand sa propre mère mourut.

Elle ne connait son père que par ce que sa mère lui dit de lui.

C'était une espèce de bohème. Sans le sou il entreprit de grands voyages. En Russie il fut le précepteur d'un prince. Il rencontra Tolstoï. Pour se faire rapatrier il feignit la folie.

Il écrivait des livres peu lus : *le Papillon, la Sensitive, Adam battu et content, Entrevue avec Tolstoï.* Il collaborait à des revues : *Antée, les Marges, la Revue blanche.*

Sa famille faisait des gorges chaudes de sa candeur. Il ne savait pas reconnaître le persil du cerfeuil. Un jour de février, sa belle-mère lui fit croire que c'était le premier de l'an.

Il présenta une thèse à l'Institut Solvay sur les Associations parasitaires.

— Il paraît que c'était très épatant.

Tout jeune, il connut Gide qui le peignit dans *les Faux Monnayeurs* sous les traits de Lucien Bercail.

Gide et Christian Beck échangèrent une correspondance.

— Les lettres de Gide à mon père ont paru en Belgique. Gide croyait avoir perdu celles de mon père. Le jour de son enterrement, son neveu, Dominique Drouin, me les remit. Je les ai données à Queneau qui espère les publier.

La mère de Béatrix était terrorisée par la tuberculose. Elle courait avec sa fille à la poursuite de l'air pur.

Pendant la guerre de 1914, elle se réfugia à Saint-Germain-en-Laye, rue du Vieil-Abreuvoir.

— Un logement sordide. Nous étions dans une misère noire. Ma mère allait chercher du bois dans la forêt.

Ensuite, à Fourqueux. D'abord dans une de ces bicoques de banlieue dont la tranche mince ressemble à celle d'un gâteau de plâtre.

— Notre voisine était une cordonnière angevine, aux mains déformées par le travail du cuir. Elle me donnait des images de talonnettes Wood Milne. Elle me racontait que, dans son jardin, autrefois, il poussait de l'angélique...

Mais un oncle qui logeait l'arrière-grand-mère de Béatrix, recueillit en même temps la fillette et sa mère. A l'âge de six ans, Béatrix habita donc Paris, rue Monsieur. L'air y était moins bon.

L'aïeule, une Irlandaise, avait passé toute sa vie en France sans éprouver le besoin d'apprendre le français. Une masse énorme, impotente, vêtue de zénana blanc. Elle ne se nourrissait que de bananes écrasées et de gaufrettes. Au-dessus de sa tête un petit oiseau en porcelaine se balançait dans une cage. Cette vieille femme était tombée en enfance. Toute la journée elle répétait à Béatrix : *I hate you !* (Je vous hais). La mère de Béatrix la poussait à se rétracter. En vain!

Béatrix retourna à Fourqueux, dans le village même. Deux pièces, un âtre immense. On voyait le ciel par la cheminée.

— A Paris j'allais au cours Saint-Germain, très guindé, rue Oudinot... A Fourqueux, à l'école communale, mixte.

Par crainte du froid, sa mère l'engonçait sous des tas de châles, de manteaux, de guêtres. Scandale! Aucun enfant de Fourqueux n'avait jamais porté de guêtres!...

Les garçons étaient des brutes. Mais elle aimait leur rudesse.

— On grimpait dans les granges... On jouait au cerceau avec des cercles de barriques... Un chahut infernal sur les pavés, du haut en bas du village...

Nouvel exode. A Saint-Nom-la-Bretèche, dans la dernière maison qui puisait sans doute plus profondément dans l'air pur.

— Mon oncle faisait à maman une petite rente, qu'elle a pu rembourser quand sa mère est morte.

Béatrix souffrit affreusement de quitter Fourqueux. De l'école mixte,

avec la présence enivrante des garçons, elle retombait à l'école de filles. De la force elle s'effondrait dans la mignardise. Le cours de couture fut pour elle une humiliation.

Encore un déménagement! Le lycée de Saint-Germain-en-Laye. Encore une adaptation dans la douleur!...

— J'étais nulle en musique... A la dictée musicale je remettais toujours une copie blanche... Pour la gymnastique rythmique, même chose... C'est basé sur la musique. Pourtant, j'aurais aimé aimer la musique!... Les Petits Chanteurs à la Croix de Bois, je trouvais ça merveilleux!...

Au lycée elle gardait un comportement d'école communale.

— A l'école communale, quand la maîtresse nous parlait, on ne se levait pas... Mes vêtements miteux convenaient mal au lycée de Saint-Germain-en-Laye, qui était riche et snob. Et puis mes camarades croyaient qu'on m'aidait à faire mes compositions françaises...

Les mathématiques, d'abord, la rebutaient. A partir de la géométrie dans l'espace elle s'accoutuma à leurs affres. Elle passa ses deux bachots.

— Avec mention Bien, le premier... Et le second aussi! avoue-t-elle en rougissant.

Après le baccalauréat elle eut la malencontreuse idée de faire son droit. Elle rêvait de défendre les mineurs. La science de Justinien la mena dans une impasse.

D'abord à la Faculté de Grenoble. Toujours à cause de l'air. Le seul avantage de ce droit, dont elle ne devait jamais rien faire, fut de lui permettre de rencontrer son mari. Il était étudiant à l'Institut Polytechnique de Grenoble. Il devint assistant de son professeur. Ils se marièrent en septembre 1936.

A la Noël Béatrix eut à la fois la licence en droit, et sa fille Bernadette.

Elle connut quelques années enivrantes.

— Mon mari avait une auto... En week-end on emmenait la petite dans son lit pliant. On dormait dans les chalets... On faisait du ski... On se baignait dans les torrents...

La guerre éclata vite. Elle ne laisse jamais beaucoup de temps aux jeunes mariés. Le mari de Béatrix fut mobilisé à Lyon le 2 septembre 1939. Il partit vers la frontière. Il fut tué le 3 avril 1940. On n'a jamais su les circonstances de sa mort.

— J'étais à Villard-de-Lans, au-dessus de Grenoble. Je donnais des leçons dans un collège replié.

Elle commença son expérience de femme seule.

Avec son humilité elle trouvait que dix francs de l'heure pour des leçons particulières d'anglais, c'était beaucoup.

— Ces élèves-là étaient des adultes. C'étaient surtout eux qui travaillaient...

Mais la vraie classe, avec les enfants, l'épuisait.

— Les tout petits étaient très bruyants. Ils vous écoutent penser. Ils sentent immédiatement votre manque d'assurance. En histoire ils ne cha-

hutaient pas... parce qu'ils étaient quatre. Mais les autres changeaient de place sans cesse, parlaient, sautaient. Un vacarme épouvantable!... Un jour un professeur d'une classe voisine, attiré par le bruit, vint voir ce qui se passait. J'étais débordée...

Elle redescendit à Grenoble avec Bernadette. Et ce fut le défilé des trente-six métiers.

Elle colla des boîtes de Corrector. Avec une grande valise elle allait chercher ces boîtes, qu'elle recevait à plat. Chez elle, elle les étalait sur un moule en bois qui leur donnait leur forme. Dessus elle collait des étiquettes qui représentaient des gnomes.

— J'en faisais des centaines par jour. Une amie me disait : *Je vais aussi vite qu'on peut aller. Il est impossible de gagner sa vie !* Je crois que je touchais deux sous par boîte.

Pour six cents francs par mois elle donna des *leçons de tout* à une jeune fille qui préparait le brevet. Le plus dur fut de réapprendre le système métrique.

En usine elle fit des fermetures éclair. Huit gestes à la machine. Un, avec le pied, sur la pédale. Sept avec les mains.

Elle entra dans un bureau. Mille francs par mois : une somme énorme à ses yeux! Une école par correspondance de Paris, repliée à Grenoble.

— Je triais les devoirs envoyés par les élèves.

Les malheurs de la guerre se reflétaient dans ces copies. Un professeur Schulhof, tout à coup, disparaissait. Il était juif. Il avait dû s'enfuir ou avait été arrêté.

— Le maquis est venu en plein jour. Ils ont coupé le téléphone. C'était une joie, pour nous, de voir enlever les machines du patron!... Mes camarades étaient les unes gentilles, les autres méchantes. D'autres tantôt gentilles, tantôt méchantes...

Elle connut les semaines entières de rutabagas, le bureau froid, le petit logement glacé, rue de l'Abbé-Grégoire, près de l'église Saint-Bruno. Elle avait envoyé Bernadette à la campagne, chez des paysans.

Parmi ces souffrances, elle goûta des fous rires vertigineux. Elle les attribue à ses origines irlandaises et aux pétillements du sang de ces insulaires.

La guerre ce fut pour elle le froid, la faim, le veuvage. Mais aussi ces soquettes qu'elle se tailla dans une doublure de manteau et qui provoquèrent l'hilarité du bureau.

Dans les queues, qui duraient des journées entières, pour le renouvellement des cartes, elle admirait l'aptitude des Français au rire et au courage.

***

La guerre finit. Elle se trouva sur le pavé. Sa nationalité belge la gênait pour dénicher du travail en France.

— Je gagnai la Belgique. D'abord à Bruxelles, chez ma sœur, près d'une gare et d'un musée. En Belgique j'avais le droit de travailler, mais

je ne trouvais pas de travail. Et je n'avais que ma licence en droit française. Aucun diplôme belge! Je savais l'anglais : j'espérais trouver quelque chose dans des bureaux américains. Mais d'autres jeunes femmes savaient l'anglais aussi bien que moi. Et, en plus, elles étaient sténodactylos. En somme, avec ma grotesque licence en droit, je n'avais pas de métier.

Elle partit pour la campagne belge. Une de ses tantes, à Sart-Dames-Aveline, possédait une fermette.

— Une cour avec un laurier-rose... Un potager... Un noyer étalait ses branches au-dessus du poulailler... Chaque matin je sortais la brebis et le bélier. Je les menais dans la prairie. Je plantais leur piquet avec un maillet. Je les changeais de place trois fois par jour.

Elle binait, elle sarclait, elle bêchait. Elle hachait des orties pour le cochon. Elle aimait surtout fendre du bois. On peut penser à autre chose.

Mais le paysage l'affligeait. Ce n'était ni une vallée, ni une plaine, ni un vallon. Ce n'était rien.

Pour mieux respirer, elle écrivit. Déjà quand elle était lycéenne, au temps de ses habits miteux, elle avait écrit des contes. Certains, après son mariage, parurent dans des journaux d'enfants, à Grenoble.

A Sart-Dames-Aveline, entre le bélier et le cochon, elle commença à écrire son premier livre : *Barny*.

— L'histoire d'une petite fille qui devient femme... Je m'arrête au moment où elle va avoir un enfant. Pourquoi ce nom de Barny?... Je voulais évoquer quelque chose de rugueux, d'agreste, comme la petite fille que j'étais... *Barn*, en anglais : la grange? Ou *bear?* L'ours.

Pour *Barny*, Béatrix Beck obtint des voix au Prix de la Pléiade. Jacques Lemarchand lui écrivit une lettre adorable. Elle eut peu d'articles, mais un grand d'Albert Béguin qui l'encouragea.

— Dans *le Bulletin de la N.R.F.*, pour me complimenter, on avait écrit : « *Ce livre cruel...* » « *C'est un bon livre, mais pas un livre cruel* », répondit Albert Béguin.

La vie, à la fermette, ne pouvait pas durer. La Belgique était envahie par les œufs mirés argentins. Les trente poules de la tante pondaient et chômaient.

— Mon oncle vint me dire que son fils, mon cousin, avait une fermette en Angleterre. La crise de domestiques sévissait là-bas. On m'engageait pour faire la cuisine.

Au-delà de la mer du Nord, Béatrix se rendit donc dans cette nouvelle fermette : une maison charmante, près du village d'Elham, dans le Kent. Cette fois Béatrix bénéficiait d'un vallon. Et, par-dessus le marché, de bois, de prairies. Quand son cousin travaillait sur le tracteur, les mouettes venaient manger le grain dans le champ.

— Je ne souffrais pas des travaux subalternes, mais de l'exil. Écrire était pour moi un besoin. Mais cela ne me consolait pas. J'étais si malheureuse!...

Elle revint en France. A Dieppe. Ensuite à Paris. Elle descendit au

plus humble des métiers, qui devrait exiger la sainteté chez ceux qui l'exercent et chez ceux qui les commandent. Elle devint bonne à tout faire.

— Je faisais la vaisselle, la lessive. Je cirais les souliers. Au début la dame disait : *Le règne des maîtres et des domestiques est fini ! Il n'existe plus que des collaborateurs !* Après, elle oubliait cette déclaration. Et je redevenais, simplement, la classique bonne à tout faire. Les enfants étaient gentils avec moi devant leurs parents. Quand ils avaient le dos tourné, ils redevenaient des démons.

Dans sa petite chambre, Béatrix couchait avec sa fille, dans le même lit. Bernadette allait au lycée Fénelon.

— Si ses camarades avaient connu le métier de sa mère!...

Le mari d'une amie fit obtenir à Béatrix une bourse pour le Centre professionnel de Sténodactylo. Elle apprit cet art difficile. Puis elle entra chez un courtier en réassurances.

— Je tapais des statistiques à la machine. Je prenais le courrier en sténo. J'étais heureuse que ce fût un étranger : un juif de Hambourg. Il parlait lentement. J'avais une frousse épouvantable qu'il me renvoie. Il m'avait dit que la vitesse devait doubler. En même temps je sentais qu'il avait pitié de moi.

Bientôt Béatrix commença à accéder à une vie plus intellectuelle. Elle connaissait un peu Gide, qui avait été l'ami de son père. Il lui écrivit gentiment pour *Barny*. Il la prit comme secrétaire.

Gide recevait plusieurs kilos de lettres par jour. Il en jetait beaucoup dans une grande corbeille qu'il appelait *la chaudière*.

— Il aurait détesté que je sois trop affectueuse. Il était affectueux dans la mesure où je ne l'étais pas trop.

Elle répondait au téléphone. Elle tapait les manuscrits, notamment son dernier livre : *Les Jeux sont faits* et la correspondance avec Roger Martin du Gard.

— *Je vous dirai quand il faudra ajouter ou enlever du sucre*, lui disait-il pour la réponse au courrier.

— Il m'a donné peu de conseils littéraires. Quelques-uns seulement pour mon second roman, *Une Mort irrégulière : Ne dites pas « sa sœur, la cendre ! » Dites simplement : « la cendre. »* Mais je l'entendais recommander par téléphone à madame Léon Blum : *N'ayez aucune pudeur ! Dites tout.*

La mort de Gide marqua pour Béatrix Beck la fin du salariat.

Elle entrait dans les miracles de la littérature.

Gide lui légua une somme qui lui permit de vivre quelques mois. Elle obtint une bourse Fénéon de cent mille francs. Puis le Prix de Deauville, de cent mille francs encore, pour *Une Mort irrégulière*.

— Heureusement! car mes livres se vendaient peu. *Barny :* cinq cent cinquante exemplaires... *Une Mort irrégulière :* trois cents...

Léon Morin, prêtre, son troisième roman — qui avait paru dans *la Revue de Paris* — fut l'explosion de la fortune.

— Chez Gallimard on m'annonçait que j'aurais peut-être le Goncourt.

Rationnellement cela me semblait impossible. D'autre part, il fallait absolument que ça m'arrive. Cet argent m'était indispensable.

Elle eut le Prix Goncourt à l'unanimité, moins deux voix. Elle devint un personnage. Elle quitta l'appartement au-dessus d'un bazar où une amie la logeait à Saint-Germain. Elle s'installa ici, dans ses meubles. Elle courut Paris et la France, jusqu'à Poitiers, pour des séances de signatures. Elle acheta des robes.

Mais elle reste inquiète, comme au temps des fermetures éclair.

— J'aimerais pouvoir ne pas dire *je*, dans mes romans. Faire des romans moins secs, plus longs. Si j'étais homme je pourrais davantage... Gallimard va publier *Contes à l'Enfant né coiffé*. Dans ces contes d'enfants, s'il s'agit d'anges ou de démons, on ne se trompe jamais. Dans mes romans, si je parle d'une charcutière, on se trompe sur mes intentions.

On l'accuse d'écrire des rosseries.

— Les blessures que je reçois, quand je les raconte, ont l'air de vacheries que je fais aux autres.

Elle écrit avec angoisse son prochain roman, qui paraîtra dans *la Revue de Paris : Des Accommodements avec le Ciel*.

Son succès lui paraît irréel. Ces articles, cet argent, ces éloges... Elle craint qu'un jour tout ne s'évanouisse.

— Ma fille a rêvé qu'elle allait à une présentation de mannequins. Quand elle arrivait, tout était fini. Elle se retrouvait en guenilles dans la forêt.

PAUL GUTH

$$
\begin{aligned}
[\mathbf{X}^{12}\chi^{t}_{4-11}] = & \sum_{n=0,1,2\ldots} (1-\theta^{t}_{t-n})\,\tau\,.\,\mathbf{Y}^{t-n}_{11} - \sum_{n=1,2,3\ldots} (1-\theta^{t-1}_{t-n})\,\tau\,.\,\mathbf{Y}^{t-1}_{11} \\
& + \sum_{n=0,1,2\ldots} (1-\theta'^{t}_{t-n})\,\tau' \sum_{k=3,4,6,7,12,13,21} (\mathbf{XT}^{t-n}_{k-11} + \mathbf{X}\cdot\chi^{t-n}_{11-k}) \\
& - \sum_{n=1,2,3\ldots} (1-\theta'^{t-1}_{t-n})\,\tau' \sum_{k=3,4,6,7,12,13,21} (\mathbf{XT}^{t-n}_{k-11} - \mathbf{X}\cdot\chi^{t-n}_{11-k}) \\
12 \qquad & + \textit{etc.}
\end{aligned}
$$

LA COMPTABILITÉ IMAGINAIRE

par MICHEL FALGUAIROLLES

Nous avons reçu la communication suivante d'un de nos abonnés. Nous permettrons-nous de faire remarquer à nos lecteurs qu'elle est inspirée par le même esprit que l'étude du professeur Pasteur Vallery-Radot publiée dans la présente livraison? (N.D.L.R.)

PENDANT les loisirs forcés de cet été, le hasard a mis sous mes yeux un article de journal relatif à une étude officielle publiée sous le titre *Méthodes d'établissement des comptes provisoires de la Nation.* Le tableau qui y était joint me laissa rêveur, mais il était tellement curieux que je décidai de poursuivre son étude et j'éprouvai bientôt une stupeur véritable devant un document aussi prodigieux et qui restait inconnu de mes compatriotes. Ayant lu l'article que *la Revue de Paris* a publié sous le titre *Monsieur X*, et adoptant entièrement ses conclusions, j'ai pensé que vos lecteurs seraient peut-être intéressés par certaines méthodes dont on prétend qu'elles devraient dominer la politique financière de notre pays.

Regardez d'abord le *Modèle simplifié utilisé pour l'établissement des budgets économiques* [1]. J'ai essayé d'étudier cette méthode en l'employant telle qu'elle est commentée dans les *Bulletins du Ministère des Finances.* Quelle que soit la bonne volonté que l'on mette à comprendre le jargon technique qui y est utilisé, on ne peut dissimuler l'impression d'effarement épouvanté que l'on ressent en avançant dans cette lecture. S'il s'agissait de l'innocente distraction de rêveurs se complaisant à des statistiques ubuesques comme d'autres préfèrent collectionner les timbres-poste ou chasser les papillons du Brésil, on pourrait avoir une indulgence amusée pour un pareil goût. Mais nous avons là en réalité le fruit d'études poursuivies depuis des années par un Comité composé de plus de cinquante

1. Nous avons fait reproduire le quart du tableau auquel se réfère notre correspondant (voir page 137).

personnes, et présidé par M. Mendès-France, dont on connaît le prestige aux yeux d'une partie importante de l'opinion et qui est, au surplus, candidat passé et futur à la direction des affaires publiques. La chose prend donc une allure singulièrement grave, et on sent que le sourire que l'on ébauchait n'est plus de mise.

L'objectif est de dresser un tableau complet de la structure française et d'en tirer les directives économiques et budgétaires à appliquer par le Gouvernement. A cet effet on s'est proposé de mettre en équations toute la vie française. « *Le modèle possède vingt-trois relations explicitées pour un peu plus d'une centaine de termes. Il peut donc être résolu mathématiquement à condition de s'en fixer à l'avance tous les termes, sauf vingt-trois. On pourrait en théorie choisir presque entièrement au hasard les termes que l'on se donne et ceux que l'on veut calculer, sous réserve cependant que le système d'équations ne soit ni impossible ni indéterminé, ce qui enlève une part d'arbitraire dans le choix des données.* » Les activités sont groupées en « agrégats » qui sont des « *sommations de termes multiples* » puis en grands agrégats. Au sein de ces derniers on distingue de très nombreux secteurs, dont chacun doit être « *strictement homogène* », de façon à ce que « *les créations d'équipement de chaque secteur ne donnent pas lieu à transactions à l'intérieur de ce secteur.* »

Il faudrait être le technicien le plus subtil de la finance pour débusquer ce qui se dissimule derrière des définitions plus hermétiques qu'un poème de Mallarmé. Pour moi qui m'en sens incapable, j'ai du moins buté sur les erreurs évidentes que dénonce ma modeste expérience personnelle. C'est ainsi que « *le modèle de comptabilité est construit dans un système à prix constants* ». Or, depuis un an, nous savons tous que certaines matières premières ont baissé de plus de moitié et qu'au contraire le prix de certains services n'a cessé de monter. Plus loin on reconnaît que les comparaisons faites au moyen de ce modèle « *pour être significatives devraient s'appuyer sur des calculs en franc constant* ». C'est évident mais comme le franc varie hélas au cours de sa douloureuse carrière, on se demande à quoi sert d'établir de prétendues relations exactes entre des éléments qui ne le sont pas.

On entrevoit déjà le caractère complètement artificiel d'une vision systématique de l'économie qui est en contradiction avec la complexité élémentaire que chacun peut constater. Il en résulte, dès le départ, une série d'hypothèses, que l'on est certes obligé de mettre à la base des travaux ultérieurs, mais qui sont visiblement autant d'éventualités qui n'ont aucune chance de se réaliser.

Il est vrai que les artistes purs qui cogitent sur nos finances n'ont cure de telles considérations de bon sens. L'algèbre se meut dans les imaginaires plus aisément que dans le concret Voulez-vous savoir si votre commerce est bénéficiaire ? L'examen de votre caisse et de vos comptes traditionnels vous le dira. Mais ayez honte de votre ignorance

en apprenant que « le profit réalisé au moment t » peut être représenté ainsi :

$$Y^t_{11} = \left[\sum_{k=3,4,6,7,12,13} [T^t_{k-11} + \chi^t_{11-k}] + S^t_{4-11} + T^t_{21-11} + \chi^t_{11-21} + \sum_{k=4,6,7,12,13} O^t_{k-11}\right]$$
$$- \left[W^t_{11-3} + \sum_{k=6,7,12,13} [T^t_{11-k} + \chi^t_{k-11}] + \sum_{k=3,6,7,12,13} O^t_{11-k} + I^t_{11-4} + \chi^t_{4-11}\right].$$

Voilà au moins qui est parlé! J'ai d'autre part acheté, il y a trois mois, un camion et je ne savais pas qu'un « *achat d'équipement du premier secteur au second* », lorsque les conditions de paiement évoluent « *c'est-à-dire lorsque* π 11-12 *est variable avec le temps* », s'exprime par :

$$\pi^t_{11-12}(\alpha^t + \alpha^{t-11} + \text{—} + \alpha^{t-q+1}) - \pi^{t-1}_{11-12}(\alpha^{t-1} + \text{—} + \alpha^{t-q});$$
$$\pi^t_{11-12}\,\alpha^t - \pi^{t-1}\,\alpha^{t-q} + (\pi^t - \pi^{t-1})(\alpha^{t-1} + \alpha^{t-2} + \text{—}\ \alpha^{t-q+1}).$$

En acquittant la traite qui m'était présentée, je ne me doutais pas que je faisais varier π 11-12, et j'en suis resté tout glorieux.

Grisé par ces constatations, j'ai tourné fébrilement des pages pleines de chiffres et de formules de plus en plus étranges. On voudrait les montrer toutes au lecteur avide de s'instruire, mais puisqu'il faut se limiter, je pense qu'en jetant les yeux sur un exemple pris au hasard et qui est la page 531, chacun se sentira saisi de l'admiration qui convient à l'égard de formules qui décrivent l'équation relative « *aux achats de matières premières et de biens d'équipement* ». En voici les premières lignes :

Achats payés par une augmentation des crédits de fournisseurs :

$$(1)\quad X^1\,\chi^t_{12-11} = \pi_{11-12}\left[(\mu_{11-12}\,\nu^t_1 + m_{11-12}\,n^t_1)\left(1 - \frac{Y^t_{12}}{B^t_{12}}\right) + \Phi^t_{11-12}\right.$$
$$\left. - (\mu_{11-12}\,\nu^{t-q}_1 + m_{11-12}\,n^{t-q}_1)\left(1 + \frac{Y^{t-q}_{12}}{B^{t-q}_{12}}\right)\Phi^{t-q}_{11-12}\right].$$

Payements :

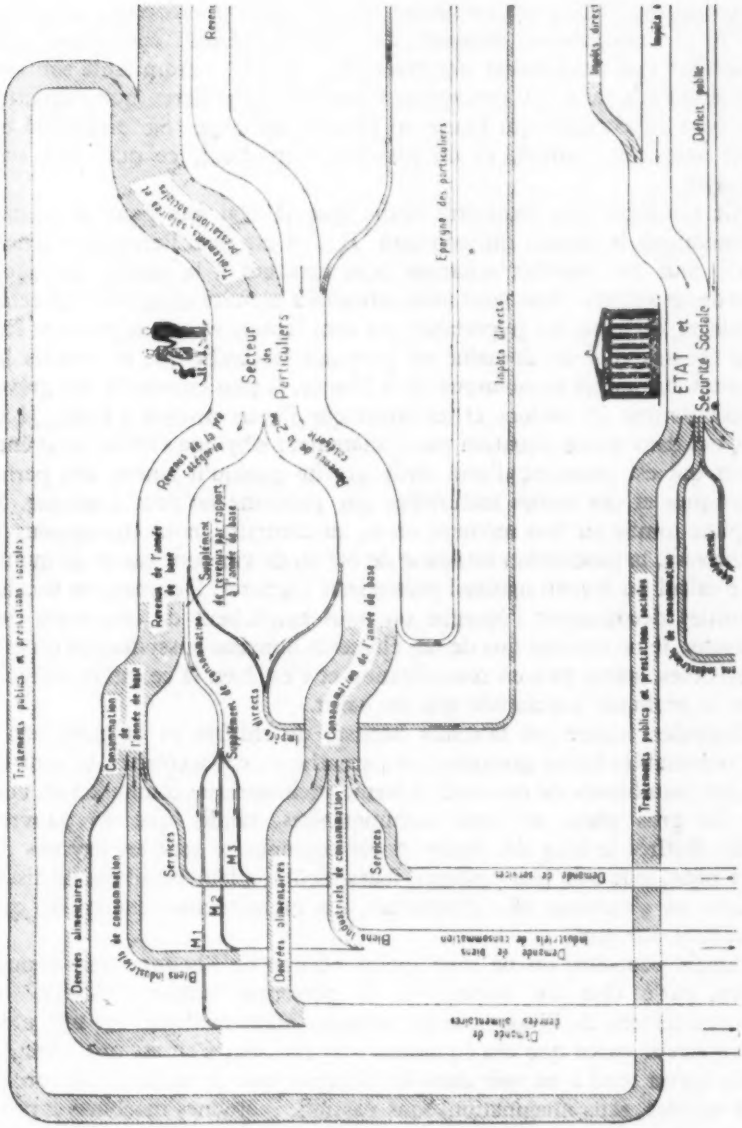
$$(2)\quad X^2\,T^t_{11-12} = (\mu_{11-12}\,\nu^t_1 + m_{11-12}\,n^t_1)\left(1 + \frac{Y^t_{12}}{B^t_{12}}\right) + \Phi^t_{11-12} + X^1\,\chi^t_{12-11}.$$

2° *Opérations d'investissements.*

Total des investissements réalisés au moment t :

$$\{\nu^t_1 + [k^1_1(t) - Y^t_{11}\,k^1_2(t)]\,n^t_1\}\,w^t_1$$
$$+ \{\nu^t_1\,\mu_{11-12} + [k^1_1(t) - Y^t_{11}\,k^1_2(t)]\,n^t_1\,m_{11-12}\}\left(1 + \frac{Y^t_{12}}{B^t_{12}}\right) + \Phi^t_{11-12}$$
$$+ \{\nu^t_1\,\mu_{11-13} + [k^1_1(t) - Y^t_{11}\,k^1_2(t)]\,n^t_1\,m_{11-13}\}\left(1 + \frac{Y^t_{13}}{B^t_{13}}\right) + \Phi^t_{11-13}$$
$$+ \nu^t_1\,\mu_{11-13} + [k^1_1(t) - Y^t_{11}\,k^1_2(t)]\,n^t_1\,m_{11-6} + \Phi^t_{11-6}$$
$$+ \nu^t_1\,\mu_{11-7} + [k^1_1(t) - Y^t_{11}\,k^1_2(t)]\,n^t_1\,m_{11-7} + \Phi^t_{11-7}.$$

On voit à quel point ces documents vous fournissent des images précieuses de ce que notre langage habituel vulgarise. J'ai sauté avec avidité sur un petit paragraphe de trois lignes, trois pauvres petites lignes, intitulé « Impôts des particuliers » car j'avoue qu'en ces temps calamiteux



Reproduction partielle du *Modèle simplifié utilise pour l'établissement des budgets économiques.*

c'est un sujet qui nous tient particulièrement à cœur. Je crois ne pouvoir mieux faire que de le reproduire intégralement : « *Nous ne nous étendrons pas sur les équations qui lient les impôts des particuliers*

(payements $X^{22}I^{(\frac{}{3\ 4})}$ *et variations de la position créancière de l'État* $X^{23}\chi^{(\frac{}{4\ 3})}$*) aux autres éléments de la comptabilité économique. Ces équations sont évidemment des types* (11) *et* (12). » Admirable sobriété. En allant à la caisse du percepteur vous vous rappellerez que l'équation du type 12 est celle qui figure en tête de ma lettre. Sa luminosité est telle que vous saurez, et du premier coup d'œil, ce que vous avez à payer.

Ce ton léger fera peut-être croire que je n'ai pas pour la science économique le respect qui convient. Il n'en est rien. Personne n'ignore qu'il faut des travaux acharnés pour arracher à la nature quelques-uns de ses secrets. Mais nous nous refusons à prendre au sérieux des échafaudages bâtis sur des hypothèses qui sont fausses et qui ne peuvent être que fausses. J'ai un domaine en province et tandis que je sondais les arcanes du budget économique de la France, la plus criminelle des grèves faisait pourrir les melons et les fruits que j'avais envoyés à Paris. Je ne sais pas dans quelle équation particulièrement sibylline s'insère un événement qui est pourtant d'une réelle gravité puisqu'il amène des pertes physiques et des ruines matérielles que personne ne peut contester. Si la pluie tombe au bon moment ou si, au contraire, nous connaissons la sécheresse, la production française de blé ou de vin peut varier de moitié et le calcul du revenu national prétendrait l'ignorer. Des mesures fiscales absurdes découragent l'épargne ou nous empêchent de construire des maisons. Je ne vois pas que de tels éléments humains aussi décisifs qu'imprévisibles, soient pris en considération et c'est bien là ce qui m'oblige à dire la profonde inquiétude qui me saisit.

Regardez encore ces tableaux hérissés de chiffres et de notations : ces redoutables lettres grecques, ces parenthèses, ces accolades, ne sont-ce pas les mandibules de crustacés à forme préhistorique comme on en voit sur les gros plans de films documentaires, tandis que les pauvres petits chiffres le long des lignes et des colonnes ce sont les paysans de chez nous, leur toit, leurs enfants, leurs meubles, leur bétail qui se dissimulent ou s'enfuient afin d'échapper aux monstrueuses sauterelles qui s'abattent sur eux.

Jamais peut-être on ne s'est moins occupé de l'homme que depuis qu'on parle tant du respect de la personne humaine. Mettre le fonctionnement de l'économie en formules mathématiques est une première erreur parce que ces équations sont fausses ; ç'en est une seconde parce qu'on tend à ne voir dans les hommes que de malheureux robots sans volonté, sans imagination, sans passion, anonymes machines à produire et à consommer. Certains souhaitent qu'arrive le jour où en effet les hommes vivront comme des instruments atrophiés, à demi aveugles, à demi sourds et totalement insensibles, qui naîtront dans un ballon de verre par la rencontre des liquides de deux éprouvettes. Ce jour-là « les budgets économiques de la nation » pourraient être dressés par les équations que l'on nous propose ; mais tant que cette aube n'a pas

lui, et pour qu'elle ne luise pas, nous devons dénoncer avec énergie toutes les tentatives d'assujettissement déterministe.

Voilà peut-être des propos qui paraîtront audacieux de la part d'un agriculteur. Mais on a le droit de réfléchir même lorsqu'on cultive son champ. C'est un illustre vigneron qui se plaisait à défendre des villageois que l'on empêchait de danser ; il me semble que c'est une œuvre du même ordre que de revendiquer, en face du machinisme et de l'abstraction, les droits d'un peuple qui souhaite que ses dirigeants cessent de tirer des plans sur la comète et se préoccupent davantage de le laisser travailler et vivre dans la paix.

MICHEL FALGUAIROLLES

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MIROIR DE LA RUSSIE

par Lady KELLY,
traduit de l'anglais
par Jeanne FOURNIER-PARGOIRE,
avec une préface de Gonzague DE REYNOLD
(*Aux éditions Amiot-Dumont*, Paris)

Si vous êtes ambassadrice d'Angleterre, si le M.V.D. soviétique vous accorde le secours permanent de quatre agents en civil chargés de vous assurer le transport, le logement et la protection contre d'autres policiers imbéciles qui veulent vous arrêter pour avoir photographié une église, si armée d'une patience inlassable vous êtes prête à payer les frais de voyage les plus extravagants, alors vous pourrez comme lady Kelly visiter une partie des monuments d'U.R.S.S. qui figuraient dans les Baedeker d'avant 1914 et que n'importe quel touriste pouvait voir. « Pourquoi avez-vous tant de villes interdites ? » demandait un de ses amis à un haut fonctionnaire soviétique. — « C'est vous qui avez commencé. En Angleterre on ne peut rien voir puisque tout est propriété privée. »

Femme de goût et bon écrivain, lady Kelly ne souhaitait que visiter les sanctuaires historiques et artistiques de la vieille Russie. Projet modeste dont la réalisation difficile nous vaut un livre comme on n'en a plus écrit depuis fort longtemps sur l'U.R.S.S. Nous suivons l'auteur dans les monastères de Jaroslav, de Souzdal et de Zagorsk, au tombeau de Boris Godounow ; à Pokov, à Novogorod la somnolente ; à Kiev où aucun diplomate étranger n'avait été autorisé à revenir depuis la fin de la guerre ; dans le delta de la Volga, en aval d'Astrakhan ; sur les plages de la mer Noire ; à Tiflis et sur les premiers contreforts du Caucase ; à l'intérieur du palais Youssoupov, à Leningrad, et des palais Cheremebiev, aux environs de Moscou. Pérégrinations charmantes et mélancoliques. C'est également près de Moscou que Lénine, Tolstoï et Tchaïkowsky ont passé leurs dernières années, dans des maisons de campagne maintenant transformées en musées. « Les pièces où ils ont travaillé, dormi et vécu, écrit lady Kelly, ont un trait commun : elles ne contiennent pas le moindre objet qui soit beau ou de bon goût. Cependant ces hommes avaient du génie et l'un des trois était un autocrate... S'ils campaient dans leur maison comme sous une tente, c'est sans doute qu'en vrais Russes, ils étaient au fond du cœur des nomades. »

P. F.

(*Suite de la chronique bibliographique page 143.*)

par THIERRY MAULNIER

CHRISTOPHE COLOMB

Il y a eu à Paris, au cours des deux dernières semaines de septembre et des deux premières d'octobre, une pièce nouvelle chaque jour, ou peu s'en faut. Beaucoup de mauvais, ou de médiocre, si j'en juge par l'opinion de mes confrères en critique : car je ne puis me prononcer moi-même sur l'ensemble, faute d'avoir pu assister à la plupart des générales. Quelques réussites honorables, ou éclatantes. La proportion des ces réussites n'est peut-être pas, tout compte fait, plus mauvaise que dans les autres débuts de saison. On ne fait pas mouche à tout coup, au théâtre, et les échecs — parfois intéressants — ne sont pas moins nécessaires à la vie théâtrale que les succès. Il arrive même que les échecs, et non les réussites, soient du côté de l'avenir.

De quelque façon qu'on considère la perspective de ces quatre semaines, et même sans tenir compte des pièces que je n'ai pu voir, *les Invités du Bon Dieu*, d'Armand Salacrou, l'adaptation de *la Corde*, par Gabriel Arout, *l'Homme qui a perdu son ombre* de Paul Gilson, *Frère Jacques* d'André Gillois, enfin *l'Alouette* de Jean Anouilh dont Marcel Thiébaut vous entretient d'autre part, les quelques trente jours qui nous ont offert *le Joueur* d'Ugo Betti l'excellent *Flamineo* tiré par Robert Merle du *White Devil* de Webster, *la Vertu en Danger*, de Van Bruggh, mise en scène de façon étourdissante par la toute jeune compagnie Jacques Fabbri, et, par-dessus tout, le *Christophe Colomb* de Claudel à Marigny, ne me paraissent pas si mal meublés.

La rentrée à Paris de la compagnie Jean-Louis Barrault-Madeleine Renaud a été proprement triomphale. Bien sûr, le *Christophe Colomb* de Paul Claudel n'est pas, à proprement parler une révélation. Nous l'avions même vu à la scène, au Vieux-Colombier si je ne me trompe, dans une mise en scène plus qu'estimable de Jan Doat. On a même le droit de dire que Paul Claudel a écrit, pour le théâtre, des textes plus convaincants que celui-là. Aucun des personnages n'y a la stature, l'épaisseur vivante, les profondeurs des grands héros claudéliens de *l'Annonce*, de *l'Orage*, du *Soulier de Satin*, du *Partage de Midi*. Il s'agit moins d'une

pièce de théâtre proprement dite que de ce que j'oserais appeler un livret pour metteur en scène, une grande imagerie à demi allégorique où se déploie par moments ce lyrisme riche d'images, d'une force presque cosmique, où le verbe claudélien prend, vers le ciel qui semble l'appeler, son vol lourd et irrésistible. J'ai entendu certains spectateurs prononcer à propos de ce *Christophe Colomb* le mot de puérilité — mais ne confondent-ils pas avec la puérilité cet esprit d'enfance qui est dans la foi ? — ou regretter de n'avoir pas été *émus* au sens propre du terme. Peut-être, en effet, n'est-on pas *ému*. Peut-être, en effet, ne participe-t-on pas à une grande espérance, à une souffrance un peu trop linéaires. Mais l'admiration est une émotion, elle aussi, et je crois que dans le spectacle total qu'est *Chistophe Colomb*, dans ce spectacle où la foi est inséparable du langage qui la dit, où la foi et le langage ensemble sont inséparables du mouvement scénique, de l'invention scénique, de l'accent des chœurs, de la mimique, de la musique — la *très grande* musique de Darius Milhaud — tout est réuni pour vaincre toutes les résistances possibles du spectateur, pour l'entraîner dans l'élan de l'admiration la plus chaleureuse, de l'admiration qui, elle aussi, peut mouiller les yeux de larmes et faire battre les cœurs.

Les mains puissantes de Claudel brassent le temps et l'espace. Le procès commence, le procès de Christophe Colomb vieux, méconnu, perdu de dettes ; et nous plongeons dans le passé ; voilà le jeune Gênois obsédé par l'ambition de conquérir, d'épouser pleinement la terre de Dieu dans ses régions inaccessibles ; voilà l'anneau d'or d'Isabelle la Catholique tombé entre les mains de cet Icare de la mer par l'entremise d'une colombe providentielle ; voilà la grande voile de la caravelle gonflée par le vent d'un Atlantique inconnu ; voilà la grande peur et la grande colère des dieux de sang de l'Amérique païenne ; voilà l'équipage révolté, et la révolte qui s'apaise devant la volonté de celui dont le nom est Colombe et le prénom Porte-Christ ; voilà l'oiseau miraculeux qui apparaît au-dessus de la voile et qui annonce la terre ; voilà le *sanctus* d'actions de grâces jeté vers le ciel par les rudes gosiers des matelots-aventuriers. Entre ces grands tableaux épiques, l'auteur a ménagé, avec une habileté peut-être un peu trop visible, des ruptures de ton, avec des interpellations du meneur de jeu au chœur et au public, des plaisanteries sur le ton quotidien. L'art du metteur en scène a fondu tout cela ensemble. Le mouvement est irrésistible. Les temps faibles du texte — il y en a — sont compensés par le jeu d'une chorégraphie scénique admirablement réglée — la danse des vices à la cour d'Espagne, celle des dieux américains devant la menace chrétienne sont admirablement réglées. Le rythme est merveilleux. Les inventions du metteur en scène se succèdent, de la voile devenue écran sur laquelle la lanterne de cinéma projette une main surnaturelle en train de donner forme à la terre comme le potier donne forme au vase, jusqu'à cette simple corde dont les soubresauts claquants de serpent en furie suffisent à évoquer la tempête. Certes, la seconde partie du spectacle n'est

pas enlevée avec la même vigueur que la première. Le texte lui-même, exception faite pour la scène admirable du cyclone autour du navire qui ramène Christophe Colomb enchaîné (« la première chose arrive... la seconde chose arrive... la troisième chose arrive... »), commence à piétiner un peu. L'auteur fait appel pour nous apitoyer sur les malheurs de son héros à une sentimentalité un peu facile — la rencontre, au seuil du ciel des élus, de Christophe Colomb et d'une Isabelle la Catholique un peu trop idéalisée, apparaît, dans l'accord de bleu et de blanc réalisé par la mise en scène, entachée de quelque fadeur, et sans doute ne nous convaincrait-elle pas tout à fait, si ne survenait à ce moment-là le prodigieux *alleluia* de Darius Milhaud : « Ouvrez-vous, portes éternelles. » Mais Jean-Louis Barrault s'est acquis — pour parler le langage du métier — un tel *crédit* au cours de la première partie, le spectacle a pris un tel élan que le spectateur l'accompagne jusqu'au bout sans relâchement et sans fatigue. J'ai pour ma part, quitté Marigny avec le sentiment d'une satisfaction presque pure, d'une réussite presque absolue.

Bien sûr, il serait dangereux de fonder sur cette réussite une nouvelle théorie du théâtre. Au théâtre, les théories sont presque toujours dangereuses. Si l'on peut voir des points communs entre le style de mise en scène de Jean-Louis Barrault dans *Christophe Colomb* et celui des meilleurs spectacles de Jean Vilar par exemple, je ne vois pas comment on pourrait établir une hiérarchie entre ce même *Christophe Colomb* et ce qu'a réalisé Raymond Rouleau pour *le Huis Clos* de Jean-Paul Sartre. D'un côté, la mise en scène se déploie tout entière pour les yeux du spectateur et se fait elle-même spectacle. De l'autre, elle aboutit à un chef-d'œuvre d'effacement, se fait parfaite dans l'invisible, elle *devient* le jeu des acteurs et le jeu des acteurs devient la vie elle-même. Le sentiment de plénitude qui nous est donné par le *Christophe Colomb* de Paul Claudel et de Jean-Louis Barrault résulte de la rencontre d'une œuvre avec le metteur en scène-chorégraphe dont les qualités étaient précisément les mieux faites pour la servir, pour la réaliser, pour *l'achever* sur la scène, de la rencontre du metteur en scène-chorégraphe avec l'œuvre qui lui permettait de s'épanouir en toute liberté dans le style qui est le sien.

Les acteurs ? Je pourrais, bien entendu, parler des acteurs, de Jean-Louis Barrault lui-même, qui joue le rôle de Christophe Colomb avec tout le feu intérieur qu'il fallait au personnage, de Madeleine Renaud, très loin sans doute de l'Isabelle de l'histoire, mais assez grande comédienne pour s'identifier à l'Isabelle adoucie de Claudel, de Pierre Bertin, qui n'a jamais été plus à l'aise, sans aucune composition, avec une parfaire économie de moyens, que dans le rôle de l' « Explicateur ». Mais dans la formule de théâtre total, qui convient si bien au *Christophe Colomb* de Claudel, les acteurs considérés individuellement perdent de leur importance. C'est l'ensemble de la troupe, c'est le jeu collectif qu'il faut considérer, où les talents personnels s'estompent un peu, où les faiblesses sont comme effacées dans le puissant mouvement de l'ensemble.

Que le *Christophe Colomb* de Claudel soit un des plus grands succès commerciaux de la saison, qu'il assure dès maintenant la troupe de Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud contre les soucis matériels immédiats qui sont toujours près de l'assaillir dans sa grande et brillante entreprise, qu'il mobilise des foules aussi compactes que les plus grands triomphes du divertissement boulevardier, voilà qui réconforte et rassure sur les possibilités d'exploitation d'un *grand théâtre*, appuyé sur la faveur d'un public qui ne demande qu'à l'aimer et le comprendre.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

UN THÉ AU SAHARA

par Paul Bowles *(Gallimard)*

Le titre de la traduction française de ce livre (dont le titre original est *The Sheltering sky*) est emprunté à la symbolique histoire d'une fille qui rêve de boire le thé dans le Sahara, qui y parvient, s'y endort, et laisse son verre se remplir de sable. C'est le destin des héros de ce poignant récit, un couple d'Américains inquiets, désaxés, qui aspirent à se dépasser à se réaliser en échappant à la médiocrité de leur existence. Le voyage qu'ils font en Afrique ne les libère pas de leurs inquiétudes et de leurs complexes. Ils traînent des âmes lasses, des cœurs lourds ; la maladie aggrave leur état, physique et moral ; l'Afrique pèse sur eux comme un rêve accablant, au niveau duquel ils n'ont pas la force de se placer. Solitaires dans leur union même, les Moresly apportent en tout lieu leur vide intérieur, leurs aspirations impuissantes, jusqu'au moment où la femme, plus naturelle, plus instinctive, moins littéraire, *plonge* désespérément dans cette Afrique silencieuse et forte, patiente et immobile, dans laquelle elle espère trouver l'accomplissement. Mais elle n'est pas assez simple pour réaliser son harmonie avec l'Afrique, car les individus n'échappent pas à la fatalité de leur caractère, et qui rêve « de boire le thé au Sahara », s'il n'est assez fort et assez pur pour le désert, n'y trouve que du sable stérile. L'atmosphère de désespoir qui enveloppe ce roman, en fait une œuvre d'exceptionnelle qualité dans la littérature anglaise d'aujourd'hui.

M. B.

VICTOR HUGO : SOUVENIRS PERSONNELS

présentés par Henri Guillemin *(Gallimard)*

C'est un don rare que celui de faire parler les morts. M. Henri Guillemin y excelle, et réveille les cadavres avec une si allègre bonne humeur qu'il doit leur donner envie de revivre. On sait qu'il s'est fait une spécialité des inédits de Hugo, rassemblés aujourd'hui sous une présentation nouvelle, sorte de journal au jour le jour des événements de 1848. On y vérifie ligne à ligne chacune des raisons qui font de Hugo un grand écrivain et un piètre politique : générosité, enthousiasme, des idées plutôt que des opinions et des sentiments plutôt que des idées, curiosité mais non passion du pouvoir, aveuglement. A l'Assemblée comme la veille à la Chambre des Pairs, Hugo s'adresse à un public imaginaire, à la foule anonyme de ses lecteurs. La politique pour lui, c'est d'abord un théâtre. Aussi sera-t-il vite lâché par le Président qui n'a plus besoin de mages mais d'hommes de main.

On trouve dans ce journal des « mots » à la centaine : Hugo s'est beaucoup amusé au Palais-Bourbon. « L'abbé de la Mennais. Première phase : sans calotte. Deuxième phase : sans culotte. M. de Montreuil (à propos de la loi agricole) : « Je ne hais point le fourrage. » Il y a surtout les profonds portraits de Thiers (« un grand petit esprit ») du chancelier Pasquier, de Proudhon. La petite histoire ne grandit pas l'histoire, mais elle lui donne ses proportions humaines.

P. DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique bibliographique page 170.)

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

PORTRAITS INHABITUELS

« Monsieur », frère de Louis XIV, « un très petit homme juché sur d'énormes talons, frisé à outrance, fardé, parfumé, enrubanné, étincelant de pierreries », eut, de ses deux femmes : Henriette d'Angleterre, puis la Palatine, quatre enfants qui survécurent, mais il aurait pu, sans les accidents et les morts précoces, en avoir douze, chiffre respectable pour un prince dont les penchants homosexuels s'affirmèrent de bonne heure et ne se démentirent jamais.

Il est vrai que son favori le plus tendre, le chevalier de Lorraine, était, non seulement couvert de maîtresses, mais possédait les titres d'abbé de Saint-Benoît-sur-Loire, de Saint-Père, de la Trinité de Tiron, de Saint-Jean-des-Vignes, et que le frère du chevalier, M. de Marsan, qui avait corrompu plusieurs jeunes gens de la cour, notamment le comte de Vermandois, fils naturel de Louis XIV, après avoir échappé à la disgrâce et même pis, reçut plus tard, des mains du roi, l'ordre du Saint-Esprit.

Il est vrai que ces raffinés, tout occupés de parures et d'affiquets, se montraient d'une bravoure éclatante sur les champs de bataille, et que Monsieur eût vraisemblablement compté parmi les grands capitaines du siècle, si l'humeur jalouse de son royal aîné ne l'eût tenu à l'écart.

Il est vrai que le confesseur de Monsieur, le Père Zoccoli, s'accommoda, pendant trente ans, des mœurs déplorables de son pénitent et ne paraît jamais l'avoir mis en demeure de choisir entre le ciel et l'enfer : Monsieur, au demeurant, était pieux, portait un scapulaire et la corde franciscaine, égrenait son chapelet et s'en servait — nous dit la Palatine — à des fins que l'on ne saurait, malgré tout, qualifier d'édifiantes.

Tout cela est bizarre, déconcertant, et même inconcevable ; le XVIIe siècle est peut-être celui qui, dans son esprit, nous échappe le plus. En

particulier les rapports hiérarchiques de la religion, de la morale et de la politique sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV apparaissent, à les examiner d'un peu près, extravagants. La biographie que M. Philippe Erlanger vient de nous donner de « Monsieur »[1] ne fait pas que combler une lacune surprenante (personne n'avait encore songé à retracer la vie d'un personnage fort connu et sur lequel les témoignages abondent), elle nous découvre des horizons nouveaux, nous fait entrevoir des abîmes insoupçonnés. Bien que l'auteur se garde d'exploiter des scandales qui pour être anciens n'en sont pas moins corsés, il ne jette pas sur eux le manteau dont les contemporains, puis les historiens, les ont enveloppés. Même les lecteurs qui ne sont pas tout à fait ignorants du grand siècle iront d'étonnement en étonnement. Le moindre ne sera pas que « Monsieur », rangé depuis longtemps parmi les marionnettes insignifiantes et ridicules, fut en réalité victime d'une impitoyable raison d'état. Après un examen attentif des documents, pesant ses mots, M. Philippe Erlanger en arrive à cette conclusion accablante : « On n'a guère connu d'égarement juvénile suscité de propos plus délibéré par des éducateurs. » Accablante pour ceux qui avaient la haute main sur l'éducation du frère cadet du roi, c'est-à-dire Mazarin et Anne d'Autriche. Si monstrueux que cela puisse paraître, le premier ministre et la mère du jeune prince ont à dessein cultivé ses penchants anormaux pour que, efféminé et dédaigné, il ne pût jamais se dresser en rival du roi. Sans doute le souvenir de la Fronde et du rôle qu'y avait joué le frère de Louis XIII, Gaston d'Orléans, explique-t-il cette méfiance, tout orientale, envers les proches du souverain, mais il ne justifie pas la perversion, préméditée, d'un enfant qui n'était pas naturellement pervers.

Louis XIV d'ailleurs, bien qu'il ne soit pas responsable de cette corruption originelle, se conduisit fort mal avec son frère. Il s'employa constamment à le rabaisser, à l'humilier, à le rejeter vers son vice et ses plaisirs énervants. En dépit des apparences, car il était un remarquable comédien et affectait pour son frère une amitié teintée d'indulgence et de commisération, Louis XIV n'aimait pas Monsieur, qu'il sentait, par plusieurs côtés, supérieur à lui, mais Monsieur, dont la sensibilité était vive, aimait sincèrement son frère et eût désiré le servir de son mieux. Émouvante tragédie, que Racine aurait pu, s'il l'avait osé, porter à la scène et dont M. Philippe Erlanger, en un livre excellent, nous offre la trame.

— Il est arrivé au général La Fayette, héros de la guerre d'Indépendance, fondateur de la Première République, idole populaire jusqu'après 1830, la mésaventure des hommes d'État qui, en des périodes troublées, répudient les excès des partis extrêmes et s'efforcent de suivre la ligne médiane : soumis aux attaques convergentes des deux ailes, accusés d'être non pas modérés mais prudents, suscitant le mécontentement de ceux

1. *Monsieur, Frère de Louis XIV* (Hachette).

dont ils prétendent refréner les ardeurs, inspirant méfiance à tous, ils n'échappent au reproche de trahisons successives qu'à la condition d'être taxés de courtes vues. « Son aveuglement lui tenait lieu de génie », a écrit Chateaubriand qui, lui, se vantait d'y voir toujours clair, et le banquier Laffitte le comparait ironiquement à « une statue qui cherche son piédestal, fût-ce un échafaud ».

La Fayette a fini par rencontrer son socle ; ce n'est plus guère pour nous qu'une statue de bronze destinée certains jours à être pavoisée aux couleurs françaises et américaines. L'ouvrage, bien documenté et sobrement écrit, que viennent de publier MM. Maurice de la Fuye et Émile-Albert Babeau [1], fait remonter dans notre estime un homme dont le désintéressement total et la fidélité à ses convictions sont des traits rares à toutes les époques, mais particulièrement à celle où il vécut.

De la part qu'il avait prise dans la guerre d'Indépendance, de son contact avec George Washington, il rapporta l'idée que le meilleur régime était celui qu'avait fondé la Constitution des États-Unis, que la liberté des citoyens était le bien essentiel, la tyrannie, sous toutes ses formes, le mal suprême. C'est selon ce critérium qu'il régla constamment son attitude : s'il paraît tantôt combattre la monarchie, tantôt la défendre, s'il fait figure d'abord de révolutionnaire, puis de contre-révolutionnaire, si, plus tard, il se rapproche de Napoléon, s'en éloigne pour s'en rapprocher de nouveau, il n'y a là ni sautes d'humeur, ni opportunisme, mais bien mise en harmonie de ses actes avec ses pensées. Il eût peut-être sauvé Louis XVI et Marie-Antoinette si ceux-ci l'avaient compris et s'étaient ralliés de cœur à la monarchie constitutionnelle. En tout cas, il manifesta beaucoup de courage physique en accourant des armées à Paris, fin juin 1792, pour protéger les hôtes des Tuileries contre les menaces jacobines, et beaucoup de courage moral en supportant quatre années d'un emprisonnement sévère dans les prisons allemandes, alors qu'en reniant des lèvres la République, il eût connu un sort meilleur.

D'autre part, il se montra non seulement « incorruptible » — combien le furent ? — mais généreux, dépensant sa propre fortune, que les libéralités américaines avaient grossie, pour soutenir la cause qui lui était chère. MM. de la Fuye et Babeau ne ménagent pas cependant les critiques à leur personnage. Est-ce habileté ? Le lecteur a l'impression que beaucoup de ces critiques sont mal fondées et devient ainsi plus favorable à La Fayette que ne paraissent l'être ses biographes.

— On ne saurait, certes, prêter un semblable dessein à M. Jean Savant auteur d'un *Tel fut Napoléon* [2], auquel convient l'épithète de « virulent ». C'est un déboulonnage en règle, un éreintement systéma-

1. *La Fayette, Soldat de deux Patries* (Amiot-Dumont).
2. Fasquelle.

tique. M. Jean Savant parle de Napoléon le Grand sur le même ton que Victor Hugo — mais celui-ci assouvissait des rancunes personnelles — parle de Napoléon le Petit. Il eût voulu provoquer une réaction en faveur de son illustre victime qu'il ne se fût pas autrement comporté. Les moins touchés par l'idolâtrie napoléonienne ne pourront s'empêcher de penser que M. Jean Savant est « exagéré », comme on disait en 1794.

M. Jean Savant concède bien à Napoléon qu'il eut du génie, voire de l'intelligence, mais il lui reprend peu à peu en détail ce qu'il lui a accordé en gros. Égoïsme, avidité, sensualité exigeante, maladresse politique, erreurs tactiques heureusement corrigées par ses généraux et ses chefs d'état-major, par-dessus tout un particularisme qui le rend indifférent au sort de la France et des Français dès qu'il ne s'identifie pas à eux, un orgueil qui s'exacerbe dans le malheur, « tel fut Napoléon » aux yeux de M. Jean Savant. La force de celui-ci est qu'il connaît parfaitement la littérature napoléonienne et qu'il a fouillé bien des documents, encore inédits. Aussi chacune de ses assertions — on pourrait dire : de ses accusations — est-elle accompagnée d'une référence à un texte dont on ne saurait que rarement contester la valeur. Seulement lorsqu'un homme a beaucoup parlé — et Napoléon n'avait rien d'un taciturne — que tous ses propos ont été recueillis soit avec sympathie soit avec malveillance, lorsque pendant trente ans il a été guetté, épié dans ses moindres gestes, lorsqu'il a connu successivement l'apothéose, puis l'écroulement, il est normal que, choisissant entre tant de témoignages discordants, un historien passionné puisse composer de lui des images diverses et même opposées. Le Napoléon de M. Jean Savant est-il plus vrai que le Napoléon de Thiers, de Houssaye, de Frédéric Masson ou de M. Louis Madelin ? Il importe peu. Il faut prendre l'ouvrage de M. Jean Savant comme un livre de combat (d'arrière-garde) destiné à faire grincer les dents des admirateurs de Napoléon et à flatter notre malignité naturelle.

— Il est toutefois curieux de noter qu'un « napoléonien » fervent, M. Fleuriot de Langle, auteur d'œuvres appréciées sur l'Empereur et sa famille, éditeur des *Cahiers du Grand Maréchal Bertrand*, n'est pas loin de partager — du moins en ce qui touche les rapports de Napoléon et du gouverneur anglais Hudson Lowe — l'opinion de M. Jean Savant. *Napoléon et son Geôlier* [1], petit livre paru déjà il y a quelques mois, montre ce que nous soupçonnions déjà : que l'Empereur était un « prisonnier » fort difficile à manier. Hudson Lowe fut plutôt maladroit que cruel. On ne saurait dire qu'il a précipité, par des traitements inhumains, la mort de Napoléon. Il apparaît de plus en plus clairement que l'Empereur était atteint d'un cancer du pylore dès son séjour à l'île d'Elbe. Que Sainte-Hélène l'en ait guéri, voilà qui eût été miraculeux.

1. André Bonne.

HITLER ET LES SIENS

Il semblait impossible d'écrire, dès aujourd'hui, une biographie de Hitler qui ne fût pas une caricature de biographie historique. A notre étonnement admiratif deux Allemands, MM. Walter Görlitz et Herbert A. Quint [2], ont tenu cette impossible gageure et l'ont gagnée. Ils ont été servis par la méthode et le sérieux des historiens germaniques qui ne craignent pas d'assumer des labeurs minutieux et gigantesques, ainsi que de poursuivre avec une ardeur jamais lassée des enquêtes sans fin.

Sans doute avaient-ils à leur disposition — comme tout le monde — les témoignages spontanés ou contraints que les acteurs ou les témoins du drame hitlérien ont apportés, en grand nombre, à la barre, mais ces documents ont un côté accusateur ou apologétique qui les rendait de maniement fort délicat. Sans les négliger, MM. Görlitz et A. Quint les ont recoupés, en bien des cas, par des recherches personnelles auprès de témoins encore vivants, ces témoins plus tard irremplaçables, car seuls ils ont été enveloppés d'une atmosphère qui s'évanouit rapidement.

Outre le travail méticuleux qu'ils ont accompli — vraiment, « en toute objectivité », comme ils le disent — les biographes ont eu le mérite, fort rare, de traiter « le mystère » en chimistes dignes de ce nom : ils font tout pour le dissiper, mais quand il subsiste des résidus, ils l'avouent simplement, sans même risquer des hypothèses que, plus que tous autres, ils seraient en droit de lancer. Ainsi sur le seul plan des faits matériels, subsistent des lacunes dont l'importance, quoique inégale, est évidente. On ne sait point par exemple, et il y a peu de chances qu'on le sache jamais, ce que Hitler fit exactement à Vienne durant les années misérables qu'il y vécut, de 1907 à 1912, quelles rancœurs et quelles haines s'accumulèrent en lui et pourquoi. Il apparaît seulement que c'est à ce moment que s'ancrèrent en lui le mépris de la bourgeoisie ainsi que le fanatisme anti-juif.

On ignorera toujours probablement pour quelle raison sa nièce Geli Raubal, qui vivait auprès de lui dans son appartement de Munich, se suicida durant la nuit du 18 septembre 1931. Geli Raubal lui avait inspiré un sentiment profond — de quelle nature? — et il voua à la morte un véritable culte, ordonnant de ne rien toucher dans la chambre où elle avait vécu. Mais quelle tragédie aboutit à ce dénouement? On l'ignore. Hitler dit seulement à la mère de Geli, sa demi-sœur : « Tu n'as aucun reproche à lui faire. Nous sommes tous responsables. »

Pas davantage, le secret de l'incendie du Reichstag (le 27 février 1933) prélude au massacre non seulement des communistes, mais des plus redoutés adversaires du nazisme, par les S.A. déchaînés, n'a été définitivement élucidé. Nous ne saurons pas non plus pourquoi, le 12 janvier 1938, Hitler et Gœring furent témoins au mariage de von Blomberg, le

1. *Adolf Hitler*, 2 vol. (Amiot-Dumont, édit.).

premier maréchal du IIIe Reich, qui prenait pour épouse une demoiselle Eva Gruhn, dont il était connu qu'elle « avait un passé », et pourquoi, exactement douze jours plus tard, Gœring et Hitler déclarant qu'Eva von Blomberg était une épouse inacceptable pour un ministre de la Guerre, le maréchal von Blomberg fut mis à la retraite et expédié à l'étranger. Beaucoup d'autres mystères, majeurs ou mineurs, subsistent.

En revanche, nous suivons pas à pas Hitler dans le labyrinthe, beaucoup plus compliqué qu'on ne le croit généralement, qui le mena de l'obscurité totale à la prise éclatante du pouvoir. Ce ne fut pas un combat, mais une mêlée dans laquelle furent aux prises les partis adverses, mais, plus encore, les partis alliés et les chefs même du parti nazi dévorés de jalousie les uns envers les autres et acharnés à s'évincer réciproquement. Les auteurs sont plus sobres en ce qui concerne l'activité de Hitler pendant la guerre, qui, d'ailleurs, s'inscrit sur les champs de bataille.

Aux lecteurs qui sont surtout curieux de l'homme-Hitler, MM. Görlitz et A. Quint donnent également d'amples satisfactions. Non qu'ils se soient enhardis à tracer de Hitler un de ces portraits physio-psychologiques que le moindre disciple de Freud n'eût pas hésité à brosser. Ils ne se prononcent même pas sur le caractère, morbide ou non morbide, de la mentalité de Hitler. Pourtant la première impression de Mussolini : « C'est un obsédé », le « Dommage qu'il soit fou! » prononcé par von Schleicher, les crises de dépression que Hitler traversa et qui le menèrent plusieurs fois au bord extrême du suicide, sa fureur pythique, le tremblement nerveux dont il était parfois saisi, fût-ce devant le micro, pouvaient les incliner à conclure à la psychose. Mais, très raisonnablement, sachant que les diagnostics à distance sont fragiles, les auteurs n'admettent de troubles névrotiques indéniables chez Hitler qu'à partir de 1943 : à ce moment, s'installe une paralysie agitante dont les ravages vont rapidement s'étendre pour transformer l'idole de tout un peuple en cette loque flottante qu'une photographie a saisie près du bunker berlinois.

Toutefois les biographes soulignent la croissance régulière d'un orgueil, que le succès porta jusqu'à la démesure, mais qui existait toutefois à l'origine. La certitude que Hitler avait d'être un architecte (non pas un peintre) de génie que des professeurs bourgeois et enjuivés avaient écarté de l'École des Beaux-Arts de Vienne, subsista toujours en lui, fût-ce quand il se sentit devenir dieu. Trait caractéristique : quand, l'armistice franco-allemand étant entré en vigueur, le 22 juin 1940, Hitler se rendit à Paris pour y visiter l'Opéra et le tombeau de Napoléon, il décida sur-le-champ « de s'élever de son vivant un gigantesque mausolée dont il dessina lui-même l'ébauche. Ce monument devait comprendre un obélisque, haut de deux cent vingt mètres, couronné par un aigle impérial de quarante mètres d'envergure. Tout autour, des reliefs représenteraient l'histoire du mouvement national-socialiste ».

Pour mon goût je préfère une notation comme celle-ci — d'un si riche

contenu psychologique! — à des interprétations ou à des commentaires, même subtils.

— On ne saurait accuser l'ex-chancelier von Papen d'avoir écrit ses mémoires [1] pour se grandir. Sa modestie est extrême puisqu'à la page 213 de l'édition française on lit cette phrase : « Par son intelligence comme par son talent de dialecticien Gœbbels nous dépassait de plusieurs coudées. Bientôt les ministres constatèrent l'inutilité d'une attitude contraire aux principes de Gœbbels, quel que fût le point litigieux ; automatiquement, Hitler refusait de les écouter et adoptait la solution préconisée par son ami. » Quand, à la lecture des mémoires de Gœbbels, on a mesuré la médiocrité du personnage en question, quand on le voit, par exemple, persuadé, au moment où l'Allemagne nazie craque de tous côtés, que lui, Gœbbels, par un de ces discours dont il a le secret, est capable de redresser la situation, on se demande si M. von Papen, en se rangeant humblement au-dessous du « petit docteur », n'use pas d'ironie.

A moins qu'il ne se ménage un alibi, en montrant que même lorsqu'il fit partie du cabinet de Hitler, il ne pouvait rien contre l'influence de Gœbbels sur Hitler.

Les mémoires de M. von Papen décèlent dans l'ex-chancelier du Reich beaucoup plus de souple intelligence que de caractère et il faudrait peu de chose pour tirer vers le comique certaines scènes d'une existence pourtant dramatique. La naïveté (?) avec laquelle il constate qu'il a été déçu dans ses prévisions, que ses efforts contre le nazisme montant ont abouti — par la faute des autres, bien sûr! — à rendre plus aisé l'accès de Hitler au pouvoir, qu'il a constamment désapprouvé la politique de Hitler sans jamais refuser les postes diplomatiques fort importants qu'il lui confiait, ressemble beaucoup à de l'humour. Voyez, en deux circonstances, les malheurs de M. von Papen. La terrible répression par les S.S. du prétendu complot S.A., dans la sanglante nuit du 30 juin 1934, s'était étendue à tous ceux que Hitler suspectait. Un des plus proches collaborateurs de M. von Papen avait été exécuté ; un autre paraissait en grand danger. M. von Papen lui-même se sentait fort menacé. Mais c'est à ce moment que Hitler proposa à M. von Papen le poste d'ambassadeur au Vatican — qu'il refusa avec indignation pour accepter, quelques mois plus tard, une mission à Vienne.

Mais il y a pis. A son retour définitif d'Ankara où il était ambassadeur du IIIe Reich auprès de la République turque, M. von Papen ne met pas en doute qu'il va être arrêté par la Gestapo. D'autant plus que deux de ses informateurs, compromis dans l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler, ont été jetés en prison. Hitler convoque M. von Papen à son quartier général de Prusse orientale... C'en est fait!... Point du tout. Hitler le reçoit aimablement et avant de le congédier, il lui offre la Croix de Chevalier de l'ordre Pour le Mérite. « A ma grande surprise », ajoute le

1. *Mémoires* (Flammarion).

mémorialiste. Le lecteur qui a assisté déjà à nombre de revirements inattendus est moins surpris que M. von Papen.

L'ex-chancelier, qui a été acquitté par le tribunal international de Nuremberg et qui ne fut condamné que par un tribunal allemand de dénazification, a su tirer son épingle du jeu. Nous aurions mauvaise grâce à critiquer ou à railler son attitude, car dans les périodes troublées, les « héros » ne le sont généralement qu'à titre temporaire, les gens prudents et sages se bornant à essayer de vivre, sans se salir les mains. Au demeurant, M. von Papen, fervent catholique, n'attend la justice que du seul juge qui soit parfaitement éclairé et de ses actes et de ses intentions.

— Il est fort naturel que ceux qui ont servi Hitler, alléguant que celui-ci avait légalement conquis le pouvoir, affirment qu'ils servaient d'abord leur patrie et qu'ils ont, ouvertement ou secrètement, réprouvé les abus de pouvoir du maître du IIIe Reich. Mais dans ces « pro domo » on sent rarement, il faut l'avouer, la franchise de ceux qui veulent vraiment libérer leur conscience. L'ouvrage que vient de publier M. Peter Kleist *Entre Hitler et Staline* [1] échappe à ce reproche. Le désir d'apporter un témoignage sincère sur les relations de l'Allemagne et de la Russie avant et pendant la guerre est flagrant. Or si M. Peter Kleist ne figurait pas parmi les membres du grand état-major politique de Hitler, il était bien placé pour connaître comment s'est nouée, puis rompue, l'alliance monstrueuse de Staline et de Hitler, puisque Ribbentrop l'avait mis à la tête d'un de ses services comme spécialiste des affaires slaves.

Le témoignage de M. Peter Kleist est très important : il confirme que Staline, dans son machiavélique dessein d'affaiblir et les Occidentaux et les Allemands en tenant l'U.R.S.S. hors d'un inévitable conflit, a recherché une entente avec Hitler bien avant le mois d'août 1939, qu'il fut solliciteur plutôt que sollicité. M. Peter Kleist montre aussi pourquoi, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les nazis, au lieu de rallier à leur cause les pays baltes et l'Ukraine, les dressèrent contre eux. La vanité, le despotisme, l'avidité des satrapes, petits et grands, qui, dans une politique à courtes vues, s'empressèrent de mettre en coupe réglée les pays qu'ils étaient censés administrer ou gouverner ne tardèrent pas à révolter des populations dont beaucoup avaient accueilli les Allemands en libérateurs. Il semble aussi que, par l'effet de l'orgueil démesuré que les Grecs nommaient *hubris*, Hitler laissa échapper l'occasion de mettre une fin brusquée à la guerre à l'Est, Staline lassé des retards alliés à ouvrir un second front ayant fait des ouvertures de paix à l'Allemagne par l'intermédiaire de l'ambassade allemande à Stockholm (mais ce point reste obscur, et il n'est pas encore aisé de voir clair dans la partie de poker qui se joua entre les Occidentaux et l'U.R.S.S., de 1943 à 1945).

Comme M. von Papen, M. Peter Kleist eut à répondre devant les vainqueurs de son activité et, comme lui, il fut mis hors de cause. Mais

1. Plon.

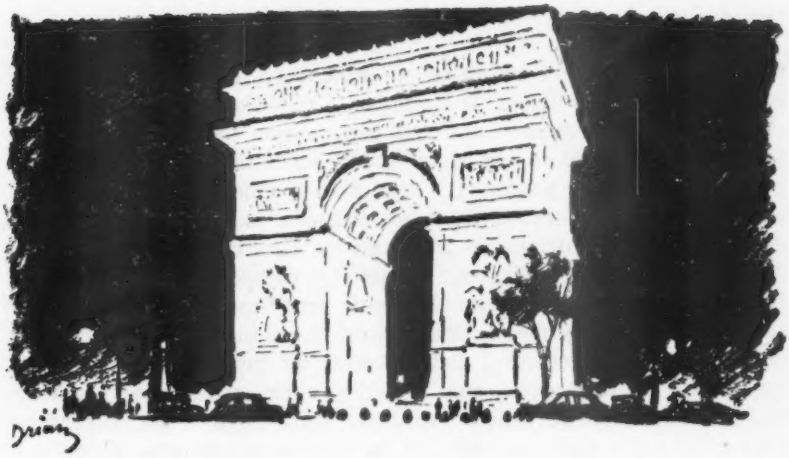
pas plus que M. von Papen sans doute il ne reconnaîtrait la validité d'arrêts rendus par des tribunaux qualifiant de « crimes » des actes que ni la justice internationale, ni la justice allemande n'avaient jusque-là considérés comme tels.

— Sur l'épineuse question des crimes de guerre, un livre fort remarquable de M. Pierre Boissier : *L'Épée et la Balance* [1], projette une lumière frisante qui en fait ressortir tous les aspects. L'auteur ne débat pas seulement en juriste le problème, mais en homme qui tient compte des réalités militaires et aussi en témoin attentif des procès pour crimes de guerre, qui se sont déroulés ces dernières années en Europe. Il observe que non seulement la justice des vainqueurs n'a pas toujours reposé sur des principes solides, mais qu'elle est, parfois, allée à l'opposé du but visé : au lieu de convaincre l'accusé de sa culpabilité, elle lui a donné le sentiment d'être une victime innocente ; au lieu de renforcer les fondements de la loi, elles les a ébranlés puisqu'elle demande à l'individu de se prononcer, en certains cas, sur la valeur des lois ; quant à la discipline militaire, « force principale des armées », il est évident qu'elle sort des prétoires militaires en miettes.

Notez que la critique de M. Pierre Boissier est dépourvue du caractère agressif qui la rend déplaisante ou odieuse, sous la plume de certains. Elle est pleine d'une hauteur de vues, à laquelle, dans une brève préface, le général Weygand rend hommage. Mais il est vrai que si l'auteur ne nie pas l'existence de crimes de guerre dûment qualifiés, il expose une « casuistique » singulièrement troublante. Par exemple, un attentat de partisans est commis dans une ville contre l'armée d'occupation : si les autorités militaires occupantes se saisissent de cinquante otages et les exécutent, c'est un crime de guerre ; mais si par représailles un bombardement effectué sur la ville coupable fait plusieurs milliers de victimes, c'est là une opération de guerre normale, — puisque les articles des conventions internationales concernant le bombardement des populations civiles sont (entre autres) devenus lettre morte. Assise sur une épée, la justice est, on doit le reconnaître, dans une position incommode.

PIERRE AUDIAT

1. *Editions Labor et Fides* (Genève).



LE MOIS A PARIS

Au Salon des Tuileries. — Cessant d'être un Salon — que d'espoirs, que de déceptions, de fatigues, implique maintenant le mot anachronique de Salon! — les Tuileries, fidèles, paradoxalement, à leur appellation première, forment, depuis cinq ans qu'ils reçoivent l'hospitalité de la galerie Charpentier, une sorte de club. Groupés par affinités et cooptation, les meilleurs artistes, et de toutes tendances, ont accoutumé de s'y retrouver au seuil de l'automne, communiant dans le culte des grands aînés vivants ou disparus et la volonté d'accueillir des forces nouvelles. Le Salon de 1953, à cet égard, paraît en progrès sur les précédents : les jeunes y sont en plus grand nombre et, généralement, choisis avec soin.

Ne reprochons pas à cette institution, qui a trente ans, de traîner par trop de poids morts. Un groupement né de l'amitié peut difficilement faire abstraction de certaines considérations d'ordre sentimental, de l'âge, des difficultés au milieu desquelles plus d'un se débat. Mais lorsque, de deux mille envois, on est passé à deux cent cinquante, lorsqu'on prétend être une anthologie, toute charité risque de paraître faiblesse.

La qualité de la lumière, les soins apportés à l'accrochage contribuent au calme, au bien-être qu'on respire ici : les disparates mêmes se réconcilient. Des aînés illustres — Dufy, Utrillo, Jacques Villon, Van Dongen, Vlaminck, Waroquier, Segonzac avec *les Buveurs*, chef-d'œuvre de sa vingt-cinquième année (1910) — précèdent les peintres dits de la réalité poétique, qui sont au grand complet : Oudot, avec *la Nature morte à la Rose*, Brianchon avec *la Nature morte au Tapis noir*, Legueult avec *le Peignoir bleu*, Cavaillès avec *la Nature morte à l'Opaline*, Terechkovitch avec *la Nature morte aux Poissons*. Ces titres attestent l'importance

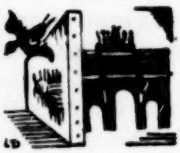
des *intérieurs* dans un ensemble où brillent aussi nombre d'excellents paysages : *les Joutes à Sète* de Desnoyer, *Venise au Couchant* de Carzou, *Provence* par Inguimberty, *la Forêt* par Aujame, *Bretagne* de Rohner, *Rochers à Fontainebleau* par Humblot, *la Ferme abandonnée* par Sebire.

Quant aux autres « genres », ils sont quasi abandonnés. Seuls les sculpteurs, notamment Gimond *(portrait de Brianchon)* et Carton *(portrait de Jean Alazard)*, défendent les droits de l'individuel. Sans doute les dimensions du cadre excluaient les grandes compositions. Mais n'est-il point possible, même dans des œuvres de petit format, de faire prévaloir sur le goût, sur l'ingéniosité, une spiritualité qui manque à trop d'envois savants, brillants, réfléchis, mais pauvres en prolongements ? L'innocence, nous la trouverons, aux Tuileries, alliée au sentiment du merveilleux, dans la petite salle où voisinent vingt « naïfs » qui ne sont pas tous aussi naïfs qu'ils pensent, et dont le catalogue nous rappelle le premier métier : ajusteur, terrassier ou marchand de frites.

Les jeunes, nous l'avons dit, contribuent à renouveler l'air. On les reconnaît, presque tous, à un pathétique sincère qui contraste avec l'euphorie générale d'ici, à une résistance foncière au clinquant, au « décoratif ». Laissons à ces jeunes le temps de grandir et de se prouver à eux-mêmes que si la peinture est métier d'abord, ce métier ne compte que dans la mesure où il est mis au service du don, je veux dire du pouvoir de recréer le monde.

Le musée de l'Orangerie contient un musée qui, en sept années seulement, a jeté de tels jalons que, comblant avec rapidité ses lacunes, il sera bientôt en mesure de rivaliser avec les plus belles galeries d'Amérique. Conçu comme une pinacothèque-école, un centre de travail, un éveilleur de vocations, le musée de São Paulo, œuvre d'un seul homme, ignore les servitudes des institutions d'État et vit uniquement des libéralités des mécènes grâce auxquels cotons et cafés ont pu se convertir en huile.

CLAUDE ROGER-MARX



Innovations au musée du Louvre. — Le musée du Louvre est, on le sait, en voie de rénovation. La muséographie est une science nouvelle très exigente : on ne présente plus les tableaux comme il y a cent ans en les accrochant au petit bonheur le long des murs, ni les objets en les entassant pêle-mêle dans des vitrines. Mais on risque de tomber dans un autre travers en isolant trop les tableaux : il faudra des kilomètres de cimaise pour pouvoir tout présenter. Comme on ne les a pas, on laisse la moitié des collections dans les greniers et dans les caves et on ne montre au public que les toiles les plus célèbres.

Lorsqu'on transforme en musée un palais qui n'était pas fait pour

exposer des collections, il est bien difficile de trouver des solutions satisfaisantes. D'immenses tableaux comme *les Noces de Cana* garnissaient le Salon Carré. On a cru bien faire en les mettant dans la Salle des États et en les remplaçant par les œuvres de l'école espagnole. Celles-ci étant beaucoup trop petites pour les dimensions et la hauteur de la salle dont les murs avaient été tristement peints en gris, l'effet fut catastrophique. On vient de les remplacer par quelques tableaux italiens encadrant les toiles de l'école de Fontainebleau. Quelques cartons de tapisseries de Jules Romain sont accrochés tout en haut, ici et là. Ce n'est pas plus heureux.

L'installation de la salle des Rubens et des salles voisines est enfin terminée. Je n'aime pas beaucoup les bandes vertes coupant le fond blanc dans les pans coupés de la première salle. Mais la grande salle des Rubens est tout à fait réussie. On a fait appel, cette fois, à un architecte qui est particulièrement compétent en matière de décoration, Jean-Charles Moreux, et le choix est excellent. La salle des Rubens de Marie de Médicis est très plaisante avec ses cadres noirs et or sur un fond de velours rouge. A vrai dire, il aurait été peut-être plus rationnel, comme le Louvre manque de place, de replacer les Rubens dans le cadre pour lequel ils avaient été conçus, le Luxembourg. Mais le public ne les aurait pas vus aussi aisément.

Dans les petites salles, tout autour, Jean-Charles Moreux a montré non moins de sensibilité et de tact dans le choix des tentures et des boiseries appropriées au caractère des œuvres groupées dans chaque salle : primitifs français, allemands, flamands, hollandais, école de Clouet, etc. Je ne critique pas le parement en imitation de pierres de taille qui supporte *la Pietà d'Avignon*, qui va bien avec le caractère monumental de l'œuvre. J'aurais peut-être préféré de vraies pierres, anciennes si possible, et une salle plus grande. Mais la muséographie, ai-je dit, est une science exigeante et les conservateurs avaient sans doute leurs raisons pour placer *la Pietà* en cet endroit.

J'ai moins aimé, malgré tout ce qu'elle a d'éclatant, avec ses panneaux de velours rouge supportés par des hampes noir et or, la présentation des tableaux Empire et Restauration de la collection Bestegui, peut-être à cause de la disposition en équerre qu'on a dû donner à ces panneaux pour rechercher le meilleur éclairage.

Mais il y a quelque chose que je ne comprends absolument pas : c'est pourquoi on a demandé à Braque des peintures pour un magnifique plafond Henri II aux encadrements très fouillés. Braque a peint des sortes de papillons bleus qui seraient, partout ailleurs, d'un très bel effet décoratif, mais qui, comme on pouvait s'y attendre, ne vont pas du tout avec l'art du XVIe siècle.

Et comme on sait le prix que Braque demande actuellement pour un tableau, on peut se demander si cette dépense était vraiment nécessaire.

GEORGES PILLEMENT

La danse. — *The Lady in the Ice*, ballet d'Orson Welles, présenté par Roland Petit.

Pour inaugurer par un coup de surprise sa saison d'automne au théâtre de l'Empire, M. Roland Petit a présenté un ballet d'Orson Welles, *the Lady in the Ice ;* créé à Londres il y a quelques semaines, ce spectacle avait un peu étonné le goût assez traditionaliste du public britannique, qui s'était partagé. Aussi attendait-on ce ballet à Paris avec curiosité, mais aussi avec l'intérêt sympathique qui s'attache à tout ce que nous propose le jeune chorégraphe sur qui repose pour une large part l'avenir du spectacle de danse en France.

Abordant le ballet pour la première fois, M. Orson Welles a choisi le théâtre consacré de la rencontre des deux univers, le monde réel et terre-à-terre des humains et le monde fantastique qui est celui de l'élévation. Tel était déjà le sens des fables mythologiques qu'on dansait aux temps de Henri II et de Louis XIII. Le merveilleux, cette fois, n'est pas emprunté à l'Olympe, ni au pays des fantômes familier au ballet romantique, mais à celui de la Préhistoire. Des sombres nuits de l'époque glaciaire arrive jusqu'à nous, derrière les toiles plus ou moins fallacieuses d'une baraque foraine, une femme mystérieuse, enfermée dans un bloc de glace. Pour la présenter aux badauds on écarte trois rideaux ornés de silhouettes de mammouths et autres espèces disparues, on soulève une grande enveloppe rouge et sous les projecteurs apparaît la merveille.

Un jeune homme ébloui veut, par l'ardeur de son amour, ranimer, échauffer en cette créature trop belle, mais insensible et froide, une passion qui réponde à la sienne : il y réussit, mais au prix de sa propre destruction. L'amour, cette fois encore, s'identifie à la mort. A la fin du ballet on l'aperçoit, seul, sans chaleur et sans vie, enfermé dans le bloc de glace.

Le ballet, en fait, se résoud en un pas de deux, élégant et gracieux, souple, sensible, très soutenu, dont le lyrisme délicat rappelle le très bel adage des *Demoiselles de la Nuit*, réglé naguère par Roland Petit pour mademoiselle Margot Fonteyn. M. Georges Reich et Colette Marchand, celle-ci très brillante, en sont les protagonistes.

L'allégorie reste un peu cachée ; et la chorégraphie, trop fidèle au plan descriptif et anecdotique, ne répond pas à tous les appels du symbole — que cependant la partition de M. Jean-Michel Damase répète et amplifie avec beaucoup de charme. Probablement l'ambiance foraine n'était pas la plus propre à en révéler tout le mystère et la poésie. Peut-être aussi faut-il comprendre que M. Roland Petit pourrait renoncer à emprunter à autrui ses sujets et que, au point de sa carrière auquel il est

parvenu, les meilleurs ballets qu'il fera désormais sont ceux dont il inventera toute la substance et par lesquels, créateur total, il s'exprimera directement...

PIERRE MICHAUT

Photographies. — La Bibliothèque Nationale abrite, en ce moment, le VIIIe Salon national de la Photographie, organisé avec le concours de la Confédération française de la Photographie. Des professionnels, mais leur travail intéresse un large public et la foule rêvera devant les œuvres exposées Galerie Mansart. La plupart des gens en vacances se sont découvert des dons ou tout au moins un goût certain pour cet art qui n'est plus neuf.

« Une photographie ne doit jamais être recoupée, m'a dit un jour Henri Cartier-Bresson. Notre métier est régi par les mêmes lois que la peinture. Dans une bonne photographie, la composition s'apparente exactement à celle du tableau. L'œil et la sensibilité doivent faire tout de suite la mise en page, mesurer la profondeur ; le photographe sait exactement ce qui doit sortir quand son doigt appuie. »

Je pensais aux paroles d'Henri en regardant les clichés qui couvraient les murs de la Galerie Mansart, cette fin d'après-midi où le soleil avait encore des douceurs d'été. Je ne sais pas si tous les exposants suivent les préceptes de l'auteur des merveilleuses *Images à la Sauvette*. Je ne suis même pas certaine que l'expérience de la plupart rejoigne celle de Cartier-Bresson. Pourtant, tous ceux qui nous proposent des œuvres intéressantes, et ce sont de loin les plus nombreux, donnent cette impression d'instantanéité qui communique à la photographie son côté mystérieux et fascinant, magique.

Ce pouvoir de fixer un aspect à la fois permanent et fugitif des êtres, des objets ou des villes qui ne l'a pas envié au photographe ?

Georgette Chadourne, comme Maywald ou Agnès Varda, a envoyé quatre portraits ; tandis qu'Hervé Derrien a choisi, pour l'envoi des quatre œuvres réglementaires, parmi ses visages de noirs où l'on retrouve, en même temps que la beauté plastique, toute la tristesse et la vitalité, l'amour et la gaieté d'une race. Izis présente le Londres du couronnement. Jean Marquis illustre le travail avec la photographie d'un ouvrier sortant de l'usine, un vieux cabas à la main et une image de cheminées, de lumières, alors que Willy Ronis évoque le 19e arrondissement, Belleville et que Lucien Hervé intitule « Vers l'Avenir » sa participation qui recrée l'atmosphère d'une ville industrielle. Pierre Jahan fait un « reportage industriel », lui aussi, mais Ergy Landau intitule joliment « Mères et enfants » les photographies d'un hippopotame et de son petit, d'une chatte avec son

chaton et deux photographies de femmes et de bébés dont une, jeune femme, petite fille, toutes les deux de plein profil, très belle.

Comme un certain roman la photographie s'est dégagée d'une fausse littérature pour aller vers le reportage. Mais la photographie stylisée demeure, avec conscience, bien vivante et espère beaucoup se renouveler en empruntant à la peinture abstraite. Coquillages, mains, pylônes électriques s'étirent, se transforment pour devenir un jeu de lignes de tous les blancs, de tous les gris, sur fond noir.

On a fait, cette année, une large place aux photographies en couleurs qui elles se contentent des mises en page les plus classiques et de sujets bien sages. Portraits et paysages ont l'air longuement posés. L'avenir de la photo, la couleur? demandait une récente enquête du *Figaro littéraire*.

Peut-être, sans doute même, mais il lui manque, pour l'instant, ce qui fait, à mon sens, le charme majeur de la photographie, le naturel insolite.

CÉLIA BERTIN

Après Céline. — Voici deux ans, la Radio interviewait les représentants du « quart de siècle » — autrement dit, les garçons nés vers 1925. Il y avait là Michel Braspart, Antoine Blondin, Michel Mourre, Roger Nimier. Consciencieusement, nous parlions de nos maîtres : Gide, Barrès, Maurras, Malraux... Et soudain, Blondin : « Et Céline ? » Aussitôt, ce fut une belle bagarre. On l'avait oublié, Céline, depuis sa fuite à Copenhague, et ce n'est pas *Féerie pour une autre fois* qui a pu le ressusciter. De sa lamentable expérience demeurent pourtant un style, un accent, pas seulement un langage, mais un *monde*, aussi présent, opaque et définitif que celui de Balzac, de Dickens ou de Proust : l'univers de la misère humaine, chanté par un poète du désespoir. Le Dieu de Céline, qui *compte les minutes et les sous*, est devenu celui des hommes auxquels la vie ne propose plus d'espérance, trop amers pour accepter les compromissions bourgeoises, trop lucides pour croire au rêve marxiste, dégoûtés de l'histoire, du bonheur, de la Providence. Ils ont retourné la vieille médaille de la Poésie, celle qui chantait le printemps, la musique et l'amour et prétendait endormir la misère humaine, et l'autre côté de la médaille ne nous offre plus qu'un visage de Gorgone où tous les vices, toutes les laideurs, toutes les saletés se sont inscrits, comme la seule évasion qui nous soit désormais possible. *Il y a l'amour, Bardamu*, murmure la Société à l'oreille de Bardamu, qui répond : *L'amour, c'est l'infini mis à la portée des caniches.* La Société veut aussi que la France soit une *espèce d'entité chevaleresque*, mais Bardamu, lui, *pense irrésistiblement à ses tripes.* Son amie Lola le voudrait vibrant et rayonnant, mais c'est

lâche, maussade et malpropre qu'il se montre. Comme la pauvre Lola, l'honnête lecteur de 1953 souhaiterait trouver dans les « livres des prix » qui, promis ou non aux prix, participent d'une même atmosphère, une image « exaltante » de l'homme où soient au moins respectées la décence et l'honnêteté.

Vieille revendication que les écrivains, jeunes ou vieux, semblent prendre un malin plaisir à décevoir. M. Pierre Gascar, Prix des Critiques, nous parle-t-il des *Bêtes* [1], c'est pour rompre avec cette tradition qui évoque avec gentillesse et humour nos « frères inférieurs » pour en faire des monstres, stupides et féroces comme leurs maîtres. M. Roger Grenier décrit avec *les Monstres* [2] une espèce remarquable du roman contemporain, les *ratés*, ces laissés pour compte du monde moderne qui, faute de pouvoir remplir leur vocation, ne respectent pas ce qu'ils font et portent sur eux-mêmes et sur la société qui les entoure un verdict impitoyable, tandis que la presse s'en empare, au hasard de leurs drames, les déforme et les avilit... Madame Célia Bertin [3], confirmant une mode qu'on veut croire passagère, nous conte la navrante histoire d'une femme qu'une autre femme dispute à un homme... Et je ne nomme ici que de vrais écrivains.

D'autres semblent les héritiers plus légitimes de Céline. Qui donc aurait pu, sans un sursaut d'horreur, lire ce *Requiem des Innocents* [4] où M. Calaferte nous décrivait, avec quelle douloureuse précision, les jeux interdits d'enfants au fond des traboules de Lyon, et cette petite fille grelottante violée sur un tas de charbon? A peine plus réconfortants étaient cette *Idylle dans un Quartier muré* [5] que nous contait M. Émile Danoen ou *le Vert Paradis* [6] de M. André Brincourt. Pour qualifier toute cette humanité, pourrie, semble-t-il, dès le berceau, on songe à ce mot du Diogène, de Raymond Guérin : « La créature n'est rien que par les viscères qui la mènent. Les hommes les meilleurs se comportent comme s'ils avaient des entrailles de pourceaux et un groin qui aimerait se loger dans les plus sales orifices. » C'est dans un Paris *merveilleux* — mais c'est le merveilleux de la misère, des clochards, des prostituées, des ponts, des bistros, des bandes, l'épopée des irréguliers qui n'a rien à voir avec celle du milieu — que nous plonge M. Jean-Paul Clébert [7], dans les terriers inhumains où des locataires invisibles « couchant, ronflant, bâfrant, buvant », se traînent en aveugles d'un coin à l'autre de pièces obscures, sans fenêtres (si ce n'est une vitre découpée dans le plafond, scellée par le temps et la poussière), parmi les salauds, les sadiques, les obsédés, les violeurs, les voyeurs, « les hommes aux yeux de poisson qui vous dévisagent immo-

1. Gallimard.
2. Gallimard.
3. *La Dernière Innocence* (Corréa).
4. Julliard.
5. Julliard.
6. La Table Ronde.
7. *Paris insolite*, 1952. *La Vie sauvage*, 1953 (Denoël).

biles, le regard troué, qui penchent la tête dans les pissotières », « le Paris crevé mort debout sur ses assises historiques », tout ce grouillement larvaire qui, la nuit, prend possession de la ville.

Un homme épars et discontinu, intérieurement dépossédé, et pourtant incapable de s'exprimer au dehors ou seulement de communiquer avec ses semblables, circule dans un univers fantomatique qui emprunte son apparence à la zone que Cocteau fait surgir aux yeux d'Orphée, ses mythes à Freud, à Pirandello, à Kafka : les tristes héros, vaguement érotomanes, qui ont succédé au Roquentin de *la Nausée*, *l'Invitée* que campe Madame Simone de Beauvoir, les solitaires affligés d'une famille de M. Jean-Charles Pichon [1], le fils dénaturé dont M. Jean-Claude Youri [2] décrit la révolte morose, *le Gaffeur* de M. Jean Malaquais [3], les soldats dépersonnalisés ou la bohème gouailleuse chers à M. Norman Mailer [4]. Du héros de *l'Étranger*, M. Albert Camus ne m'écrivait-il pas un jour qu'il était « le seul Christ que nous méritions »? Ces impuissants, ces repliés, seraient, comme le Jésus de M. Pichon, des « innocents » au sens fort du terme, et tout l'effort de la littérature contemporaine paraît tendre à les absoudre, à rejeter le mal du monde sur une création absurde. Ce thème de la « méchanceté du monde » s'est gonflé jusqu'à devenir poncif, et l'*œdipomanie*, dont riait Gide, est devenue la maladie des employés de bureau, des petits boutiquiers et des clochards que nous dépeignent sans se lasser la plupart de nos jeunes romanciers. Céline, il faut le reconnaître, avait plus de pudeur, et Bardamu ne se voulait ni Prométhée, ni Sisyphe, seulement pareil à ce « clebs » trop craintif de *Mort à crédit* qui avait reçu des coups trop durs : « La rue, c'est méchant. Le lendemain, en ouvrant la fenêtre, il a même pas voulu attendre, il a bondi à l'extérieur, il avait peur de nous aussi. Il avait cru qu'on l'avait puni. Il comprenait plus rien aux choses. Il avait plus confiance du tout. C'est terrible dans ces cas-là. »

Il est caractéristique qu'aucun de nos jeunes romanciers ne songe à tirer du spectacle de la déchéance humaine une apologétique chrétienne — comme le fit un Graham Greene, dès *Tueur à gages*, qui, parti du roman policier, en est venu à poser les problèmes du salut et de la rédemption [5]. Pourtant, tous ne nous plongent pas dans cette irrémédiable désolation. Chalumot, l'enfant de troupe dont M. Yves Gibeau nous conte la désolante histoire [6], meurt par hasard, la révolte à la bouche, mais conserve assez de vigueur, et même de santé morale pour n'être pas avili par ces deux prisons qu'ont été pour lui la famille et l'armée. Quant

1. *Il faut que je tue M. Rumann, la Loutre, Sérum et Cie* (Corréa).
2. *Au Nom du Père* (La Table Ronde).
3. Corréa.
4. *Les Nus et les Morts* (Albin Michel), *Rivage de Barbarie* (La Table Ronde).
5. Cf. *Graham Greene* de Victor de Pange (Ed. Universitaires).
6. *Allons z'enfants...*, *Les Gros Sous* (Calmann-Lévy).

à cette « Auberge fameuse » [1] que nous peint, avec une douloureuse ironie, M. José Cabanis, si la mort de Bernard préfigure celle d'Yvette — encore deux enfants que la société abandonne — leur histoire ne sera pas perdue pour tout le monde, puisqu'il reste un témoin qui aura compris, lui, qu'avec un peu d'amour il aurait pu les sauver. Quand M. Albert Memmi nous décrit, dans *la Statue de Sel* [2], la vie odorante et malpropre d'un quartier de Tunis, ou l'initiation d'un enfant dans le quartier réservé, ces descriptions s'effacent au profit du conflit de l'Orient et de l'Occident dont il devient vite témoin et victime. C'est encore l'enfance abandonnée (plutôt que « délinquante ») dont nous parle M. Jean Paulhac dans un beau livre, *Nous n'avons pas demandé à vivre* [3] : une famille incapable, une bande d'apprentis cambrioleurs, la maison de redressement pourraient conduire Lucien au bagne. Il n'en est rien, puisqu'il aura rencontré sur sa route des juges qui sont aussi des éducateurs. On voudrait lire beaucoup de livres où la foi dans la vie sorte intacte de telles épreuves. L'évasion sentimentale a fait son temps ; mais le roman noir est une autre évasion, aussi gratuite, souvent moins belle. Entre l'absurde et le rêve, le monde réel attend sa place.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Décalage par le cinéma. — Le cinéma fait encore des superproductions. *Salomé*, *Quo Vadis*. N'en parlons pas.

Parlons plutôt des sous-productions.

Madame de... Eh! oui. C'est un sous-produit de la charmante nouvelle de Louise de Vilmorin. Max Ophuls, qui avait si bien tourné *la Ronde*, d'après le Viennois Schnitzler, semble être entré moins aisément dans l'esprit d'un livre essentiellement parisien. Il a voulu « faire parisien » comme on conçoit la chose en Europe centrale. C'est-à-dire avec des fanfreluches et une passion du rococo que nous n'avons jamais éprouvée à ce point. D'où un décalage, léger sans doute, mais qui suffit pour que nous ne reconnaissions plus tout à fait les nôtres ni leur décor : ce général d'opérette opérant dans une caserne qui a l'air d'une caverne ; ce cercle cossu de diplomates et de militaires ; ce luxe enrubanné de boîtes de chocolat. C'est joli, parfois amusant, jamais tout à fait juste. Les mensonges de *Madame de...* sont très adroitement contés, mais ce qu'on a trouvé pour corser l'histoire, en particulier le duel, ne survient pas avec un parfait naturel. Or, ce qui était si joli dans le récit de Louise de Vilmorin était précisément son extraordinaire naturel.

— Danièle Darrieux, qui est délicieuse dans *Madame de...* a moins

1. Gallimard.
2. Corréa.
3. Denoël.

bien réussi son rôle dans *le Bon Dieu sans Confession*. Il est vrai que ce rôle est le plus discutable de l'aventure. Ni ange ni bête ; ni vamp ni bonne fille. En une heure et demie, le cinéma n'a pas le temps d'entrer dans ces nuances.

En revanche, la fresque de gens vulgaires et de commerçants douteux que Paul Vialar avait brossée dans *M. Dupont est mort* est tout à fait réussie. Vilbert a un bon rôle et Claude Autant-Lara manie avec une grande virtuosité le retour en arrière, cette tarte à la crème du cinéma moderne.

— Marcel Pagnol a eu du goût en exhumant la comédie un peu oubliée d'Alfred Mazaud, *Dardanelle*. Mais il l'a singulièrement édulcorée en la situant avec précision, en en faisant une affaire bourgeoise. Il est certain que, malgré Fernandel et malgré l'abondante répétition du mot « cocu », le public n'a pas beaucoup ri. Ce qui était savoureux divertissement littéraire, a mal convenu à l'appétit du cinéma, qui exige le gros public pour cette triste raison que, seul, le « gros public » est nombreux.

— On peut voir avec plaisir deux films étrangers : *la Lune était bleue*, un peu moins hardi que ne prétend la publicité, mais orné d'un dialogue pétillant, et *Mer cruelle*, très beau documentaire romancé — pas trop romancé — sur les aventures des destroyers dans les mers du Sud.

JEAN FAYARD

Anouilh, Maulnier. — Au-dessous d'une photo publiée par un journal du soir on lisait : « *Cet homme triste fuit son triomphe dans la nuit.* » L'homme, c'était Anouilh ; il échappait au délire des spectateurs qui applaudissaient *l'Alouette* (Théâtre Montparnasse). Le lendemain le critique d'un journal à grand tirage saluait la naissance d'un *chef-d'œuvre* et pour faire sentir l'ampleur du sujet écrivait que ce n'était pas seulement « *l'aventure de Jeanne d'Arc* » mais « *mieux* » : « *le bilan de l'affaire Jeanne d'Arc* ». Autant d'affirmations qu'on ne peut admettre. Non *l'Alouette* n'est pas un *chef-d'œuvre*, non ce n'est pas un *bilan ;* c'est une *erreur* nuancée d'astuce.

Pour Anouilh quand Jeanne la bergère s'approche de Baudricourt à Vaucouleurs en lui demandant de l'envoyer à Chinon, elle emploie pour le décider des arguments de petite rouée de faubourg : « *Tu es intelligent Robert*, dit-elle en substance, *il y en a beaucoup dans cette grosse tête-là ; je sens que tu veux un destin pas banal ; eh bien avec moi tu as ta chance. Tu ne crois pas à mes voix. Ça ne fait rien. Risque le coup tout de même. Tu es tellement intelligent. Donne-moi un cheval, etc.* » Cette sorte d'imagerie d'Épinal est inadmissible, quand elle conduit à dégrader la réalité :

En fait les gens de Vaucouleurs furent fascinés non par la *roublardise* mais par la *foi* et par le prestige de Jeanne. A Chinon une scène du « *chef-d'œuvre* » nous propose un dauphin Charles retors, rusé, cynique et couard, qui après avoir discuté avec sa femme et sa maîtresse sur l'influence exercée en Angleterre par les modes de Bourges (longueur du hennin et autres médiévales frivolités) joue une vraie scène de Vaudeville avec Jeanne. « *Je suis peureux*, lui dit-il. *Comment faire pour ne plus l'être?* » Et Jeanne aussitôt, bonne fille, de communiquer les principes d'une méthode Coué abrégée, qui, en l'espèce, m'a semblé non pas comique mais risible. La suite répond à ce début. Jeanne est à Rouen. En prison. Elle a abjuré et pourrait avoir la vie sauve. Mais après avoir eu un entretien avec un grand seigneur anglais très oxfordien qui regrette de ne pouvoir l'inviter à passer les vacances dans son beau château auprès de sa belle fiancée elle réfléchit. Si on ne me brûle pas, je vais vieillir, comme les autres, j'aurai besoin de rouge à lèvres, j'aurai un gros ventre, des enfants. Non. Non. Non. Je préfère être brûlée. Et voilà pourquoi d'après Anouilh Jeanne d'Arc a été sur le bûcher!

Pour achever l'édifice le grand Inquisiteur révèle aux juges de Rouen le ressort secret de son action. Le but de l'Inquisition est de détruire l'homme. Quand cette honorable institution ne fonctionnera plus, d'autres se chargeront de ce soin (discret appel à Staline et successeur. Sensation dans la salle). Faut-il ajouter qu'Anouilh a fait de Cauchon un prêtre excellent, consolant, lénifiant qui a pris à cœur de sauver sa chère petite Jeanne? On cherche en vain les raisons édifiantes qui ont suggéré ce travestissement : en réalité Cauchon, bien décidé à perdre l'accusée, a maintes fois falsifié ses déclarations et les « cédules » qu'il lui faisait signer, ainsi qu'il a été prouvé au cours des enquêtes de 1450 et 1456.

Est-il besoin de faire remarquer après cela qu'Anouilh a pris le sujet « Jeanne » non pour en « *faire le bilan* » mais pour le transformer, tout en le *vulgarisant*, en portefeuille de ses propres idées. Son dessein n'a pas été d'abaisser la pucelle, mais il l'a introduite de plain-pied dans son propre univers — ce qui revient au même. C'est là la faute capitale. Il n'y a rien de commun entre la fascinante, la mystérieuse héroïne de Patay et de Rouen et « la Sauvage » et autres étudiantes anarchistes 1895 qui hantent le cerveau d'Anouilh. Si l'on prend plaisir à recomposer les personnages historiques il vaut mieux choisir les lointaines Antigones : c'est malgré tout moins gênant. Mais sans doute tous les spectateurs n'accepteront-ils pas cet adjectif. Il eût bien étonné, en tout cas, ceux de la générale : cette singulière entreprise les transportait d'enthousiasme.

— Dans *la Maison de la Nuit* (Théâtre Hébertot) notre collaborateur Thierry Maulnier a traité un grand sujet. A la conception chrétienne qui respecte l'homme il a opposé le catéchisme de l'Est qui le sacrifie au parti. D'un côté la pitié est considérée comme une faiblesse coupable, de l'autre

comme une vertu. Ce grand débat s'élève au-dessus de la tragique aventure de Werner, le ministre et leader socialiste d'un état satellite. Cet homme ayant choisi la liberté vient de franchir le rideau de fer. Il est arrêté par un commando de policiers soviétiques dans une maison isolée qui est « du côté de l'Ouest. » C'est là que se déroule le drame, dont l'issue est la liquidation non seulement du ministre rebelle mais de sept « innocents » qui seraient en état de faire connaître cette violation de territoire et ce meurtre au monde libre. C'est à leur propos précisément que s'élève le grand tournoi sur la pitié. La pièce est très subtilement montée et le dialogue, de bout en bout, intelligence et noblesse. Ici aucune concession n'est faite aux soi-disant exigences du public. L'auteur a parié pour le succès par la qualité. On a donc maintes raisons d'estimer et souvent d'admirer son œuvre. Mais la discussion d'idées, le débat intellectuel tiennent trop de place et l'émotion que l'auteur entend dégager de certaines scènes se trouve parfois trop étroitement liée à la représentation abstraite qu'il s'en fait. Il est vrai qu'il y a des émotions de l'intelligence... elles valent souvent les autres.

MARCEL THIÉBAUT

Music-hall. — *Moulin Rouge*, c'est le titre d'une chanson d'Auric dans un film américain, un des *best-sellers* actuels dans tous les pays du monde. Pour beaucoup de vieux Parisiens — mais y en a-t-il encore beaucoup? — c'est un des emblèmes d'une bien belle époque révolue. Ah! le Moulin Rouge, soupirent-ils, c'était... c'était... A les entendre égrener nostalgiquement leurs souvenirs sur le mode imparfait, le Moulin Rouge n'est plus qu'un vestige. On les surprendrait bien, si leurs vieilles jambes pouvaient encore les porter jusqu'à la place Blanche, en les emmenant à l'établissement aux ailes étincelantes. Car jamais ce moulin n'a été plus prospère, jamais meunier n'y fit d'aussi belles affaires.

Qu'y moud-il? D'excellents programmes de variétés dans un pittoresque décor du vieux Paris. On y peut boire, fumer, danser, rire et s'émouvoir dans une ambiance de kermesse, de dancing et de music-hall. Je note en passant qu'il n'y fait jamais ni trop chaud ni trop froid, et je note surtout qu'il n'y a à Paris que deux salles de spectacle climatisées, et l'autre c'est l'Opéra! O ma pauvre vieille ville lumière...

Je n'aime pas les dancings, mais je reconnais volontiers que les deux remarquables orchestres de ce moulin me feraient presque départir de ma réserve et m'inciteraient à me mêler sur la piste, j'allais écrire dans la cuve, à cette graine humaine qu'aucun jazz au monde n'arriverait à broyer!

Mais les attractions sont de grand choix, et le french cancan impec-

cable. Quand la marée des amants désunis s'est retirée, et que la piste a cédé la place au plateau, quel silence soudainement attentif dans la salle, et quel merveilleux vacarme à la fin de chaque numéro!

Heureuse formule qui plaît à tous les touristes, étrangers ou provinciaux, mais qui sourit également aux gens de Paname et même au Tout-Paris, depuis que le Bal des Petits Lits Blancs a reclassé encore plus brillamment ce beau music-hall qui ne demandait qu'à revivre. Et à ce propos versons un pleur sur Tabarin que l'on croyait immortel et qui vient de mourir dans le plus grand dénuement. Puisse-t-il trouver un nouveau Sandrini qui le ressuscitera de sa braise encore chaude.

SERGE VEBER

Politique intérieure. — Le temps est proche — 17 décembre vraisemblablement — où députés et sénateurs réunis en un seul collège dans la salle du Congrès à Versailles seront appelés à désigner, pour un mandat de sept années, un nouveau Président de la République. Cette perspective pèse très sensiblement, depuis quelques semaines déjà, sur la situation politique.

Apparemment, il n'en est rien.

Le Parlement a fait, au début d'octobre, une fausse rentrée : deux journées de discussions sur l'ensemble du problème social, qui furent une rétrospective des grèves d'août, avec critique des décrets-lois pris en ce domaine. On se sépara sans vote positif, l'Assemblée ayant simplement écarté les ordres du jour de défiance communiste et socialiste.

Manifestement, la majorité avait pour souci de n'en causer aucun au Gouvernement.

La semaine suivante, reprise normale. Cette fois, ce furent les questions agricoles qui eurent la vedette. Grave sujet : le monde paysan, en certaines régions — Centre, Ouest et Midi, plus particulièrement — est en difficultés du fait des baisses de prix à la production. Cela s'est traduit par une « journée des barricades » sur les routes, par le refus d'approvisionner les Halles centrales de Paris et le marché de La Villette. Au Palais-Bourbon : une cinquantaine d'orateurs, huit séances, soixante-quinze auditeurs en moyenne. Là encore ne perçait pas, en dépit des doléances accumulées, une menace pour le Gouvernement.

Autre sujet délicat : la communauté de défense occidentale avec son corollaire, la construction politique de l'Europe. A la veille de la conférence de Rome où allait s'échafauder un projet de statut à soumettre aux ministres « européens », on vit les représentants des deux groupes ex-R.P.F. (U.R.A.S. et A.R.S.) remettre à M. Laniel des lettres d'avertissement : ils faisaient les plus expresses réserves sur le comportement

de leurs amis au cas où la France s'engagerait dans la voie d'un organisme à autorité supranationale. Mais on s'aperçut bientôt que rien ne pressait. Les occasions ne manquaient pas de retarder l'échéance des solutions européennes. Justement, il était question, une fois de plus, de conférence à quatre ou à cinq. A quatre pour parler de l'Allemagne. A cinq pour traiter de l'Indochine. M. Bidault préconisait la première formule et M. Paul Reynaud la seconde. Le conflit traînait d'une semaine à l'autre en Conseil des ministres. (Il est entendu, d'ailleurs, qu'on ne décide jamais rien. La France s'arrangera!)

Pendant ce temps, le Gouvernement durait. M. Edgar Faure suspendait l'application de quelque taxe trop lourde aux exportateurs. M. Ulver polissait la réforme fiscale. M. Barrachin mettait en chantier une nouvelle réforme constitutionnelle. M. Ribeyre lançait la réorganisation des tribunaux. M. Coste-Floret faisait décider le relèvement des allocations familiales. M. Bacon redoublait de sollicitude pour la Sécurité Sociale. M. André Marie édifiait à la hâte des locaux provisoires pour les écoliers en surnombre.

Bref, l'Hôtel Matignon, avec ses conseils interministériels quasi incessants, était une fourmilière.

Mais derrière tout ce va-et-vient, la préoccupation-toile-de-fond était et demeure pour chacun l'inconnue de Versailles.

Y penser toujours, n'en parler jamais. Telle est la règle d'or. Pourtant, la voici enfreinte, une voix venue du Conseil de la République ayant demandé que fût précisé d'avance le mode d'élection : la majorité absolue serait-elle exigée quel que soit le nombre de scrutins ou s'accorderait-on pour une majorité relative au troisième tour?

La question n'est pas de pure forme. Requérir la majorité absolue, c'est délibérément conférer au Président de la République un rôle d'arbitre qu'il perdrait s'il était l'élu d'un petit nombre. Un courant très net prévaut en ce sens. Et déjà cela conduit les groupes du Parlement — ne parlons pas de telle ou telle majorité gouvernementale du moment — à de plus généreuses conceptions qu'ils n'en ont à l'accoutumée.

L'élection élyséenne, c'est donc aussi le commencement de la sagesse.

MARCEL GABILLY

La fermeture des théâtres subventionnés. — Au mois d'août dernier les grèves des services publics ont démontré que, de tous les patrons, l'État est le plus faible, le plus désarmé devant ses employés. L'affaire des théâtres subventionnés va-t-elle confirmer cette impression ou fournir au contraire l'occasion d'un redressement aux Pouvoirs publics? Devant l'agitation et la grève perlée qui paralysaient l'Opéra et menaçaient de s'étendre aux autres scènes subventionnées le Gouvernement a prononcé la fermeture des

quatre théâtres d'État. Il a donc choisi la voie de la fermeté, le tout est de savoir s'il y persévérera.

Rappelons les faits. L'Opéra, depuis la rentrée, préparait la reprise de *l'Obéron* de Weber avec une grosse mise en scène, selon la formule qui a assuré aux *Indes Galantes* quatre-vingts représentations devant des salles combles. M. Lehmann se heurtait cependant à la mauvaise volonté de son personnel qui, refusant de faire des heures supplémentaires, paralysait le travail des répétitions. Bientôt il reconnaissait l'impossibilité d'être prêt au début de novembre, les artistes étrangers qu'il avait engagés pour certains rôles seraient sans doute obligés de repartir avant la première.

Quels étaient les motifs de cette attitude ? La fédération cégétiste du spectacle fait campagne depuis l'été pour une augmentation de 15 p. 100 du salaire minimum. Mais, tandis que dans les théâtres privés aucune agitation ne se manifestait, une vive effervescence se produisait à l'Opéra où les machinistes, qui débutent à 37 000 francs, fort au-dessus du salaire minimum de 21 500 francs, demandaient, non seulement le relèvement de 15 p. 100, mais l'alignement de leurs appointements sur ceux des choristes, payés 50 000 francs par mois.

De leur côté, les musiciens de l'orchestre exprimaient leur mauvaise humeur en refusant eux aussi de faire des heures supplémentaires. Or, les conditions du contrat collectif sont les suivantes : les musiciens doivent vingt-sept services par mois, chaque service étant constitué, soit par une représentation de quatre heures, soit par une répétition de trois heures. Comme on joue cinq soirs par semaine, il ne reste que cinq ou six services pour les répétitions ; le directeur est donc obligé de renoncer à faire répéter pour le répertoire et de payer en heures supplémentaires les répétitions pour les reprises et les nouveautés. Ces heures supplémentaires sont d'ailleurs décomptées à un tarif inférieur, ce contre quoi les musiciens protestent. D'autre part, les membres de l'orchestre ont le droit de se faire remplacer pour neuf services sur vingt-sept, ainsi, chaque soir, un tiers des pupitres sont tenus par des suppléants. Certes, titulaires et remplaçants sont tous, pris individuellement, d'excellents exécutants, mais quatre-vingt-dix musiciens moyens qui jouent tous les soirs ensemble et répètent souvent forment un meilleur orchestre que quatre-vingt-dix solistes parfaits dont soixante ont répété insuffisamment et trente pas du tout. Cette pratique détestable est spéciale à notre pays. Elle explique pourquoi l'orchestre de l'Opéra, égal aux meilleurs dans les grandes circonstances, reste, les autres jours, si inférieur à ceux de Vienne, de Stuttgart, de Munich.

Cependant, l'incident majeur qui a provoqué la crise n'est pas venu de l'Opéra, mais de la Comédie-Française. Les machinistes de la Salle Richelieu ne se sont pas bornés à refuser les heures supplémentaires, ils ont « débrayé » le 16 octobre et empêché ainsi la première de gala des *Noces de Deuil*. C'est à ce geste qu'a répondu la fermeture des quatre théâtres par les Beaux Arts. La rue de Valois était en droit de croire

qu'une véritable grève tournante allait s'installer dans les subventionnés et rendrait leur exploitation impossible : le *lock-out* a coupé court à cette menace.

Entre le jour où nous écrivons ces lignes et celui où elles paraîtront, des pourparlers auront eu lieu sans doute entre les grévistes et les autorités. Il y a deux ans déjà, une grève à l'Opéra s'est soldée par un échec des revendications du personnel, divers indices laissent prévoir que le conflit actuel aura la même issue. De toute évidence, il ne saurait être question d'accorder aux machinistes une augmentation de 40 p. 100 en les assimilant aux choristes qui auraient beau jeu à faire valoir qu'ils gagnaient, en 1939, 2 700 francs contre 2 200 francs au personnel technique de la scène et à qui on ne pourrait pas refuser une augmentation.

Il serait souhaitable que l'on profite de la circonstance pour revoir de près les conditions de travail dans les subventionnés. Je crois en particulier qu'il faudrait payer davantage les musiciens de l'orchestre, mais leur retirer la faculté des remplacements. Quand j'ai créé, en 1933, l'Orchestre National de la Radiodiffusion, l'interdiction absolue de remplacement figurait, pour la première fois en France, sur chaque engagement : le résultat, c'est que six mois plus tard, cet ensemble était considéré comme le meilleur orchestre français...

On connaît le vers célèbre sur les musiciens qui

Déjeunent de l'autel et soupent du théâtre,

soyons justes, il serait bien difficile aux violonistes ou aux cors de la salle Garnier de renoncer à des extras au niveau actuel de leur traitement. Mais la dépense supplémentaire qui permettrait à l'Opéra d'exiger que ses musiciens lui consacrent toute leur activité serait de celles qui rapportent, sûrement sur le plan artistique et presque certainement sur le plan matériel.

JEAN MISTLER

Sade et ses juges. — La révolution ouvrit largement les prisons. On libéra quelques citoyens, pour en enfermer quelques autres. A chaque fois, un certain marquis de Sade était du nombre. Il eut à peine le temps de sortir, de prendre l'air et de regagner sa cellule. Nos grands ancêtres, vertueux comme il sied à de grands ancêtres, ne voyaient pas d'un bon œil cet allié dangereux. C'était exactement l'idée de Louis XVI, ce fut aussi celle de Bonaparte. L'auteur de *Justine* a fait sur lui l'unanimité des régimes. Mais s'il vécut à l'ombre, il est juste de dire que c'est à l'ombre qu'il doit de vivre encore. Il n'y est ni condamné, ni accusé : trop de pièces manquent pour son procès. Simplement suspect. Prévenu, prévenu à perpétuité, pourrait-on dire, et dans une situation qui le désignait d'avance à la curiosité des chercheurs et des maniaques de tout genre, parmi lesquels se glissent, on s'en doute, quelques bons esprits.

Pour ces admirateurs — Apollinaire fut le plus célèbre — Sade a longtemps été « le divin marquis ». Ce n'est pas qu'il fût d'une lecture facile. *Les Cent Vingt Journées*, *Juliette*, *la Philosophie dans un Boudoir* promettent plus qu'elles ne tiennent. Au lieu des plaisirs rares que devraient nous donner de jeunes personnes éplorées, au milieu des soupers fins et des chandelles, on n'y trouve guère que des énumérations assez mornes, vite monotones, et ces couvents sacrilèges sont aussi ennuyeux, justement, que des couvents. Mais l'érotisme, même refroidi, intéressera toujours, quoiqu'on dise, ceux qui aiment l'amour, comme la culture, la vaine culture, retient par moments l'intelligence. Et puis l'auteur reste captivant : travailleur, érudit, suscitant mille intrigues pour sa défense, toujours libre, toujours en prison, athée déclaré, mais reniant des ouvrages inoffensifs, philosophe mais homme de lettres, intelligent, passionné d'histoire, cynique et naïf, capable d'écrire, s'il écrivait mieux, une histoire naturelle des vices qui eût répondu à celle de Buffon, sombrant pour finir dans la folie comme presque tous ses contemporains, quel extraordinaire exemple des contradictions de son temps! Moins grand que Laclos, dont il n'a pas le style infaillible, moins puissant que Restif, qui le dépasse par l'imagination et le réalisme, il peut cependant incarner pour nous un XVIIIe siècle décadent.

Notre époque a changé tout cela. Le marquis et ses aventures de boudoir fleuraient décidément la réaction. La guerre finie, on les relégua dans le magasin des accessoires petit-bourgeois, et l'on fit paraître à sa place D.A.F. de Sade. Ces initiales étaient précieuses. Elles donnaient à Sade un petit air de D. H. Lawrence, autre éroticien distingué, qui avait pour lui le prestige de la langue anglaise et la bénédiction fumeuse d'André Malraux. Quant à ses livres, comment ne pas y voir une anticipation géniale de nos meilleurs romans modernes? Beaucoup d'excréments, quelques théories, une morale audacieuse, telle était la formule dont Jean-Paul Sartre allait tirer les immortels chefs-d'œuvre que l'on sait. D. A. F. de Sade devint dès lors un des chevaux de bataille les plus enfourchés de nos critiques. Il suffisait de voir en lui le révolté, l'ennemi de Dieu, le promoteur d'une nouvelle liberté, le prophète des camps de concentration, le visionnaire des temps nouveaux. C'était facile. On ne prête qu'aux pauvres.

Les Carnets Intimes du marquis de Sade, qui viennent de paraître, mettront-ils fin à cette légende? Les modes littéraires ont la vie dure. Ils permettront en tout cas de la réduire à ses proportions véritables, celles d'une curiosité. Ce que Sade a fait de mieux, son atout majeur, c'est son nom. Un nom bref, comme on aime à en trouver chez les fondateurs de systèmes, Marx, Freud ou Nietzsche. Une syllabe inquiétante, sifflante, veule, évocatrice. Un nom qui lui assure, à défaut de lecteurs, des milliers de disciples.

BERNARD DE FALLOIS

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

QUENTIN DE LA TOUR ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE ✕ ✕ DU XVIIIe SIÈCLE ✕ ✕

par Alfred Leroy *(Albin Michel)*

PARTAGÉ entre la critique d'art et l'histoire, M. Alfred Leroy excelle à situer dans son milieu et dans son siècle un peintre aussi bien qu'une reine ou à reconstituer le passé d'une grande capitale. Son étude sur Quentin de la Tour, développement d'un travail antérieur, précise les conditions dans lesquelles s'est formé et a grandi le *roi du pastel*, ses amitiés, l'évolution de son caractère jusqu'au temps où il fallut interdire cet illuminé. L'analyse critique passe au second plan. Si, à aucun moment, on ne trouve dans le style du biographe de réponse aux fulgurances, au brio et à la nervosité du portraitiste, c'est sans doute qu'il a voulu laisser à Diderot, aux Goncourt, qui ont vraiment touché du doigt la matière ailée de la Tour, le soin de nous éclairer sur ses moyens d'investigation et d'expression, sur son art de surprendre et de résumer les particularités d'un visage et surtout ce qui le différencie de ceux qui ont pratiqué la même technique.

CLAUDE R.M.

LA MER

(Librairie Larousse)

CE magnifique ouvrage, entièrement digne de l'ampleur exceptionnelle du sujet, est dû à la collaboration de techniciens, de savants, de marins et d'écrivains qui ont mis en commun non seulement leur compétence, leur érudition et leur talent, mais encore leur ferveur pour l'« Océan-Roi ». On y trouve une véritable somme, clairement et justement ordonnée, de tout ce qu'on peut souhaiter de savoir sur cette mer qui couvre les sept dixièmes de notre planète (la Terre ne devrait-elle pas, en toute justice, s'appeler l'Océan ?) sur cette mer à la fois maternelle et terrible, qui, de tout temps, a sollicité l'imagination des hommes, ému leur inconscient, provoqué leur rêverie, qui a fourni des thèmes innombrables à la poésie, à la peinture, à la musique, qui a participé à la formation des croyances religieuses, mythologiques, philosophiques (Thalès ne faisait-il pas de l'eau le principe fondamental des choses ?) qui a tenu une si grande place dans l'histoire et continue d'en tenir une si grande dans les rapports entre les peuples, puisque c'est elle qui dispense « les clefs du pouvoir », sur cette mer qui fut peut-être le berceau des premiers êtres vivants et qui abrite encore présentement, dans ses prairies, ses jungles et ses futaies, des centaines de milliers d'espèces, depuis les minuscules noctiluques jusqu'aux gigantesques cachalots pesant des dizaines de tonnes.

Les rapports de la mer avec l'atmosphère, de la mer avec la terre, la puissance et les mouvements de la mer, ses richesses chimiques et vitales, les façons variées et ingénieuses dont l'homme l'étudie et l'exploite, les procédés sans cesse perfectionnés grâce auxquels il la pénètre, l'explore, la conquiert jusqu'aux ultimes profondeurs, tout cela, nous nous en instruisons dans ces pages qui, malgré leur précision documentaire ou scientifique, restent toujours accessibles à tous, car elles sont écrites d'un style aisé, vivant, pittoresque, et qui, de surcroît, prend constamment appui sur une illustration dont la seule beauté suffirait à nous combler.

JEAN ROSTAND

ENTRE HITLER ET STALINE

par Peter Kleist,
traduit de l'allemand par René Jouan
(Plon, éditeurs, Paris)

DIPLOMATE allemand spécialisé dans les questions slaves, M. Peter Kleist nous explique aujourd'hui quelle fut la sottise de la politique nazie dans les territoires soviétiques occupés par les armées allemandes de 1941 à 1944. Politique de satrapes exploiteurs ou de fanatiques traitant les populations de l'Europe orientale en « sous-hommes ». De cela, on se doutait. Mais les derniers chapitres du livre de M. Kleist nous apportent un témoignage personnel d'un intérêt passionnant sur les tentatives faites par l'U.R.S.S., pendant toute l'année 1943, pour engager des pourparlers en vue de la paix avec les dirigeants du Reich. L'intermédiaire fut un certain Edgar Clauss, résidant à Stockholm, où il était le porte-parole secret de l'ambassade d'U.R.S.S. Les bases de la négociation, telles qu'elles furent présentées à M. Kleist, étaient : retour aux frontières russo-allemandes de 1914, liberté d'action pour l'U.R.S.S. à Constantinople, dans les Balkans et en Asie.

Staline a-t-il réellement pensé, en septembre 1943, à refaire le coup du pacte germano-soviétique de 1939 ? Voulait-il seulement exercer un chantage sur les Anglo-Américains, ainsi que Ribbentrop était porté

à le croire ? Hitler, qui repoussa violemment ces avances, les eût-il accueillies plus tard s'il avait réussi, comme il le voulait, à stabiliser le front russe et à repousser le débarquement à l'ouest ? On ne peut avancer là-dessus que des hypothèses. Mais le récit véridique de M. Kleist jette de toutes façons une lueur très vive sur un point d'histoire : les concessions anglo-saxonnes à Téhéran (décembre 1943) et à Yalta (février 1945) s'expliquent, dans une large mesure, par la crainte d'une paix séparée entre Berlin et Moscou.

P. F.

MÉMOIRES DU COLONEL FAWCETT

(Amiot-Dumont)

Le 29 mai 1925, le lieutenant-colonel en retraite P. H. Fawcett, 57 ans, quitta le poste brésilien de Bacairy, dans le Matto-Grosso, avec la ferme intention de découvrir l'une au moins des « villes inconnues » qu'une haute civilisation préhistorique aurait laissées dans la sylve amazonienne. Son fils aîné et un de leurs jeunes amis anglais l'accompagnaient. Jamais on ne les revit. Le malheureux Fawcett devint quelque chose d'intermédiaire entre Livingstone, Frédéric Barberousse et le monstre du Loch-Ness. Pendant un quart de siècle il fut recherché par de savants géographes, par de braves missionnaires, par des aventuriers farfelus, par des journalistes en mal de copie. On le retrouva prisonnier des sauvages, sous une longue chevelure blanche ; roi bienheureux d'une tribu ; réduit à l'état d'ossements dans un trou. Ses boussoles et ses carnets de route jonchaient toutes les pistes. Ses petits-fils albinos surgissaient de partout, en quête d'une pension. Des mourants certifiaient sa survie ou confessaient son meurtre. Jamais un colonel mort n'avait fait couvrir autant de kilomètres, couler autant d'encre et de salive.

Mais voici que le mort s'est mis à parler lui-même. En 1924, il avait rédigé ses Mémoires. « Ecrit dépourvu d'art », affirme modestement son fils cadet, qui en a « établi le texte ». Pour le lecteur il apparaîtra au contraire que cet écrit est admirablement agencé pour plaire à la clientèle des journaux du dimanche à très grand tirage. Rien n'y manque à chaque page : le sang, les serpents, les esclaves blancs, les beautés indiennes, les monstres, les flèches empoisonnées, les fantômes, les mystères. N'empêche que Fawcett est un personnage hors série. Au lieu de poursuivre sa carrière d'officier d'artillerie à Ceylan, il avait fait, entre 1906 et 1921, sept expéditions en Amérique du Sud : les premières comme topographe chargé de relever les frontières de la Bolivie, du Pérou et du Brésil, à l'est des Andes ; la cinquième apparemment comme chercheur de minerai ; la sixième, côté Atlantique, dans la province de Bahia. C'est en 1908, semble-t-il, que la légende des « villes mortes » antérieures à la civilisation inca fit germer en lui la semence fatale. La découverte de Macchu Picchu par l'expédition péruvienne de l'Université de Yale, en 1911, le frappa : si Macchu Picchu était resté inconnu, non loin de Cuzco, pendant plusieurs siècles, que ne pouvait-on découvrir plus loin à l'est ? Lorsque Fawcett longeait un massif de falaises abruptes, il y « voyait » aussitôt des plésiosaures gambadant parmi les ruines préhistoriques. C'est lui qui donna à Conan Doyle l'idée d'écrire « Le Monde Perdu ». Sur la foi des plus vagues rumeurs et de manuscrits qui n'existaient peut-être que dans son imagination, il finit par se convaincre qu'il allait faire la découverte archéologique la plus sensationnelle du siècle. Son cerveau fabriquait des visions en chaîne. Et cette chaîne n'est pas encore interrompue aujourd'hui.

P. F.

L'AMOUR EN KAKI

par Maria von Kirchbach *(Julliard)*

Le roman vaut mieux que son titre (et que l'illustration dont s'orne sa couverture). Il raconte l'histoire d'un couple autrichien — comme l'auteur — réfugié dans un petit village de Bavière, au cours des premières années de l'après-guerre. A son retour de captivité en Russie, le héros, un pianiste célèbre, trouve sa femme décidée à divorcer pour épouser un officier américain ; il faudra les trois cents pages du livre pour la ramener dans ses bras.

L'intrigue compte beaucoup moins que la peinture de la vie en zone américaine d'Allemagne avant la réforme monétaire. La psychologie, certes, est un peu sommaire mais l'atmosphère est rendue avec une remarquable vérité.

JACQUES DE RICAUMONT

ESSAIS CATHOLIQUES

par Graham Greene *(Éd. du Seuil)*

Madame Marcelle Sibon a excellemment traduit et groupé ces six essais qui contiennent des rappels de presque tous les thèmes greeniens. Nous retrouvons ainsi le sens aigu — et quelque peu protestant qu'a Greene de la prédestination et du péché dont les hommes ne peuvent être

sauvés que par la Grâce et l'amour rédempteur.

La forme de l'essai est moins propice au génie de Graham Greene que celle du roman. Privé des procédés techniques dont il fait d'habitude un usage abondant (et justifié) Greene devient monotone. Sa pensée tourne à l'apologétique. Il est lui-même si vivement conscient de cette insuffisance qu'il n'a pu résister à la tentation de terminer la meilleure étude du livre : « La civilisation chrétienne est-elle en péril ? » par un petit drame en raccourci où il imagine la conversion du chef d'un régime totalitaire qui dominera dans deux siècles un monde complètement déchristianisé.

VICTOR DE PANGE

LA ROUTE DES CRÊTES

par Hugh Merrick
(Victor Attinger)

Il est à présumer que ce livre plaira plus aux fervents de l'alpinisme qu'aux vrais amateurs de romans. Les premiers y retrouveront, décrites par un spécialiste, toutes les émotions des escalades rendues difficiles, les seconds y verront seulement le récit un peu long et parfois touffu d'une ascension mal engagée et mal conduite par un chef trop sûr de soi qui paiera cette témérité de sa vie. L'élément romanesque cependant n'est pas absent du drame, puisque au cours de cette nuit tragique, perdus à 3 000 mètres d'altitude au milieu des glaciers, Mary, la sœur du premier de cordée et leur compagnon Michael sentiront leurs cœurs s'embraser.

Cette variante facile des jeux éternels de l'amour et de la mort est écrite dans un style négligé.

JACQUES DE RICAUMONT

L'AUBE D'UN NOUVEAU ✕ ✕ LIBÉRALISME ✕ ✕

par Louis Baudin *(Libr. de Médicis)*

La thèse soutenue par l'auteur avec un remarquable talent est la suivante : le *socialisme* considère les problèmes économiques uniquement du point de vue ouvrier ; aujourd'hui il n'a plus de doctrine. *Le libéralisme*, lui, a évolué vers la relativité. Entre ces deux mouvements, un rapprochement semblait se dessiner. Le raidissement actuel du parti socialiste français le contrarie, mais il sert l'ennemi commun, le communisme. Une entente reste possible et est souhaitable entre libéralistes et socialistes à la hauteur du *néo-libéralisme*. Louis Baudin consacre un chapitre à définir avec précision cette position. Un autre aux élites : il montre en quoi une *élite* se distingue d'un *parti*. Il faut, conclut-il, que l'élite prenne les leviers de commande de la nation.

L. T.

NOUVELLE CALÉDONIE

par Jean Mariotti *(Horizons de France)*

Livre de demi-luxe publié à l'occasion du centenaire de l'établissement des Français dans la grande Ile. Une intéressante présentation de notre collaborateur Jean Mariotti. Il évoque le passé de l'île, les Canaques, leurs mœurs (cannibalisme inclus), l'arrivée des premiers missionnaires catholiques (1843. Monseigneur Douarre), l'état de l'île à cette époque : pas de bétail alors, peu de fruits et de légumes — ce sont les Français qui, par la suite, devaient importer les plants et les bêtes dont la descendance assure aujourd'hui et largement la subsistance des Calédoniens. La « *déportation* » a droit à un chapitre dans un pareil livre, mais il y a soixante ans qu'on n'envoie plus de forçats à la « Nouvelle ». Quelques pages sur les inscriptions mystérieuses éparses dans l'île (*pétroglyphes*). Description de l'île aujourd'hui. De belles photographies illustrent cet exposé : paysages séduisants, hors le secteur (désertique) des fameuses mines de nickel. Pour peupler ce pays de climat agréable, égal, pays assez vaste (1 840 512 hectares), une population clairsemée : 21 000 blancs, 33 000 indigènes. On se demande si, sur le plan politique et économique, la question « calédonienne » a été sérieusement « pensée ».

M. T.

NOTES INTER-ARTICLES

Missa Sine Nomine, par Ernst Wiechert, p. 12. — *L'Expérimentation humaine en Médecine* par un groupe d'Auteurs, p. 27. — *Miroir de la Russie*, par Lady Kelly, p. 139. — *Un Thé au Sahara*, par Paul Bowles, p. 143. — *Victor Hugo : Souvenirs personnels*, par Henri Guillemin, p. 143.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villebœuf, Decaris, Malclès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Roland Caillaux, Sibertin Blanc et Paul Bret.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4318-10-53.

GRASSET

Vient de paraître :

JEAN ROSTAND
Ce que je crois — **330 fr.**

YVES GANDON
La ville invisible Roman — **450 fr.**

PIERRE ANDREU
Notre Maître, M. Sorel
Préface de DANIEL HALEVY, de l'Institut. — **585 fr.**

HENRY DE MONFREID
L'envers de l'Aventure
La vocation de Caroline — **540 fr.**

SAPIENS
Mendès ou Pinay? — **510 fr.**

LA VARENDE
Le Souverain Seigneur Roman — **330 fr.**

A paraître :

BERNARD GRASSET

Comprendre et inventer

Essai sur la Connaissance

précédé d'une étude de JACQUES CHEVALIER

Ceux qui ont eu, comme moi, la chance d'être associés à l'élaboration de ce beau texte — et parmi eux deux hommes de recherches éminents — ne m'ont pas caché le sentiment d'admiration que provoqua en eux l'étude de Bernard Grasset.

JACQUES CHEVALIER.

Tirage limité à : 3 Vieux japon à 3.000 fr., 10 Japon impérial à 2.500 fr., 30 Montval à 1.200 fr., 120 Arches à 800 fr., 1.600 Vergé Johannot à 400 fr.

Hâtez-vous de souscrire

Collection " C. L. "

LUCIEN COROSI

AÏNA

ou l'Amour Difficile

Roman

L'Amour est-il l'affaire des Hommes ?

Un volume, in-8° couronne, 264 pages. .. .. 540 fr.

ANDRÉ ROSFELDER

ROCADE-SUD

Roman

Drame au Désert

Un volume, in-8° couronne, 256 pages . .. . 450 fr.

ANTOINE GIACOMETTI

LE FIGUIER MAUDIT

Roman

ou la seule chance de Dieu

Un volume, in-8° couronne, 496 pages . .. . 795 fr.

Le nouveau roman de

YVES GIBEAU

LES GROS SOUS

Un volume, in-8° couronne de 320 pages .. .. 480 fr.

Du même auteur :

LE GRAND MONOME. .. épuisé
ET LA FÊTE CONTINUE.. 360 fr.
ALLONS Z'ENFANTS.. .. 645 fr.

CALMANN-LÉVY

PLON

MARCEL PROUST
CORRESPONDANCE AVEC SA MÈRE
570 fr.

•

Romans

HENRI TROYAT
LES SEMAILLES ET LES MOISSONS
795 fr.

•

CAMARA LAYE
L'ENFANT NOIR
420 fr.

•

JEAN-PIERRE MONNIER
L'AMOUR DIFFICILE
300 fr.

•

MARIE DE VIVIER
LA GÉHENNE
420 fr.

•

WILLY DE SPENS
STÈVE
420 fr.

•

JOCELYN BROOKE
LE BOUC ÉMISSAIRE
420 fr.

•

Histoire

PIERRE BESSAND-MASSENET
LA FIN D'UNE SOCIÉTÉ
FEMMES SOUS LA RÉVOLUTION
480 fr.

VIENT DE PARAÎTRE

JACQUES PIRENNE

LES
GRANDS COURANTS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE

V

De 1830 à 1904

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

TOUTE L'HISTOIRE DU MONDE
SUR UN RAYON DE BIBLIOTHÈQUE

(L'OUVRAGE SERA COMPLET EN SIX VOLUMES)

* Un aller et retour
DEMI-TARIF

c'est ce que vous direz
vous aussi
lorsque vous aurez
votre carte
DEMI-TARIF

UN
ALLER et RETOUR
pour le prix
D'UN
BILLET SIMPLE

SNCF

RENSEIGNEZ-VOUS

7133

LES MEILLEURS CRITIQUES
ont désigné 4 romans

CELIA BERTIN

LA DERNIÈRE INNOCENCE

« Un bon et même un très bon roman. »
ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt.
(Le Figaro)

« Un livre de maîtrise... le plus riche, le plus original, le plus nuancé, et riche en vertus secrètes... » **ROBERT KEMP**
(Les Nouvelles Littéraires)

JEAN MALAQUAIS

LE GAFFEUR

Ce roman vient d'être désigné par la Société des Lecteurs comme LE LIVRE DU MOIS.

« Une brillante rentrée dans l'arène littéraire... Il est impossible de lire ce récit sans songer au PROCÈS de KAFKA Mais LE GAFFEUR abonde en scènes bouffonnes...»
RENÉ LALOU
(Les Nouvelles Littéraires)

ALBERT MEMMI

LA STATUE DE SEL

« Le pittoresque oriental est largement dépassé... C'est au sens le plus large et le plus élevé que LA STATUE DE SEL est un livre d'actualité. » **ANDRÉ ROUSSEAUX**
(Le Figaro Littéraire)

« De tous les livres neufs sur l'Afrique du Nord, sans doute voilà le plus riche de dons et de promesses littéraires. » **ETIEMBLE**
(Nlle N.R.F.)

HENRI RODE

LES PASSIONNÉS MODESTES

« ... Son talent se précise, s'affirme, s'impose... Je me plais à constater la réussite d'HENRI RODE et à la proclamer... »
MARCEL JOUHANDEAU

CORRÉA

R.B. (néo)

ERNST VON SALOMON

LE QUESTIONNAIRE

le livre le plus attendu
de la littérature allemande
contemporaine

nrf

Après
WEEK-END A ZUYDCOOTE
Prix Goncourt 1949

LA MORT
EST
MON MÉTIER

le nouveau roman de
ROBERT MERLE

nrf

denoël

ROMANCIERS FRANÇAIS

Marianne ANDRAU

LES MAINS DU MANCHOT

Une évasion au monde du fantastique. On voudrait que ce livre n'eût pas de fin. (Paris-Match.)

J.P. CLÉBERT

LA VIE SAUVAGE

du même auteur

PARIS INSOLITE

Maurice RAPHAËL

FEU ET FLAMMES

Un couple traqué par un incendie de forêt.

Maurice de SANTIS

SANS OMBRE, NI SOLEIL

Ce jeune auteur algérien serait-il le romancier de la révolte ou de la révolution?

denoël

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

HENRY CONTAMINE

L'EUROPE EST DERRIÈRE NOUS

Faire l'Europe... Ce mot d'ordre revient sans cesse. Cependant l'Europe a existé et cette Europe, qui a sombré en 1914, est décrite avec beaucoup de vie et de verve dans ce livre passionnant.

Un volume 800 frs.

EUGÈNE DE THASSY

MON BEAU DANUBE PERDU

Un récit sensible et frémissant, écrit par un de ces hommes que le destin a contraint à choisir la liberté, et qui, même avant sa publication, a été sélectionné par le Jury du Prix des Lecteurs.

Un volume 650 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

LES
ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE NOVEMBRE

MAURICE GARÇON
de l'Académie française
LE DOUANIER ROUSSEAU, ACCUSÉ NAIF
(Lettres inédites du peintre)

•

RENÉ FLORIOT
LE PROCÈS DU MARÉCHAL NEY

•

YVES GANDON
LA CHARTREUSE DE PARME

•

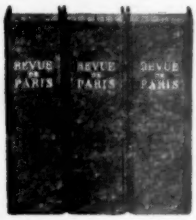
FRANCIS AMBRIÈRE
LA DAME AUX CAMÉLIAS

•

MARCEL THIÉBAUT
LES LIVRES DU MOIS

79, bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FRS.

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

COTE DESFOSSÉS
QUOTIDIEN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : **5.500** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

HAN SUYIN

Multiple splendeur

roman

Une histoire vraie, une histoire d'amour. 750 fr.

HOWARD CLEWES

L'Homme qui se souvient

roman

Un drame policier et un drame de conscience dans l'atmosphère trouble des docks londoniens. 480 fr.

DONALD WETZEL

L'Age de lumière

roman 630 fr.

L'histoire d'une famille américaine à l'époque aveuglante du néon.

RÉIMPRESSION :

UN GRAND SUCCÈS QUI S'AFFIRME

Le Chemin des hommes seuls

roman par

WALTER BAXTER 1 vol. 690 fr.

ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE
68, rue Jean-Jacques-Rousseau, PARIS-Ier

REMY
RÉSEAUX D'OMBRES

Le vade-mecum de l'agent secret

Un vol. 320 p. - 9 photos - 7 croquis et dessins
Jaquette 6 couleurs de P. Lengellé

585 fr.

LES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS
NOUVELLE SÉRIE
dirigée par Marcel THIÉBAUT

LES TERRES DU SAINT SACREMENT
par Francesco Jovine

ORAGE SUR LE CACHEMIRE
par H. E. Bates

HACHETTE

PEYREFITTE

APRÈS

LES AMBASSADES

100e mille

VOICI

LA FIN DES AMBASSADES

120e mille

PLIEVIER

APRÈS

STALINGRAD

55e mille

VOICI

MOSCOU

Roman traduit de l'allemand

LE GIGANTESQUE DUEL GERMANO-RUSSE

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

HENRI QUEFFÉLEC

Celui qui cherchait le soleil

roman

Une impasse du côté de la rue de Flandre.
Un jeune ouvrier étouffe dans son milieu.
Le drame et l'expérience spirituelle.

510 fr.

CLARA MALRAUX

Par de plus longs chemins

roman

Le métier de femme 360 fr.

MARIVAUX

La Vie de Marianne

Cet important roman de MARIVAUX, épuisé dans la collection " CENT ROMANS FRANÇAIS ", paraît maintenant en édition ordinaire. I vol. 450 fr.

ERNEST FEYDAU

Fanny

Édition ordinaire. I vol. 300 fr.